3 1761 05972756 0

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième Série)

ŒUVRES DE JEUNESSE

V

PETITS SOUVENIRS

TIRAGE D'AMATEURS

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25 — sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

No 167.

Jouaust, éd. A Lalauze, inv. et sc. A. Salmon, Imp

LE CRITIQUE À LA CAMPAGNE
(J. Janin)

34 pt

JULES JANIN

PETITS SOUVENIRS

TOME CINQUIÈME

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

AVEC UNE EAU-FORTE PAR AD. LALAUZE

244614
1. 4. 30

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

PQ
2311
J2P45
1883

PRÉFACE

J'AI *beaucoup connu Jules Janin, je puis dire que j'ai été lié intimement avec lui, puisqu'il m'a fait l'honneur de m'associer non seulement à la rédaction de ses feuilles tons de théâtre pendant plusieurs années, mais encore à la collaboration d'un de ses derniers ouvrages,* PARIS ET VERSAILLES IL Y A CENT ANS. *Cependant, je dois déclarer que dans nos entretiens presque journaliers, il m'a fort peu parlé de ses débuts dans la vie littéraire. Ce que j'en avais appris, avant de le connaître, m'était venu de différentes sources, et notamment des réminiscences demi-confidentielles de plusieurs de ses anciens amis, qui avaient travaillé avec lui dans les journaux entre les années* 1825 *et* 1836.

J'interrogeai plus d'une fois Jules Janin sur les faits concernant ses premiers essais de critique, à l'époque où il était entré la plume à la main dans la lice de la

petite presse, qu'il regardait comme la véritable presse française, la presse politique lui paraissant plus ou moins barbare et sauvage. Le bon Janin manquait de mémoire à ce sujet, ou feignait de n'en pas avoir. Il se contentait de me répondre avec indifférence :

« Depuis 1826 j'ai écrit, beaucoup écrit çà et là, mais les nombreux articles que je donnais alors aux journaux, au *Courrier des théâtres* de Charles Maurice, à la *Pandore* de Jouy, à la *Lorgnette* d'Hippolyte Magnier, et surtout au *Figaro* de Saint-Alme et de Victor Bohain, tous ces articles de fantaisie, d'humour, de circonstance ou de hasard, ont été dispersés à tous les vents de la publicité. *Ludibria ventis*, comme les oracles de la Sibylle. Bien fin et bien habile serait celui qui pourrait les recueillir, quoique quelques-uns en valussent la peine! Quant à moi, je ne perdrai pas mon temps à ces bagatelles! J'avais cependant eu ce projet dès l'année 1829, lorsque je demeurais, rue de Madame, dans la même maison qu'Harel, alors directeur de l'Odéon. J'avais abandonné la *Quotidienne* pour entrer au *Journal des Débats,* et j'envoyais encore de temps à autre des articles au *Figaro* de Bohain et de Nestor Roqueplan. Je m'étais procuré, je ne sais plus comment, un exemplaire du *Figaro* depuis son origine, c'est-à-dire depuis le 15 avril 1826, lorsque Saint-Alme avait hérité du titre et des abonnés du premier *Figaro,* fondé par Maurice Alhoy et Étienne Arago. C'étaient six ou sept volumes in-4°,

que j'avais feuilletés souvent, et dans lesquels les articles qu'on pouvait avouer étaient marqués de mes initiales J. J. J'avais même projeté la publication d'un ou deux volumes, j'en avais parlé à mes libraires, à Baudoin, à Ladvocat, qui m'encourageaient fort à publier ces souvenirs et ces bluettes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? lui demandai-je, et pourquoi ne le feriez-vous pas? les exemplaires du *Figaro* et de la *Quotidienne,* vous les avez encore, n'est-ce pas?

— Ma foi non! répondit Jules Janin en éclatant de rire, et je ne puis me rappeler sans un souvenir de bonne humeur la triste destinée de mon *Figaro* et de ma *Quotidienne : Sunt fata libelli.* Mais Horace, en s'apitoyant sur le sort des livres, n'avait pas prévu ce qui advint de mes deux journaux dans la maison d'Harel et de Mlle Georges Weymer, la grande tragédienne! Voici la chose : un matin, j'étais plongé dans la lecture desdits journaux, et je préparais très sérieusement un choix d'articles que Ladvocat m'avait acheté, et même, *sic voluere fata libelli,* payé d'avance, 3 ou 400 francs, que j'avais bonne intention de lui rendre en parant de mon mieux ma vieille marchandise. Harel et Mlle Georges entrent dans mon cabinet; je ne bouge, je n'entends rien, je suis en plein *Figaro* de 1827! J'étais tombé sur le chef-d'œuvre du genre : *Une Idylle à Montmartre et... ailleurs.* « Composez-vous un poème épique? me dit Harel. — Je parie, dit gaiement Mlle Georges, que Jules Janin vient de

découvrir le fameux article, que je lui pardonne de bon cœur, dans lequel il m'a reproché de faire des vers de quinze pieds en les déclamant! »

Je fus un peu honteux que Georges eût tant de mémoire, et je m'excusai de l'avoir blessée dans sa muse tragique, la dernière fois que je m'étais déshonoré en écrivaillant pour Charles Maurice, le chef des brigands du *Courrier des Théâtres*.

« Je repassais d'anciens articles de critique et de fantaisie que j'ai enfouis dans le *Figaro* de 1827, répondis-je enfin à Harel : ce sera la matière d'un volume, qui est déjà vendu à Ladvocat.

— Bon! je vais feuilleter les volumes du *Figaro*, reprit Harel, et je t'en dirai mon avis. Nous donnions des représentations en province, continua-t-il en s'adressant à Mlle Georges, lorsque J. J. jetait sa gourme de jeunesse dans le *Figaro*.

— Lisez-moi donc un de vos articles, J. J., demanda Mlle Georges en prenant un siège, et en invitant Harel à s'asseoir. Allons, le Comité est en séance, lisez votre pièce, que nous recevons d'avance et sans correction. »

Force était d'obéir, cependant j'hésitai un moment!

Enfin je me décidai à lire cette idylle de Montmartre, dont j'ai même oublié le titre aujourd'hui. Succès complet! Succès d'émotion d'abord, de fou rire ensuite! « C'est délicieux, s'écriait Georges. — Attendons la fin », reprenait gravement Harel. Le dénouement fut un coup de théâtre!

« La pièce est reçue à l'unanimité, dit Harel. — La fin est un désenchantement qui ne sent pas bon ! » murmura Georges.

J'eus beau faire, je ne pus empêcher Harel et Mlle Georges d'emporter mes volumes du *Figaro !* Hélas ! je ne devais plus les revoir !

Huit jours après je les redemandai, mais on n'en retrouva que les débris. Le petit chien d'Harel, un adorable lévrier, avait mis en pièces deux volumes ; le coiffeur de l'Odéon avait éventré trois ou quatre autres volumes pour faire des papillotes en coiffant Mlle Georges.

« Mon cher, dis-je à Ladvocat lorsqu'il me réclama le volume, dont Charles Nodier devait signer la préface, le lévrier d'Harel avait flairé ma littérature : il a déchiré la moitié du volume ; pour l'autre moitié, vous la voyez en papillotes sur la tête charmante de notre grande tragédienne !

— Ce dénouement, repartit Mlle Georges, qui avait le mot pour rire, est plus galant que celui de votre idylle de Montmartre. »

Je n'ai pas besoin de dire que le récit de Janin m'avait vivement intrigué. Je me promettais bien de rechercher dans le Figaro *de* 1827 *cette extraordinaire idylle de Montmartre ; malheureusement je n'en connaissais ni le titre réel, ni le sujet. Je questionnais souvent Janin à ce sujet, mais il me répondait invariablement :*

« Cela se lit, mais ne se raconte pas. »

Cependant, après plusieurs tentatives inutiles, il consentit enfin à satisfaire ma curiosité, tout en me prévenant que l'analyse ne donnerait jamais une idée juste de la pièce.

« J'avais raconté naïvement, poétiquement, amoureusement, une aventure de ma jeunesse, me dit-il. Par un beau jour d'été, j'étais allé, avec un livre, faire une promenade à la butte Montmartre, qui avait encore des champs de blé et d'avoine, diaprés de coquelicots et de bluets. J'avais à peine ouvert mon livre, que je vis passer deux femmes : l'une vieille, l'autre jeune, la mère et la fille. Je ne m'occupai bientôt plus que de celle-ci. Elle était charmante, de la figure la plus gracieuse et la plus agréable, de l'air le plus naïf et le plus modeste, une bergère des Alpes, comme les voulait Marmontel pour ses *Contes moraux;* elle avait les plus beaux cheveux, les plus belles dents, les plus beaux yeux du monde, et fraîche et rose comme un printemps embaumé; son costume de toile de couleur ne manquait ni d'élégance ni de coquetterie.

C'était une simple grisette, une petite ouvrière en vacances. La vieille dame qui l'accompagnait avait une tournure très décente, c'était un vrai porte-respect.

Je les suivis d'abord à distance, en les observant

l'une et l'autre; puis je me rapprochai peu à peu, et je me permis enfin de leur adresser la parole. On m'examina, avant de me répondre, et je portais sans doute avec moi une si bonne recommandation d'honnêteté qu'on me répondit bientôt avec une aimable politesse.

Ici commençait l'idylle : la gentille inconnue cueillait des fleurs et attrapait des papillons. Je me mis à courir avec elle, attrapant aussi des papillons et cueillant aussi des fleurs. Nous fîmes ensemble des bouquets et des couronnes. La mère (car c'était une vraie mère) nous regardait faire, d'une façon tout encourageante. Elle semblait avoir deux enfants au lieu d'un. Nous causions, nous nous questionnions réciproquement, mais sans dépasser les limites de la discrétion et de la convenance. L'idylle continua de la sorte pendant deux ou trois heures! Quel charme! quelle grâce! quelle poésie!

« Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup ma bergère, en entendant sonner quatre heures à l'église de Montmartre, j'avais tout oublié! on m'attend à cinq heures précises, et nous sommes bien loin! »

En effet, nous nous étions éloignés de la barrière tout en jouant, et mes deux compagnes se mirent à marcher d'une belle vitesse pour rentrer à Paris; je les suivis en portant les bouquets et les couronnes. Cependant la mère et la fille paraissaient embarrassées, elles chuchotaient entre elles, ne me parlaient plus, et me répondaient à peine. Elles doublaient le

pas, se serraient l'une contre l'autre, et ne cherchaient pas à cacher qu'elles désiraient se débarrasser de ma présence. Quant à moi, je tenais bon, je ne pouvais me décider à ne plus voir ma charmante inconnue.

« Monsieur, me dit-elle en rougissant et en baissant les yeux, nous sommes flattées d'avoir fait votre connaissance, et j'espère bien que nous nous reverrons quelque jour, mais je n'ai plus une minute à perdre, si je veux arriver là où je suis attendue,.... là où je suis forcée de me rendre exactement, et alors.... » Elle me salua en souriant, et partit comme une jeune biche relancée par la meute et le chasseur.

J'étais resté immobile et un peu confus, la bergère avait disparu; je rentrai tristement dans mon garni d'étudiant, le cœur gonflé de regrets et d'espérances! je rapportais de cette journée charmante un doux souvenir d'amour, le premier qui me fût entré dans la mémoire du cœur!

Je pensais sans cesse à mon attrapeuse de papillons, à ma faiseuse de couronnes! Ces couronnes, on me les avait laissées, et elles ornaient, comme des trophées, les lambris de ma chambrette. J'étais amoureux à l'instar des bergers de Théocrite et de Virgile! Cependant, un soir que, pour me distraire de mes éternelles rêvasseries, j'étais allé au Théâtre-Français, je sortis dans un entr'acte, et en passant distraitement dans une allée noire, peu fréquentée, des galeries de bois du Palais-Royal..... »

Jules Janin s'arrêta et ne voulut pas continuer son récit, quoique je l'en priasse en lui disant que son silence, qui était presque une injure pour sa bergère, me faisait soupçonner aussi un dénouement qu'il n'avait certes pas rencontré dans les IDYLLES *de Théocrite et les* BUCOLIQUES *de Virgile. Et comme je lui témoignais le regret de ne plus voir qu'une fille perdue dans la poétique héroïne de son aventure des buttes Montmartre :*

« Où diable avez-vous l'esprit? s'écria Janin, la pauvre enfant était aussi honnête, aussi innocente que possible. Elle eût mérité, j'en suis certain, la couronne de rosière, même au Palais-Royal! Seulement,..... seulement.....

— Seulement quoi?

— Seulement, j'avais reconnu sa voix, sa douce voix, sortant d'un lieu suspect, et prononçant ces mots, avec un accent qui allait au cœur : « Monsieur, c'est trois sous. »

Nous couvrîmes d'un éclat de rire prolongé le dénouement de cette singulière idylle, et Jules Janin se fit fort de réimprimer textuellement son article, si je pouvais lui en fournir une copie.

« Il y a pis que cela dans le *Voyage sentimental* de Sterne », me dit-il en terminant.

Et je murmurai tout bas : « Où diable le sentiment va-t-il se nicher? »

Depuis cet entretien, je me suis mis en quête d'une collection du FIGARO *de* 1827 *pour y chercher l'idylle de Jules Janin. J'ai pu découvrir, en quinze ans, trois exemplaires de cette collection rarissime : dans chacun de ces trois exemplaires, l'idylle de Montmartre avait été arrachée. Par qui? Pourquoi? Mystère!*

On ne trouvera donc pas cet article, que Janin considérait comme un de ses mieux réussis, dans les ŒUVRES DE JEUNESSE, *qui ne contiennent certainement pas la dixième partie des fantaisies que l'auteur a semées deçà et delà, sur son chemin, pendant sa jeunesse littéraire. Ce recueil, que nous avons intitulé :* PETITS SOUVENIRS, *est un résumé curieux du brillant passage de Jules Janin dans la* PETITE PRESSE *de* 1826 *à* 1836.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE.

PETITS SOUVENIRS

CROQUIS LITTÉRAIRES

LE DUEL EN PLEINE MER

(1828)

Ils avaient passé la nuit dans le même hamac. Le même roulis les avait bercés dans leur lit comme une mère attentive berce son jeune enfant pour l'endormir; à voir ces deux hommes ainsi rapprochés et réunis, personne n'aurait pu dire que le lendemain l'un d'eux devait mourir de la main de l'autre; cependant telle était, en effet, leur destinée, et à peine le vent frais du matin et le cri des gardes qui se relevaient leur eut-il annoncé l'aurore qu'ils se précipitèrent tous les deux, se préparant à s'égorger avec toute la dignité d'hommes d'honneur.

L'un de ces hommes n'était rien moins que le capitaine du navire; plein de force et de vie, de cette vie de la mer qui donne aux marins quelque chose de si énergique dans la passion, on voyait aux regards de cet homme que son ennemi était mort s'il était terrassé. Du reste, le sourire était encore sur ses lèvres, son coup d'œil parcourait encore dans les moindres détails les moindres parties de son navire; il alla comme à son habitude étudier la boussole, interroger le pilote, donner ses ordres à son conseil, il n'y eut pas un matelot qu'il ne passât en revue, pas une voile qu'il ne fît mettre en ordre : c'était le même homme actif, prévoyant, impérieux, réfléchi; pourtant avant une heure il allait jouer à pile ou face la vie ou la mort.

Son adversaire n'était pas, comme lui, homme d'épée; son habit marron, son chapeau de bourgeois, sa cravate élégante minutieusement attachée par un rubis, tout en lui annonçait un jeune homme parisien plus habitué à nos fêtes de chaque jour qu'au spectacle imposant et monotone d'un vaisseau roulant dans la mer. Le jeune homme, à dire vrai, avait l'air soucieux; mais ce n'était, à tout prendre, que de l'ennui, et, mélancoliquement assis sur le pont, il étudiait encore d'un regard, qui pouvait être le dernier, ce ciel bru-

meux entrecoupé de nuages, ces flots d'un blanc verdâtre d'où le soleil paraît sortir, ce mouvement actif et silencieux d'une armée de matelots qui, renfermés dans le flanc d'un navire, n'ont plus d'instinct que pour obéir à la voix d'un seul homme. Vous voyez donc que des deux parts le combat était irrévocablement arrêté.

Quand le capitaine eut donné tous ses ordres, il vint sur le pont retrouver son adversaire ; à son premier signe le jeune homme se leva, et, quoiqu'il fût de moindre stature que son ennemi, il n'était pas difficile de voir qu'il avait du cœur, et que lui aussi il avait bien compris que la vie était une amère plaisanterie, un frivole jouet dont il est permis à l'homme de s'amuser ; qu'importe, après tout, que ce jouet soit brisé à la poursuite d'une maîtresse, ou par les fureurs de l'ambition, ou par les plaisirs de la table, ou par les délicieuses et inquiètes émotions d'un duel ?

Justement un calme plat venait d'arrêter le navire ; les premiers rayons du soleil naissant semblaient avoir enchaîné tous les vents, et la voile s'était repliée contre les mâts, comme une robe de gaze se replie sur le corps gracieux d'une jeune fille ; alors tout le navire était venu assister à ces jeux sanglants : on voyait arrêtés sur le pont les plus vieux marins, véritables enfants de la mer,

respectables par leur ancienneté et leurs voyages aux lointains pays; derrière eux s'étaient rangés les jeunes aspirants, avec ces corps fragiles que le travail n'a pas encore endurcis, et ces visages pâles si vivement éclairés par un œil noir et plein de feu. L'état-major était à côté de son capitaine, comme pour lui servir de témoin dans une circonstance aussi solennelle, et si vous aviez levé la tête, vous auriez aperçu tout au haut des mâts, grimpés sur les cordages, les jeunes mousses au sourire insouciant, qui, le corps penché et prêts à se précipiter dans les abîmes, considéraient avec effroi le premier duel dont ils eussent entendu parler.

Cependant le jeune homme était seul de son côté; pas un vœu pour lui, pas un battement de cœur en sa faveur, pas même un instant de doute sur ce qui allait arriver de sa personne, tant on était persuadé dans le navire que c'était un acte de folie de vouloir se battre sur un navire de l'État contre son capitaine, quand soi-même on n'était pas marin.

Aussi bien, quand les épées furent tirées, le jeune homme s'aperçut-il qu'il n'était pas sur la terre ferme; le roulis du vaisseau faisait trembler sa main, et c'était un homme mort si le capitaine, comprenant ce désavantage, n'eût jeté son épée à

la mer en demandant ses pistolets. Quand on eut décidé à qui tirerait le premier, un coup se fit entendre, faible et perdu dans le bruit de la marée montante : cependant sous ce faible coup le capitaine venait de tomber; il était mort comme s'il eût accompli un acte ordinaire de la vie, gourmandant encore un de ses gens dont l'habit était troué.

Quant à son meurtrier, que devint-il? Au moins, quand vous vous trouvez sous les ombrages riants du bois de Boulogne, ou au milieu des carrières de la barrière d'Enfer, une fois que votre ennemi est mort et que votre honneur est vengé, on vous entraîne loin du champ de carnage, vous fuyez cette odeur de sang, vous laissez aux parrains de la victime le soin de relever son cadavre et d'aller annoncer à sa mère, à son épouse éplorée, qu'elles n'ont plus ici-bas que des larmes à répandre. Mais à bord d'un vaisseau, quand tout est mer ou ciel autour de vous, une fois votre victime égorgée, il faut la voir mourir lentement, il faut entendre ce dernier râle de la mort, que rien ne peut arrêter; il faut assister à ces derniers battements d'un corps que la vie abandonne à regret, il faut écouter les planches sonores retentir des derniers efforts de cette horrible agonie; et quand il n'y a plus ni pouls, ni cœur, ni haleine, quand

il ne reste sur cette jeune tête que le dernier et ineffaçable sourire d'une vengeance trompée, alors il faut assister soi-même à ces funérailles du marin, il faut tenir soi-même un morceau de la voile qui lui sert de linceul, il faut prêter main-forte pour jeter dans la mer cet homme, qui naguère sur son léger navire commandait aux vents et à la mer.

Dans quelles angoisses il dut se trouver, ce malheureux jeune homme, quand il vit les flots s'entr'ouvrir, sépulture complaisante au cadavre encore chaud qu'on leur jetait, quand il entendit le canon et les cris plaintifs de l'équipage qui faisait au mort les derniers adieux, quand il vit le vaisseau reprendre sa course, tracer de nouveau sur les ondes ce sillon qui s'efface si vite, et qu'il se retrouva seul au milieu d'un épouvantable silence et de ce deuil général dont il était la cause et qu'il lui fallait supporter !

UNE FEMME A DEUX TÊTES[1]

(1829)

ITTA et Christina n'existent plus ! Christina-Ritta a cessé de vivre, cette âme unique s'est envolée, ce double cœur a cessé de battre, et déjà M. Geoffroy Saint-Hilaire a procédé à l'autopsie de l'étrange phénomène; cette charmante création, ces deux jeunes enfants en un seul corps, a été soumise au scalpel de l'opérateur : le scalpel aujourd'hui répond à toutes les questions au delà du monde habituel, il tranche sans pitié le nœud qui attache le possible à l'impossible, le fini à l'infini, cette âme

1. Dans cette étude si intéressante, que J. Janin indiquait avec enthousiasme aux jeunes romanciers de 1829, il devait trouver lui-même, quatre années plus tard, le sujet de son très curieux roman, *Un Cœur pour deux amours,* publié en 1833 dans la *Revue de Paris,* et que nous nous proposons de réimprimer un jour.

unique à ce double corps. Il semble que lorsqu'on a dit : « Voilà un monstre ! » on n'ait plus rien à dire ; grave malheur, en vérité, car, avec cette manière de résoudre un problème par une opération physique, il n'y a plus de problème dans le monde moral, il n'y a plus rien, pas même de paradoxe, de ces longs paradoxes si favorables à la pensée : toute l'histoire de ces deux enfants se réduit donc à ce peu de mots : Ritta-Christina est morte ; elle avait deux cœurs, un seul poumon. Un épanchement de sang a provoqué la maladie bleue, que voulez-vous savoir de plus ? Le monstre est renfermé dans un bocal d'amphithéâtre, et vous pourrez le voir trois fois par semaine entre les crânes de Papavoine et de Castaing !

On n'a pu rien nous dire de plus satisfaisant à ce sujet. Ce pauvre enfant, qui nous arrive de si loin, que le préfet de police proscrit à son entrée dans la ville, qui meurt faute d'un médecin ou d'un apothicaire, deux choses si vulgaires parmi nous, et qu'on prive de cercueil par une fiction, en supposant qu'il est mort à l'hôpital, cet enfant n'est pas étudié avec plus de soin qu'un veau à deux têtes ou quelque mouton à six pieds un jour de foire.

Plus de question au delà du corps ; Ritta-Christina est venue trop tard. Comme l'intérêt est

changé! combien ce phénomène eût été plus puissant sous le père Malebranche ! que c'eût été pour le sublime rêveur un admirable spectacle! Deux jeunes filles, deux têtes d'enfant, deux sensations diverses ! Ici de la joie, là de la douleur, des larmes et un sourire plus distincts que le sourire mouillé d'Homère; deux passions, deux volontés, deux désirs, un seul corps! O père Malebranche! que tout cela aurait bien valu pour vous la pomme de Newton. Je vois d'ici son inquiétude! « Y a-t-il donc là deux âmes, là deux pensées, là deux créatures immortelles? Ou bien n'y a-t-il de chaque côté qu'une partie du souffle divin qui fait l'homme? — Cherchez, mon père ! » Et voilà Malebranche déchaîné, qui se livre à ses extases platoniciennes, colorées à la manière antique; puis, quand il a jugé, la Sorbonne plus lente, qui se remue, qui examine, qui disserte; toute la philosophie est en émoi; Ritta-Christina occupe la ville et la cour, Port-Royal et Saint-Sulpice, l'hôtel Rambouillet et l'Académie; c'est un mouvement très supérieur au mouvement excité par la dent d'or de Fontenelle, mouvement respectable toujours, parce qu'il prouve deux choses rares chez les peuples qui s'en vont, de la croyance et du travail.

D'un siècle de foi rendons-nous dans un siècle

incrédule, de Malebranche allons à Diderot, deux imaginations et deux styles si étonnés de leur ressemblance. Vienne Ritta-Christina. Christina au XVIIIe siècle; vous verrez le scepticisme du XVIIIe siècle s'inquiéter autant de Ritta et Christina que la foi du siècle d'Arnaud et de Pascal. L'école de Voltaire est triomphante à l'aspect de ce monstre inespéré. — Voyez, une âme suffit à deux corps, la pensée et la volonté, qu'on croyait indivisibles, se divisent, l'âme n'est plus une, il n'y a plus d'unité, et par conséquent plus d'immortalité pour l'âme; il n'y a pas d'âme. Pour ce siècle d'incrédulité religieuse, Ritta et Christina jouent le même rôle que les anguilles de farine du jésuite Needham; Ritta et Christina occupent autant et à plus juste titre les penseurs de l'époque que les miracles de Pâris ou les mandements de M. de Beaumont, toute l'*Encyclopédie* se répand au dehors; à ce propos, Ferney s'ébranle, le salon d'Holbach se soulève; vers, prose, moquerie, dissertation sérieuse, roman pour faire suite à *Candide,* rien n'y manque; voilà ce qui s'appelle de l'intérêt et de la passion, voilà du zèle, voilà encore du prosélytisme, voilà ce que nous n'avons plus de nos jours; pour ma part, j'aime encore mieux cette façon d'agir et de voir du XVIIIe siècle que la froide opération du scalpel; j'aime mieux

voir disséquer une âme que disséquer un corps; mais, si je préfère Diderot à M. Geoffroy Saint-Hilaire, je mets le père Malebranche bien au-dessus de l'*Encyclopédie*. J'aime qu'on rêve quand il y va de tant de choses! Quand il y va d'un monde moral, scalpel ou éclat de rire sont deux contresens à faire peur. Si vous ne pouvez pas expliquer le phénomène qui vous occupe, du moins gardez-vous de le calomnier, de l'anéantir; étudiez-le simplement et sans ostentation, ne fût-ce que pour vous tout seul. Si la réalité vous fait peur, si vous reculez devant le monstre, oubliez-le, ne pensez qu'à la partie au delà du monstre, persuadez-vous, s'il le faut, que cette âme en deux corps n'est qu'une vision, mais ne vous attaquez pas au corps pour trouver l'âme, suivez votre vision comme Hamlet suit son fantôme, avec les yeux de son esprit.

Car vraiment, à propos d'un phénomène si étrange, quand les combinaisons immuables de la nature se trouvent fortuitement dérangées, il s'agit bien d'un squelette sans mouvement et sans chair! Vous courez après un homme moral, et vous arrivez en présence d'un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Un crâne desséché, des membres rabougris, des nerfs retirés, des phalanges, des os, des excoriations hideuses, voilà

tout ce que le scalpel vous donnera. Vous avez la main légère, j'y consens, votre instrument est rudement affilé, le sujet sur lequel vous opérez est aussi ferme que s'il sortait tout sanglant de Clamart, en un mot, c'est le plus beau cadavre de monstre qui se puisse voir; opérez cependant, et tout se perd au premier coup, vous gâtez ce beau cadavre, vous mettez ce monstre au niveau des hommes ordinaires, et quand tout est fini, vous vous êtes donné bien du mal pour n'arriver qu'à une ombre de cadavre, à une représentation osseuse d'une nature extraordinaire; vous n'avez en dernier résultat qu'une apparence de monstre, un monstre fait au trait, un Callot à l'eau-forte, rien de plus. Vous êtes moins avancé que Malebranche : Malebranche, au moins, a fait un beau rêve; moins avancé même que Diderot : Diderot, il est vrai, est arrivé comme vous au néant, mais, avant d'atteindre ce but, il a passé par de ravissantes extases. En résumé, pour Malebranche, pour Diderot, pour M. Geoffroy Saint-Hilaire, Ritta et Christina est un être perdu.

C'est que les uns et les autres ont procédé d'une manière incomplète. Le philosophe a bien saisi au passage le souffle qui animait ce corps, ce quelque chose qui se tenait au-dessous de la monstruosité; il a bien assisté à l'unique battement de

ce double cœur, il a bien vu tout le côté moral de cet étrange produit d'un père et d'une mère faits à l'image de Dieu; mais il s'est arrêté au moment où il avait besoin d'un corps pour agir; il s'est persuadé que la métaphysique n'était appelée qu'à travailler sur l'âme pure; l'opérateur, au contraire, n'a voulu agir que sur le corps; scalpel ou logique, c'est donc toujours le même résultat incomplet, c'est une sensation ou une opinion isolées qui devraient être réunies.

En procédant ainsi, il serait impossible d'arriver à une réponse précise. Il faut, pour comprendre Ritta et Christina, réunir l'âme et le corps; pour cela, il existe un moyen infaillible, une réponse certaine, si toutefois une réponse est possible : c'est le roman.

Le roman seul va réunir ces deux extrêmes. O le beau et noble sujet! Faites que le philosophe et l'amateur de monstres soient d'accord, Ritta et Christina vont revivre de plus belle. Le romancier s'arrête tout étonné devant une variation inconnue de l'homme moral; que de découvertes il se promet à l'aspect de cet être à deux vies! Ce ne sera peut-être plus la même âme, la même douleur, le même amour, la même passion! Il y a peut-être dans ces deux têtes réunies, un sens qui nous manque, une manière de sentir que nous

allons apprendre. Déjà notre écrivain se fait, en pensée, le Christophe Colomb d'un nouveau monde moral ! Que la voile s'enfle, qu'il parte seul pour cette lointaine Amérique, qu'il nous porte à des passions inconnues, son héros lui est donné, Ritta-Christina; le roman psychologique compte un chef-d'œuvre de plus.

Il ne s'agit que de bien poser la scène. Le roman commence. Faites que Ritta et Christina ne soient pas deux enfants de pauvres laboureurs, la misère gâte tout ce qu'elle touche. Voilà nos deux enfants, Ritta et Christina, qui naissent ensemble, grandissent ensemble, s'épanouissent ensemble au souffle de leur dix-septième printemps; deux jolies têtes : l'une est brune, l'autre est blonde, c'est le jour et la nuit; Christina est plus forte que Ritta; c'est elle qui protège sa sœur, elle qui veille sur Ritta, qui la regarde dormir, et qui se dit : « Comme elle est frêle ! » Arrive l'amour, et, comme dans *le Songe d'une nuit d'été,* le joyeux Puck fait des siennes, il mêle tout, il confond tout; Christina et Ritta doivent jouer dans le roman le même rôle qu'Hermia et Titania, dans la pièce fantastique de Shakespeare.

Laissez faire le romancier, il saura bien à qui donner le beau rôle, il saura tellement dédoubler cette âme de femme qu'il trouvera encore

de quoi mettre de l'intérêt des deux parts. Vous verrez même que, sans le vouloir, il rencontrera quelque Werther à passion concentrée et timide, qui n'osera pas parler d'amour à Christina parce que Ritta est là, invinciblement là, qui l'écoute. Il aime la sérieuse Christina, il lui parle sérieusement d'amour, et à ses propos Ritta éclate de rire; la folâtre Ritta se mêle sans pitié à cette passion, en jeune fille qui comprend son droit, car il n'y a qu'un seul cœur pour deux femmes : deux femmes et un seul amant, deux femmes et une seule vie! Ici serait la catastrophe du roman, le quatrième livre de ce poème; Ritta, la folâtre Ritta, languit et se meurt, son jeune front se décolore penché sur le sein de sa sœur, tout se perd, même le sourire. Cependant Christina se rassure, Christina ne sent rien encore, sa santé est toujours forte, elle interroge son pouls à elle, et elle juge que sa sœur n'a pas de fièvre; elle met la main sur sa moitié de cœur, et aux battements de ce cœur elle juge que sa sœur ne peut pas mourir; Christina veille pour Ritta, elle se nourrit pour Ritta ; elle soutient de ses bras cette sœur défaillante, elle se sert de la vie pour elle; c'est une lutte énergique entre la force et la faiblesse, la maladie et la santé, la défaillance et le courage; une lutte inouïe comme dans un combat

épique, quand un guerrier est frappé à mort.

Ritta expire, là finit le drame; Christina expire aussi : l'une et l'autre sont mortes en même temps; ces deux moitiés d'âme se sont réunies; grâce au roman, nous sommes arrivés à une terreur nouvelle, à une émotion inconnue... A la fin, nous avons compris à quoi les monstres étaient bons à l'artiste. On a fait des chefs-d'œuvre plus difficiles : la comédie politique des *Nuées* d'Aristophane et le *René* de M. de Chateaubriand. René est une âme autrement compliquée, autrement difficile à saisir que ces deux âmes ou ces deux moitiés d'âme qui ont un nom sur la terre, Ritta et Christina, et que leur père nous a apportées comme une curiosité sans but. Le romancier se tire de tout quand il opère sur une âme avec une âme; ainsi fait, le roman est supérieur de beaucoup à la dissertation la plus lumineuse, à la dissertation la mieux faite. Vous verrez cependant que notre époque laissera échapper ce beau sujet de Ritta et Christina; ce sera comme si Shakespeare avait refusé de peindre Ariel et Caliban.

Je ne serais pas même étonné qu'on ne s'écriât à l'impossible, ceux mêmes qui savent tout ce qui se passe dans les romans modernes. Ici, de l'esprit vieux comme l'empire; là, des observations de mœurs de caserne et d'antichambre; plus bas, des

aventures que l'abbé Prévost n'eût pas avouées dans un mauvais rêve, partout des coups de tonnerre, des effets et des catastrophes hideuses, de sorte que, pour nous tirer de cette inquiétante léthargie, jamais ne fut mieux trouvé que *Ritta et Christina*. Nous nous sommes intéressés à des êtres plus impossibles au roman. Un nègre, par exemple, un de ces hommes traqués par des chiens espagnols et vendus à l'encan; une pauvre négresse aux cheveux crêpés, aux grosses lèvres, à l'œil rond, en un mot quelque chose de très inférieur à nos deux jolies filles blanches et roses, à nos deux charmantes jumelles. Regardez cependant : une duchesse parisienne, une grande dame de cour, avec un style de femme, s'est chargée d'*Ourika;* elle a pris en pitié cette pauvre créature ignorée, méconnue, ce phénomène de l'état social, et Ourika fait verser autant de larmes que Virginie, Atala, pardon si j'ajoute encore autant de larmes que Manon Lescaut! Ourika meurt comme Ritta et Christina, incomplète et malheureuse comme elles; nature ou monstre, histoire ou roman, le résultat est le même ; grâce à mon livre, il vous sera démontré que la monstruosité n'existe pas pour le monde moral, que ce ne peut être une science à part, Virginie, Atala, Manon, Clarisse, Adolphe, Werther!

Ne dirait-on pas, en effet, autant de monstres comme Ritta-Christina, autant de moitiés d'une belle âme qui s'envole, parce qu'il leur tarde de se réunir à cette moitié inconnue qui leur manque et à laquelle est attaché tout leur bonheur! Et non seulement *Ourika,* non seulement *René,* non seulement *le Dernier Abencérage,* vagabond pèlerin dans le palais de ses pères, non seulement tout l'extraordinaire du monde moral, mais encore tous les désordres du monde physique, se sont montrés à nous sous la forme du roman. *Le Lépreux* nous est venu avec sa face rongée de lèpre, et nous avons pleuré; *le Vampire,* et nous avons eu peur; *l'Hydrophobe* s'est produit sur la scène, et sans la censure nous avions un drame de plus. Dernièrement encore n'avons-nous pas lu un livre aussi plein de merveilleux qu'un Traité du petit Albert, livre singulier dans lequel, après avoir parcouru dans tous les sens le *discrimen obscurum* de la statue d'Hermaphrodite, l'auteur conclut par cette phrase étrange : *Mes frères, transportez le corps de ce pêcheur au couvent des sœurs de la Miséricorde!* Tout est fait. C'est justement parce que tout est fait que *Ritta et Christina* est un beau sujet à proposer aux gens de l'art, aux philosophes de l'être et du non-être; il y a tout un

abîme à combler entre Ritta et Christina, tout un monde poétique à découvrir, il ne s'agit que d'y songer.

Aujourd'hui surtout que les prodiges se multiplient d'une manière inouïe, que les monstres ne se comptent plus, et qu'on pourrait en peupler une terre vaste comme l'Atlantide; naguère nous avons vu sur le théâtre, où Jocko fut un acteur dramatique à l'égal de Talma, un éléphant rival de Mlle Taglioni danser la danse du schall, et se faire applaudir beaucoup plus longtemps que l'*Othello* français; à peine l'éléphant est-il parti qu'un nain se rencontre pour le remplacer; une créature raisonnable de trois pieds, qui est à elle-même son propre cornac, réalisation inespérée des nains de Walter Scott. Ritta et Christina ne sont plus, et déjà deux jeunes Siamois arrivent pour nous consoler; gémeaux plus unis que les frères d'Hélène, robustes garçons de dix-huit ans de la plus élégante monstruosité. De sorte que notre roman se complique d'une façon inespérée; de sorte que nous avons un pendant tout trouvé à notre double héroïne. Jetez sur le même théâtre ou dans le même livre ces deux frères, ces deux sœurs; serrez votre fable, méditez-la; dites-vous bien que vos héros ont existé et qu'ils existent; mélangez avec art ces passions réunies invincible-

ment et si opposées entre elles, votre fable fera merveille, vous verrez.

C'est ainsi seulement qu'il y a quelque chose de possible encore une fois, ainsi seulement le nouveau devient probable; toutes les combinaisons étant épuisées, la monstruosité nous reste. L'Apollon du Belvédère descend de son piédestal; désormais M. Geoffroy Saint-Hilaire devient le grand prêtre du nouveau monde poétique, probablement le dernier dieu de cet Olympe soumis à tant de révolutions.

LA PREMIÈRE SOUTANE

(FRAGMENT)

(1830)

En même temps il s'avançait là-bas, sous les grands peupliers, et, après avoir descendu la colline, il se trouva sur le bord de la rivière où le bac se balançait mollement sur les ondes vertes et transparentes, attendant que l'heure fût venue de porter le dîner aux laboureurs de la rive opposée.

Qui n'a pas vu un bac villageois? Ce large bateau au niveau de l'onde, fixé dans l'air par une corde; ce pont ambulant chargé d'hommes, de bestiaux, de charrues, d'enfants qui jouent : toute la fortune d'un village. C'est un repos dans le jour; le pont flottant se met en route aux premiers chants du coq; il revient le soir à la clarté des étoiles, le batelier le fixe sur la rive, et tout est

dit; voilà jusqu'à demain un coin de terre séparé du reste du monde; la herse est baissée, le pont-levis s'élève, innocente défense de cette féodalité champêtre dont un pâtre est le seigneur.

Pour le moment, le vaisseau était à l'ancre, le gouvernail flottait indécis; la batelière se tenait assise sur le banc de poupe, occupée à voir couler l'eau; la batelière était grande et robuste, gros bras brunis par le hâle, rudes mains, noir visage, blanches dents; et le vieux chapeau de paille, le mouchoir rouge, et autour d'elle cette délicieuse odeur de goudron, préférable mille fois à toutes les senteurs dont se couvrent nos petits-maîtres de Paris.

« Mon Dieu, Monsieur, dit la batelière, je ne puis guère vous passer à présent, l'Angélus va sonner dans un quart d'heure; mon petit Jean qui rame pour son père est allé me chercher mon dîner, je suis seule, et j'attends le passage de midi.

— Eh bien, ma bonne, dit Anatole, j'attendrai l'Angélus et votre petit Jean. Vous l'aimez donc bien, votre petit Jean ?

— Ah ! Monsieur, mon pauvre Jean est un homme pour moi. Il n'a pas dix ans, et déjà il remplace son père : ça travaille et ça chante à faire plaisir; il se réveille le premier le matin, il se couche le dernier après avoir chanté tout le jour. Sans

notre Jean, mon mari et moi nous serions morts de faim cet hiver avec le chagrin de l'autre enfant.

— Vous avez un autre enfant, bonne femme, reprit Anatole; et celui-là qu'a-t-il fait, je vous prie, pour vous donner tant de chagrin?

— Hélas! reprit la batelière, c'est une histoire : mon aîné était prêtre, Monsieur, il ne l'est plus, et nous ne savons qu'en faire à présent.

— Et comment cela est-il arrivé? dit le jeune homme; racontez-moi cela, je vous prie, bonne femme, je m'y intéresse au dernier point.

— C'est l'orgueil qui nous a perdus, Monsieur. Vous voyez d'ici cette petite maison blanche auprès de la saulaie : nous avions hérité de cette maison et de cinq journaux de bonne terre, nous aurions été riches avec cela; mais j'eus l'idée de faire un curé de mon Ambroise! J'ai voulu avoir un fils qui fût salué à son tour, qui allât dîner au château, qui dît la messe. Nous avons vendu cette jolie maison et ces cinq journaux de terre, pour faire étudier notre enfant; il lisait dans tous les livres, il était déjà rasé, il allait être vicaire quelque part, quand un grand malheur est arrivé au pauvre enfant! Car voyez-vous, Monsieur, je ne puis croire qu'il ait été criminel; il était jeune homme, mais brave et honnête, il n'avait jamais été fier avec son père, et il dînait toujours avec

moi quand il venait en vacances. O maudite robe noire, que tu nous as fait de mal ! »

Et la pauvre femme se désolait; puis elle reprenait son récit, voyant qu'Anatole l'écoutait toujours.

« L'automne passé, la pêche avait été bonne, la foire avait fait gagner notre bac, si bien que nous avions amassé, mon mari, mon petit Jean et moi, douze petits écus bon argent. « Femme, dit un soir mon pauvre homme, et ce soir-là le vent soufflait, la rivière grondait et les feuilles jaunies battaient contre nos vitres; femme, voici douze bons écus qui nous serviront à passer l'hiver ; que ferons-nous de ces douze écus ? »

« Jean ne répondit pas, ni moi non plus; nous avions déjà employé cet argent dans notre pensée, mon fils et moi.

« Peut-être, reprit notre homme, voyant qu'on ne lui répondait pas, peut-être ferions-nous bien d'acheter un porc à notre voisin Jean Pied; le petit porc nous conviendrait, il est gros et gras et prêt à tuer; nous le salerons, nous le fumerons, et au moins cet hiver nous aurons quelque joie dans nos repas et nous n'en serons pas réduits à la misérable nourriture de l'hiver passé; non pas que je parle pour moi, femme, mais pour toi et pour notre petit Jean, qui est dans sa croissance et

qui a besoin de manger un peu de viande tous les jours. »

« Cette dernière raison me fit mal, mon dernier enfant avait tant souffert que je n'avais rien à répondre à son père; mais notre Jean reprit aussitôt :

« Père, n'achète pas le porc à Jean Pied; je vis fort bien sans manger de viande; tout le monde dit que je suis aussi grand que toi! Je sais bien, si tu voulais, ce que tu devrais faire de nos douze écus.

« — Et quoi donc? dit mon homme; quoi donc, si ce n'est de nous mettre un peu à l'aise; de t'acheter une veste neuve, à toi, mon enfant, qui es presque tout nu, des sabots à la mère, et à moi un peu d'eau-de-vie pour me réchauffer quand je suis à pêcher dans l'eau jusqu'au genou? »

« Je n'osais plus répondre aux raisons de mon pauvre homme, mais Jean vint à mon secours.

« Père, dit-il en se levant, mon aîné est prêtre, il n'a pas de robe noire, pas de chapeau à trois cornes; il faut lui acheter un chapeau à trois cornes et une robe noire. Nous mangerons encore du pain cet hiver et ma mère me raccommodera ma jaquette. »

« O mon Dieu, que mon Jean était beau parlant ainsi! j'en pleure encore, Monsieur!

« Fils, dit le père, je n'ai rien à te refuser, excepté cette robe noire. Les douze écus seront pour toi, pour ta mère et pour moi ; oui, pour ta mère et pour toi, enfant, et pour ton père. Ton frère est bien nourri, bien chauffé ; il a un lit et des draps, et autant de couvertures qu'il en veut ; nous couchons sur la paille, recouverts de nos habits d'été ; il ne jeûne que pendant quarante jours, nous jeûnons toute l'année et le dimanche nous serions heureux de dîner comme lui à ses jours de jeûne. Qu'on ne me parle pas de cette robe et de ce chapeau, qu'on ne m'en parle pas ! Femme, je ne veux pas.

« — Hélas ! dis-je à notre homme, il ne lui faut plus que cette robe et ce chapeau pour être prêtre. Encore ce sacrifice, notre homme, encore l'hiver à passer ; aimes-tu donc mieux voir au manteau de la cheminée un morceau de lard, que de voir ton fils assis plus haut que les chantres de l'église et te donnant sa bénédiction ?

« — Oui, père, reprit Jean, on méprise mon frère ; on lui demande où est sa robe ; il faut qu'il ait une robe, mon père, donne-lui les douze écus. »

« Le père reprenait : « Si je donne ces douze écus, c'est notre mort. Prends ces douze écus, Jean, prends-les, je te les donne à toi, et non à ton frère ; ton frère nous a ruinés : nous avons

pour lui vendu la vigne de ton oncle Robin, la maison et la vigne de mon frère le richard : toute notre fortune a passé dans le séminaire. Tu verras, mon fils, qu'il faudra que je vende mes filets et mon bac! » Puis il se retournait vers moi. « Femme, femme, disait-il, nous aurons un prêtre au lit de mort, peut-être. » Puis il tirait de sa paillasse les douze écus, et il les comptait un à un, il en compta onze en soupirant.

« Il s'arrêta au douzième écu.

« Jean, dit-il, voilà un écu qui sera pour toi; je veux le dépenser pour toi, Jean; tu achèteras de la galette, des dragées, des pruneaux de Tours, du sucre d'orge, un couteau à tire-bouchon, toutes sortes de bonnes choses; les hochets de ton frère sont plus chers, mon enfant. Allons, prends cet écu, qu'il ne soit pas dit que tu sois le seul qui n'ait pas perdu notre argent; dépense quelque chose, Jean, pour ne pas trop faire rougir ton frère. Allons, mon fils, viens à la fête, tu danseras et tu donneras deux sous pour la contredanse. »

« Et mon pauvre homme prit son fils dans ses bras, le baisa en pleurant, tenant toujours son dernier écu.

« Ah! Monsieur, c'est qu'il en coûte bien cher pour faire un prêtre! On dit aux parents : *Ça ne vous coûtera rien,* et à chaque instant il faut

payer quelque chose; il faut donner son pauvre argent à un homme noir qui ne vous dit même pas merci, et on vit de pain, et on laisse son bac prendre l'eau. » Et tout en parlant la pauvre femme retirait une de ses rames pour rejeter l'eau qui se faisait jour à travers les fentes du bateau.

En même temps accourait le petit Jean ; il était couvert de sueur et tout essoufflé; il apportait le dîner de sa mère; le pauvre enfant était nu-pieds, en guenilles, un mauvais chapeau d'homme sur la tête, et les yeux couverts par ses cheveux, qu'il écartait de temps à autre.

« Voici Jean, » dit la mère à Anatole, et Anatole regardait Jean avec attendrissement et respect.

« Jean, dit la bonne femme, pendant que je mange, raconte à monsieur l'histoire de notre abbé, de ton frère, et surtout ne pleure pas, mon fils, ne pleure pas, cela me fait trop de mal. »

Jean mit son chapeau par terre, puis ayant relevé ses cheveux et essuyé son nez avec son bras :

« Mon pauvre frère, dit-il, m'a raconté cette histoire trois fois, Monsieur; il a été tenté par le diable, le jour où il eut gagné assez d'argent pour aller commander sa soutane. Car mon frère gagne de l'argent, Monsieur : il dit des messes et des enterrements, et il nous a fait souvent passer de l'argent et à moi des habits; c'est lui qui m'a

donné les souliers que j'ai à la maison et le chapeau que voilà : il est très bon pour nous, mon frère. »

Ce mensonge héroïque fut débité d'un grand sang-froid par l'enfant, qui regardait sa mère d'un œil suppliant, de peur d'être démenti.

« Voici donc, reprit Jean, ce que je sais de ce malheur. Mon frère n'était jamais sorti du séminaire, il n'avait jamais traversé ces rues de Paris toutes pleines d'iniquité. Il était pur et innocent, mon frère ! Ce jour-là, il allait commander une robe : il avait pris douze écus sur son argent, il monte chez la femme qui fait les robes sacrées du séminaire : il frappe à la porte, une petite fille vient lui ouvrir. Voilà.

« Quand mon frère, qui est pourtant un abbé tonsuré, vit que la vieille habilleuse n'y était pas, et au contraire que c'était la jeune, il se mit à vouloir redescendre; mais il n'osa pas, et il entra, le malheureux ! quand elle lui dit : « Entrez, s'il vous plaît, donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur l'abbé. »

Anatole écoutait de toute son âme le récit de Jean ; sa bonne mère, qui savait si bien cette cruelle histoire, se mit aussi à prêter l'oreille, oubliant même d'achever son frugal repas.

Jean reprit :

« Elle dit donc à mon frère : « Entrez ! » Il entra. « Que voulez-vous, Monsieur l'abbé ? — Je voudrais une robe, Mademoiselle, » dit-il. Voilà ce qu'elle reprit : « Ça se peut; comment voulez vous votre robe, Monsieur l'abbé ? » car elle disait toujours monsieur l'abbé. « Je voudrais, dit mon frère, une robe pour neuf écus. » Il gardait deux écus pour un chapeau doublé en soie violette, pour se présenter.

« Pour neuf écus, dit la petite, vous n'aurez pas un beau drap, un beau ruban moiré, un rabat très fin et une culotte large ; c'est à peine si vous aurez un petit manteau comme aux pompes funèbres ; cependant vous pouvez être assez propre à ce prix-là : il ne s'agit que de savoir comment vous voulez que ce soit fait.

« — Mais, reprit mon frère, comme on fait les robes de prêtres pour neuf écus.

« — J'entends bien, dit la petite, mais il faut que votre robe soit à la mode, qu'elle laisse voir votre jambe, que le cordon soit relevé autour des reins et vous prenne bien la taille; à peu près comme ma ceinture, regardez-moi. »

« Mon frère, qui n'avait pas encore levé les yeux, les leva par malheur. Il m'a juré, Monsieur, que cette petite habilleuse était brillante de feu; il ne lui vit pas de ceinture, il ne vit rien qu'une

tête infernale : ses mains brûlèrent, la fille continuait toujours :

« Voyons, disait-elle, votre ceinture montera là, » et elle appuya un doigt sur sa poitrine, lourd comme le doigt de Satan; elle resta ainsi deux minutes, suivant mon frère du regard.

« Alors mon frère fut tout à fait ébloui; il chancela; il voulut s'appuyer, il s'appuya, il ne sut plus sur quoi, mais il sentit sous ses deux mains la ceinture dont l'habilleuse lui avait parlé, et qu'il n'avait pas vue d'abord.

« Il sentit sous sa main droite quelque chose qui battait, et au-dessus de chaque main un mouvement convulsif; c'était un miracle de l'esprit des ténèbres, un fantôme! Mon pauvre frère pensa mourir.

« La petite fille oublia ses robes sacrées; elle ne parla plus à mon frère, mon frère ne lui parla plus; il sentait ses pieds cloués à la terre, et il serait encore là si la vieille habilleuse ne fût pas rentrée brusquement.

« Le charme cessa. Mon frère, qui se croyait possédé, rentra au séminaire, ne songeant pas plus à sa robe que s'il en avait eu deux.

« Un jour après, le supérieur a renvoyé mon pauvre frère, sans pain, sans chaumière, sans même savoir un métier. Mon père ne veut pas

voir mon frère ; mon frère est oisif comme si ce n'était jamais dimanche ; on dit qu'il n'est bon à rien ; et sa robe s'est usée depuis ce temps, cette robe si bien faite, ce cordon si bien placé ! »

Ici l'enfant pleura, la mère versa une larme : l'Angélus sonna. Les femmes des laboureurs remplissaient le bac, le bateau se mit en route, on toucha la rive opposée et les deux grands arbres qui forment la limite ; Anatole embrassa l'enfant : « Remets à ton père ces douze écus de ma part, mon enfant. »

Et il suivit sa route en songeant qu'il donnerait ce pauvre abbé à la première femme de sa connaissance qui aurait besoin d'un lecteur. « Cette fois sa robe lui servira comme sert une livrée, » pensait-il.

MŒURS PARISIENNES

(1830)

La comtesse de *** est une de ces jeunes femmes élevées dans l'esprit de la Restauration; elle a des principes; elle fait maigre; elle communie : mais elle va très parée au bal, aux Bouffes et à l'Opéra. Son directeur lui permet d'allier ainsi le profane et le sacré. Toujours en règle avec l'Église et avec le monde, elle offre une image exacte du temps présent, qui semble avoir pris le mot *légalité* pour épigraphe. Il y a dans la conduite de la comtesse précisément assez de dévotion pour qu'elle puisse arriver, sous une nouvelle Maintenon, à la sombre piété des derniers jours de Louis XIV, et assez de mondanité pour qu'elle adopte insensiblement les mœurs galantes des premiers jours de ce règne, s'il revenait. En ce moment, elle est vertueuse par

calcul, ou par goût peut-être. Elle est mariée depuis sept ans au comte de ***. C'est un homme assez insignifiant, il est bien en cour. Ses qualités sont négatives, comme ses défauts : les unes ne peuvent pas plus lui faire une réputation de vertu que les autres ne lui donnent l'espèce d'éclat jeté par les vices. Député, il ne parle jamais; mais il vote *bien!* il se comporte dans son ménage comme à la Chambre, c'est le meilleur mari de France. S'il n'est pas susceptible de s'exalter, il ne gronde jamais, à moins qu'on ne le fasse attendre. Ses amis l'ont surnommé *le temps couvert;* il n'y a en effet, chez lui, ni lumière trop vive, ni obscurité complète, il ressemble à tous les ministères qui se sont succédé en France depuis la Charte. Or, pour une femme à principes, il était difficile de tomber en de meilleures mains. C'est beaucoup, pour une femme vertueuse, que d'avoir épousé un homme incapable de faire des sottises.

Il s'est rencontré des dandys qui ont eu l'impertinence de presser légèrement la main de la comtesse en dansant avec elle. Ils n'ont recueilli que des regards de mépris, et cette indifférence insultante qui, semblable aux gelées du printemps, détruit le germe des plus belles espérances. Les beaux, les spirituels, les fats, les gens à petites cannes, ceux à grand nom ou à grosse renommée,

haute et petite volée, auprès d'elle tout a blanchi. Elle a conquis le droit de causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent spirituels, sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance. Il y a des coquettes capables de suivre ce plan-là pendant sept ans pour se forger un bouclier; mais supposer cette arrière-pensée à la comtesse de ***, ce serait la calomnier.

J'ai eu le bonheur de voir ce phénix des comtesses, et comme je sais écouter, je lui ai plu. Je vais à ses soirées. C'était là que tendait mon ambition. Mme de *** n'est ni laide ni jolie. Elle a les dents blanches, le teint éclatant et les lèvres très rouges. Elle est grande et bien faite. Elle a le pied petit, fluet, et ne l'avance pas. Ses yeux, loin d'être éteints, comme tous les yeux parisiens, ont un éclat doux qui devient magique, si par hasard elle s'anime. On devine une âme à travers cette forme indécise. Si elle s'intéresse à la conversation, elle déploie une grâce ensevelie sous les précautions d'un maintien froid, et alors elle devient charmante. Elle ne veut pas de succès et en obtient: car on trouve toujours ce qu'on ne cherche pas. Cette phrase est trop souvent vraie pour ne pas se changer un jour en proverbe. Ce sera la moralité de cette aventure, que je ne me permettrais

pas de raconter, si elle ne retentissait en ce moment dans tous les parloirs de Paris.

La comtesse de *** a dansé, il y a un mois environ, avec un jeune homme aussi modeste qu'il est étourdi; plein de bonnes qualités et ne laissant voir que ses défauts, il est passionné et se moque des passions; il a du talent, et il le cache; il fait le savant avec les aristocrates, et fait de l'aristocratie avec les savants. C'est un de ces jeunes gens très sensés qui essayent de tout et semblent tâter les hommes pour savoir ce que porte l'avenir. Il a de l'originalité et de la grâce, ce qui est rare.

Ernest de M... a causé, sans préméditation de succès, avec la comtesse de ***. Il est resté une demi-heure auprès d'elle; et, tout en se jouant des caprices d'une conversation qui, après avoir commencé à l'opéra de *Guillaume Tell,* en était venue aux devoirs des femmes, il avait plus d'une fois regardé la comtesse de manière à l'embarrasser. Puis il la quitta et ne lui parla plus de toute sa soirée. Il dansa, se mit à l'écarté, perdit et s'en alla se coucher.

J'ai l'honneur de vous affirmer que tout se passa ainsi : je n'ajoute ni ne retranche rien.

Le lendemain matin, Ernest se réveilla tard, resta dans son lit et se livra sans doute à quelques-unes de ces rêveries matinales, pendant lesquelles

un jeune homme se glisse, comme un sylphe, sous plus d'une courtine de soie, de cachemire ou de coton; et alors plus le corps est lourd de sommeil, plus l'esprit est agile. Enfin Ernest se leva sans trop bâiller, comme tant de gens malappris, sonna son valet de chambre, se fit apporter du thé, en but immodérément, ce qui ne paraîtra pas extraordinaire aux personnes qui aiment le thé; mais, pour expliquer cette circonstance aux gens qui ne l'acceptent que comme la panacée des indigestions, j'ajouterai qu'Ernest écrivait. Il était commodément assis, et avait les pieds plus souvent sur ses chenets que dans sa chancelière. Oh! avoir les pieds sur la barre polie qui réunit les deux griffons d'un garde-cendre, et penser à ses amours quand on se lève et qu'on est en robe de chambre!... homme ou femme, c'est chose si délicieuse, que je regrette infiniment de n'avoir ni maîtresse, ni chenets, ni robe de chambre; mais quand j'aurai tout cela, je n'écrirai pas de romans, j'en ferai!...

La première lettre qu'Ernest écrivit fut achevée en un quart d'heure. Il la plia, la cacheta et la laissa devant lui sans y mettre l'adresse. La seconde lettre, commencée à onze heures, ne fut finie qu'à midi. Les quatre pages étaient pleines.

« Cette femme me trotte dans la tête!... » dit-il.

Il plia cette seconde épître, la cacheta, la laissa

devant lui, sauf à y mettre l'adresse; puis, croisant les deux pans de sa robe de chambre à ramages, il posa ses pieds sur un tabouret, coula ses mains dans les goussets de son pantalon de cachemire rouge, et se renversa dans une délicieuse bergère à oreilles, dont le siège et le dossier décrivaient l'angle confortable de cent vingt degrés. Il ne prit plus de thé et resta immobile, les yeux attachés sur la main dorée qui couronnait sa pelle, sans voir ni main, ni pelle, ni dorure. Il ne tisonna même pas. Faute immense!... C'est un plaisir si vif de tracasser le feu, quand on pense aux femmes! Notre esprit prête des phrases aux petites langues bleues qui se dégagent soudain et babillent dans le foyer. On interprète le langage puissant et brusque d'un *bourguignon*[1]. L'on tremble en voyant rouler comme une avalanche le charbon qu'on avait si industrieusement essayé de poser entre deux bûches flamboyantes... Oh! tisonner quand on aime, c'est développer matériellement sa pensée.

---

1. *Bourguignon* est le nom populaire et symbolique donné, depuis Charles VI, à ces détonations bruyantes dont l'effet est d'envoyer sur un tapis, sur une robe, un petit charbon, léger principe d'incendie.

Le feu dégage, dit-on, une bulle d'air, qu'un ver rongeur a laissée dans le cœur du bois. *Inde amor, inde burgundus.* (*Note d'un étymologiste très distingué, qui a désiré garder l'anonyme.*)

Ce fut en ce moment que j'entrai chez Ernest. Il fit un petit soubresaut, et me dit :

« Ah! te voilà!... Depuis quand es-tu là?

— J'arrive...

— Ah!... »

Il prit les deux lettres, y mit les adresses et sonna son domestique.

« Porte cela en ville. »

Et Jean y alla sans faire d'observations : excellent domestique!!

Nous nous mîmes à causer de l'expédition d'Alger, dans laquelle je désirais être employé en qualité d'historiographe et rédacteur de bulletins militaires; mais Ernest m'ayant fait observer que ma qualité de romancier me jetterait de la défaveur sur le récit des opérations, nous parlâmes de choses indifférentes. Je ne crois pas que l'on me sache mauvais gré de supprimer ici notre conversation.

. . . . . .

Quand la comtesse de *** se leva, sur les deux heures après midi, sa femme de chambre lui remit une lettre. Elle la lut pendant que Thérèse la coiffait (imprudence que j'ai vu commettre à beaucoup de jeunes femmes). *O cher ange d'amour! trésor de vie et de bonheur!...*

A ces mots, la comtesse allait jeter la lettre au feu; mais il lui passa par la tête une fantaisie que toute femme vertueuse comprendra merveilleusement, et qui était de voir comment un homme qui débutait ainsi pouvait finir.

« Thérèse, allez savoir qui a remis cette lettre chez moi.

— Madame, je l'ai reçue du valet de chambre de M. le marquis Ernest de M... »

Il se fit un long silence.

« Madame veut-elle s'habiller? demanda Thérèse.

— Non.

— Il faut qu'il soit bien impertinent, » pensa la comtesse.

. . . . . .

Je prie toutes les femmes d'imaginer elles-mêmes le commentaire. Mme de *** le termina par la résolution bien formelle de consigner M. Ernest à sa porte; et, si elle le rencontrait dans le monde, de lui témoigner plus que du dédain. Son insolence ne pouvait se comparer à aucune de celles que la comtesse avait fini par excuser jadis. Elle avait d'abord voulu garder la lettre; mais, toute réflexion faite, elle la brûla.

« Madame vient de recevoir une fameuse déclaration d'amour, et — elle l'a lue..., dit Thérèse à la femme de charge.

— Je n'aurais jamais cru cela de Madame!... » répondit la vieille tout étonnée.

Le soir, la comtesse alla chez le marquis de L..., où M. Ernest devait probablement se trouver. C'était un samedi. Le marquis de L... étant son oncle, il ne pouvait pas manquer de venir pendant la soirée. A deux heures du matin, Mme de ***, qui n'était restée que pour accabler le jeune homme de sa froideur, l'avait attendu vainement. Un homme d'esprit, M. de Stendhal, a eu la bizarre idée de nommer *cristallisation* le travail que la pensée de Mme de *** fit pendant et après cette soirée. On a bien appelé les réformateurs littéraires des romantiques!... Va pour cristallisation, le mot me plaît.

Quatre jours après, Ernest grondait son valet de chambre.

« Ah çà! Jean, je vais être forcé de te renvoyer, mon garçon!

— Plaît-il, Monsieur?

— Tu ne fais que des sottises! Où as-tu porté les deux lettres que je t'ai remises vendredi? »

Jean devint stupide. Semblable à ces figures de cathédrale, il resta immobile, entièrement ab-

sorbé par le travail de son imagination. Tout à coup il sourit bêtement et dit :

« Monsieur, l'une était pour Mme la comtesse de ***, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et l'autre pour l'avoué de monsieur...

— Es-tu certain de ce que tu dis là? »

Jean demeura tout interdit.

Je vis bien qu'il fallait que je m'en mêlasse.

« Jean a raison, » dis-je.

Ernest se tourna de mon côté.

« J'ai lu les adresses fort involontairement, et...

— Et..., dit Ernest en m'interrompant, l'une des lettres n'était pas pour la vicomtesse de B...?

— Non, de par tous les diables!... et j'ai cru, mon cher, que ton cœur avait pirouetté de la rue Saint-Dominique au faubourg Saint-Honoré. »

Ernest se frappa le front du plat de la main et se mit à sourire. Jean vit bien que la faute ne venait pas de lui.

Maintenant, voilà où sont les moralités que tous les jeunes gens devraient méditer.

Première faute : Ernest trouva plaisant de faire rire Mme *** de la méprise qui l'avait rendue maîtresse d'une lettre d'amour.

Deuxième faute : Il n'alla chez Mme de *** que quatre jours après l'aventure, laissant ainsi les pensées d'une vertueuse jeune femme se *cristalliser*.

Il y avait encore une dizaine de fautes qu'il faut passer sous silence, afin de donner aux dames le plaisir de les déduire *ex professo* à ceux qui ne les trouveront pas.

Ernest arrive à la porte de la comtesse de ***; mais quand il veut passer, le concierge l'arrête et lui dit que madame la comtesse est sortie. Comme il remontait en voiture, le comte entra.

« Venez donc, Ernest, ma femme est chez elle. »

Oh! excusez le comte!... c'est un mari, et, si bon que l'on soit, il est difficile d'atteindre à la perfection.

En montant l'escalier, Ernest de M... faisait des réflexions. Il s'aperçut seulement alors des dix fautes de logique mondaine qui se trouvaient dans ce passage de sa vie.

Quand Mme de *** vit son mari entrer avec Ernest, elle ne put s'empêcher de rougir. Le jeune marquis observa cette rougeur subite, et, comme l'homme le plus modeste a toujours un petit fonds de fatuité dont il ne se dépouille pas plus que la femme ne se sépare de sa fatale coquetterie, il se dit en lui-même :

« Quoi! cette forteresse aussi!... »

Et il se posa dans sa cravate : car, bien que les jeunes gens ne soient pas très avares, ils aiment tous à mettre une tête de plus dans leur médaillier.

M. le comte de ***, se saisissant de la *Gazette de France* qu'il aperçut dans un coin de la cheminée, alla vers l'embrasure d'une fenêtre pour acquérir au jour, et le journaliste aidant, une opinion à lui sur l'état de la France.

Une femme, voire une prude, ne reste pas longtemps embarrassée, même dans la situation la plus difficile où elle puisse se trouver. Il semble qu'elle ait toujours à la main la feuille de figuier dont notre mère Ève lui a fait présent. Aussi, quand Ernest, interprétant en faveur de sa vanité la consigne donnée à la porte, salua Mme de *** d'un air passablement délibéré, elle sut voiler toutes ses pensées par un de ces sourires féminins plus impénétrables que la parole d'un roi.

« Seriez-vous indisposée, Madame? car vous avez fait défendre votre porte...

— Non, Monsieur.

— Vous alliez sortir, peut-être?

— Pas davantage.

— Vous attendiez quelqu'un?

— Personne.

— Si ma visite est indiscrète, ne vous en prenez qu'à monsieur le comte; j'obéissais à votre mystérieuse volonté, quand il m'a lui-même introduit dans le sanctuaire...

— Monsieur le comte n'était pas dans ma confi-

dence; il n'est pas toujours prudent de mettre un mari au fait de certains secrets... »

L'accent ferme et doux dont la comtesse prononça ces paroles et le regard imposant qu'elle lui lança firent bien juger à Ernest qu'il s'était trop pressé de se poser dans sa cravate.

« Madame, je vous comprends!... dit-il en riant. Alors je dois me féliciter doublement d'avoir rencontré monsieur le comte, puisqu'il me procure l'occasion de vous présenter une justification qui serait pleine de dangers si vous n'étiez pas la bonté même. »

La comtesse regarda le jeune marquis d'un air assez étonné; mais elle répondit avec dignité :

« Monsieur, je vous prie de garder le silence, ce sera de votre part la meilleure des excuses; moi, je vous promets le plus entier oubli. C'est une espèce de pardon que vous méritez à peine.

— Madame, dit vivement Ernest, le pardon est inutile quand il n'y a pas eu d'offense. La lettre, ajouta-t-il à voix basse, que vous avez reçue et qui a dû vous paraître si inconvenante, ne vous était pas destinée. »

La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

« Pourquoi mentir?... reprit-elle d'un air dédaigneusement enjoué, mais d'un son de voix assez doux; maintenant que je vous ai grondé, je

rirai volontiers d'une ruse de guerre qui n'est pas sans malice. Il y a de pauvres femmes qui s'y prendraient. « Dieu ! comme il aime !... » diraient-elles. Mme de *** se mit à rire forcément, puis elle ajouta d'un air d'indulgence : « Si nous voulons rester amis, qu'il ne soit plus question d'une méprise dont je ne puis être dupe.

— Sur mon honneur, Madame, vous l'êtes beaucoup plus que vous ne pensez..., répliqua vivement Ernest.

— Mais de quoi parlez-vous donc là ?... demanda le comte, qui écoutait, depuis un instant, la conversation, sans en pouvoir percer l'obscurité.

— Oh ! cela n'est pas intéressant pour vous !... » répondit la comtesse.

M. de *** reprit tranquillement la lecture de son journal.

« Savez-vous, Monsieur, reprit Mme de *** en se retournant vers Ernest, que vous venez de dire une impertinence ?...

— Si je ne connaissais pas la rigueur de vos principes, répondit naïvement Ernest, je croirais que vous voulez ou vous amuser de moi, ou me donner des idées dont je me défends, ou m'arracher mon secret. »

La comtesse sourit. Ce sourire impatienta Ernest.

« Puissiez-vous, Madame, dit-il, toujours croire

à une offense que je n'ai point commise, et je souhaite bien ardemment que le hasard ne vous fasse pas découvrir dans le monde la personne qui devait lire cette lettre...

— Ce serait pour la vicomtesse!... » s'écria Mme de ***, plus curieuse de pénétrer un secret que de se venger des épigrammes du jeune homme.

Ernest rougit, car il faut être bien vieux pour ne pas rougir en entendant prononcer le nom d'une *bien*-aimée; mais il dit avec assez de sang-froid : « Oh! non, Madame!... »

Voilà les fautes que l'on commet à vingt-cinq ans!...

Cette confidence causa une commotion violente à Mme ***; mais Ernest ne savait pas encore analyser un visage de femme en le regardant à la hâte ou de côté. Les lèvres seules de la comtesse avaient pâli. Elle se leva, et le marquis fut obligé d'en faire autant.

« Si cela est, dit-elle d'un air froid et composé, il vous serait difficile de m'expliquer, Monsieur, comment mon nom a pu se trouver sous votre plume : car il n'en est pas d'une adresse écrite sur une lettre comme du claque d'un voisin qu'on peut, par étourderie, prendre pour le sien en quittant le bal. »

Ernest décontenancé regarda la comtesse d'un air hébété, puis, sentant qu'il devenait ridicule, il balbutia une phrase d'écolier, salua et sortit.

Quelques jours après, la comtesse acquit des preuves irrécusables de la véracité d'Ernest. Voici seize jours qu'elle ne va plus dans le monde.

Le comte de *** dit à tous ceux qui lui demandent raison de ce changement : « Ma femme a une gastrite. »

CONSOLATIONS

(1832)

Si vous aviez assisté à la belle leçon qu'a faite le docteur Broussais sur le choléra, vous auriez appris qu'il regarde la peur comme aussi meurtrière que le mal. Voilà tout ce que vous saurez de la leçon de M. Broussais pour aujourd'hui. M. Broussais est un homme qui parle bien, qui raisonne nettement, qui va droit au but, mais qui est terrible. Quand il a eu fini sa leçon, l'auditoire était pâle et blême; plus d'une joue était marquée au signe fatal. Il n'y a pas d'oraison funèbre de Bossuet prononcée par Bossuet lui-même en pleine chaire, qui ait produit dans son temps un effet aussi terrible que cette leçon. La médecine, voyez-vous, dans les temps où nous sommes, c'est la seule élo-

quence qui se comprenne, c'est la seule puissance qu'on redoute, le seul maître auquel on obéisse. Obéissons donc à notre maître Broussais, rassurons-nous, et, pour commencer, n'assistons pas à ses terribles leçons; seulement, écoutons-les de loin. Que l'écho, affaibli par la distance, en vienne jusqu'à nous, pour nous instruire et pour nous rassurer quelque peu.

Consolons-nous de notre mieux en attendant la fin de toutes ces misères; ainsi le veut Broussais. Or, à propos de consolations, je connais un homme qui a entrepris la guérison d'une belle dame très nerveuse et très craintive, et voilà comment cet homme s'y prenait.

La pauvre malade avait bien peur; sa poitrine se resserrait au moindre battement de son cœur, qui battait toujours; elle levait au ciel ses mains engourdies; elle interrogeait à chaque instant tout son être, qui frissonnait d'horreur; elle subissait des angoisses inouïes, comme nous tous nous en avons subi; rien ne lui convenait alors, ni les fleurs de son jardin, qu'elle aimait tant; ni le soleil du bois de Boulogne, qui est si clair et si pur; ni les magasins de modes d'Herbault, où les plus grandes dames font des haltes si délicieuses et si longues dans les beaux jours; ni la poésie chantée le soir par quelque beau jeune homme

aux gants blancs et à l'œil noir, martyr d'une passion inédite; ni les tableaux du jeune artiste qui pleure l'exposition retardée, et qui se couche sur un grabat entouré de chefs-d'œuvre; ni la danse de l'Opéra, semée d'écueils; ni le roman ensanglanté à toutes les pages; ni la tapisserie capricieuse, éclatante peinture qu'on dirait échappée aux Gobelins; ni même son long sommeil sous les rideaux brodés, ce sommeil qui se reflète dans la glace mystérieuse au fond de l'alcôve éclairée par la lampe qui veille; ni les médisances à voix basses, quand, le matin, plongées dans une ottomane profonde, deux amies s'amusent à massacrer leurs autres amies, à rire tout haut, à rire tout bas; ni les petits billets qu'on écrit sur papier bleu, et qu'on envoie cachetés avec de la cire ambrée.

Encore une fois, rien de ce qui faisait sa vie et sa poésie de tous les jours ne plaisait à cette pauvre dame; elle languissait, elle était mourante, elle était morte. Mais, pâle et languissante qu'elle était, et toujours à jeun, elle était très belle encore.

Elle, qui avait accueilli Paganini avec transport à son premier voyage, Paganini lui déplaisait.

Ce sombre génie à la tête penchée, aux cheveux flottants, au corps brisé et qui plie sur sa hanche droite, il revient, tenant son violon avec

cette rage froide qui n'est qu'à lui; le voilà qui rejette en l'air son archet et son âme, le voilà qui se passionne, qui soupire, qui rit, qui pleure! Puis, le voilà qui se livre à ses bouffonneries de grand artiste, car la charge est un des privilèges du génie : il n'appartient qu'au génie d'exceller dans la charge. Paganini est devant notre malade, il s'abandonne à toute sa passion, à toutes ses rêveries, à toute sa laideur, à ses caprices les plus fantasques; on dirait un reptile souillé de limon qui prend des ailes; il enfonce ses longs doigts sur la corde, son large pied dans le sol, son regard sublime sur la note qu'il lit dans son âme. — C'est certainement la plus bizarre et la plus sublime créature des temps modernes, et tout cela un jour de peste, — un vendredi saint, dans un temps où le christianisme est bien près de redevenir un besoin social, toute autre poésie nous manquant. — Eh bien! Paganini lui-même, sortant de terre à la voix des malades, Paganini et son chant, et ses charges, et ses bouderies, Paganini, en présence de cette âme de femme si facile à impressionner dans des temps ordinaires, — ce grand génie a échoué. Les amis de cette dame, elle en a beaucoup, car elle est bonne, et douce, et charmante, la jugèrent pour le coup dans un état désespéré.

Elle avait un médecin comme on a un médecin ordinaire, un ami attentif, complaisant, patient outre mesure, qui vous plaint et qui longtemps interroge votre pouls quand vous êtes femme et que vous avez la main blanche et potelée, juste dédommagement de tant de petits soins. — On résolut d'appeler un autre médecin, un docteur de l'espèce brusque, qui parle haut et bref, qui vous regarde d'un œil sévère, qui volontiers vous toucherait le pouls avec le pommeau de sa canne ; il arrive quelquefois que le malade s'est bien trouvé de ce regard qui fascine, de cette parole qui fait expirer la vôtre, de cette volonté souveraine qui vous ordonne de bien vous porter. On trouva donc un docteur noir pour venir au secours de cette dame, qui s'était montrée si rebelle aux blondes paroles de son médecin ordinaire.

Le docteur noir arriva gravement. Il s'assit dans un fauteuil vis-à-vis de la malade qui tremblait. Il la regarda de la tête aux pieds, et d'un œil froid, comme s'il eût été habitué à voir souvent un corps aussi souple, un pied si petit, une taille si bien prise, une tête si bien attachée. La malade, à ce coup d'œil de plomb, comprit qu'elle n'avait cette fois aucun empire sur l'esprit de l'homme qui la regardait, et qu'elle était tombée

tout entière au pouvoir du médecin ; comprenant cela, elle eut peur.

Celui-ci, avec une voix plus douce que son regard :

« Madame, lui dit-il, vous n'avez pas encore le choléra ; mais, si vous obéissez à vos nerfs, si votre poitrine reste ainsi gonflée, votre esprit aussi tendu, je ne réponds de rien. » Disant cela, il fit mine de se lever : la malade jeta un cri ; il resta.

Après un silence, il reprit la conversation, et il parla longtemps, il parla à tuer vingt fois cette pauvre femme ; mais c'était un grand physiologiste, et il savait ce qu'il disait. Voilà ce qu'il lui dit, à peu près : « Madame, il faut absolument vous consoler. Ce qui se passe chez vous depuis un mois est bien triste ; mais enfin vous savez l'histoire. Que de pertes et de grandes pertes dans l'histoire ! Remontons seulement à Thucydide. L'an 429 avant J.-C., dans Athènes, une ville presque parisienne, Madame, toute remplie de poètes qui se taisaient, d'archontes qui veillaient et de femmes qui avaient peur, vint la peste ; une peste brûlante, livide, qui souillait la lèvre d'un sang impur, qui accablait le malade pendant neuf jours, lui ôtant tous les genres de mémoire, celle du cœur d'abord. Les rues étaient jonchées de

morts; le fils chassait son père de la maison paternelle, l'esclave chassait son maître de son lit.

« L'horrible fléau dura trois ans; il enleva Périclès, après avoir brisé autour de lui ses deux fils, sa sœur, tous ses parents. Consolez-vous donc, Madame, le choléra a resserré chez nous les liens de famille; pas un fils n'a abandonné le chevet de son père, pas un domestique n'a quitté son maître ; personne n'a manqué ni à son cœur, ni à son devoir. »

Mais la dame, plus tremblante que jamais, ne se consolait pas.

« Madame, reprenait le docteur noir, Rome a été ravagée trois fois par la peste. La première fois, elle avait à peine cent ans d'existence, et cependant elle est devenue la première ville du monde. Les ratifications arrivent de toutes parts à Paris; le commerce des soies s'est relevé à Saint-Étienne; le camphre se vend au poids de l'or : consolez-vous, Paris est plus vivant que jamais. »

Mais la dame ne se consolait pas.

Lui, toujours infatigable, plaçait sa canne entre ses jambes, et, appuyant sa tête sur ses deux mains : « Si nous passons à l'ère chrétienne, les pestes ne se comptent pas. L'an 65 de Jésus-

Christ, Néron voit arriver la peste. Joyeux amateur de fléaux, il la reçoit dignement, comme il reçut plus tard l'incendie. L'invasion des barbares, si longue dans ce monde romain, est toujours accompagnée de la peste. La première peste de Paris remonte à 540; deux ans après, Constantinople était frappée d'une contagion qui enlevait cinq mille morts chaque jour, et cette peste a duré cinquante ans. A Marseille, depuis que Marseille existe, on connaît le *Mal des ardents;* c'était d'abord un grand froid, puis une chaleur immense, puis la mort. Je ne vous parle pas de la petite vérole et de la lèpre. Or, tous ces fléaux existaient à la fois dans des villes malsaines, où rien n'était prévu : il n'y avait ni ordre, ni propreté, ni police, ni médecins; le fléau tombait de toute sa hauteur sur les hommes entassés. Aujourd'hui nous avons de grands médecins, la chimie est en progrès, les rues sont lavées deux fois par jour; nous avons les chlorures et les désinfectants de tout genre; nous avons du linge blanc, et vous, Madame, un mouchoir de batiste brodé, que vous avez grand tort de charger de trop fortes odeurs. Ainsi donc, demandez un mouchoir blanc à votre femme de chambre, et consolez-vous, Madame. »

La dame jeta bien loin son mouchoir infecté

de camphre; elle prit un autre mouchoir, mais elle ne se consolait pas.

Comme il la vit plus pâle que lorsqu'il était entré : « Que serait-ce donc, lui dit-il, si vous lisiez l'histoire de la Chine? Songez donc à cela, Madame : en 1232, et dans l'espace de cinquante jours, neuf cent mille cercueils sortirent d'une seule ville. Un siècle après, sortait encore de la Chine la peste universelle, autrement dit la *peste noire* ou la *grande mort*. C'était là une belle et sévère peste! Elle a marché, capricieuse et vagabonde, comme marche le choléra-morbus; elle a décimé le monde; elle a enlevé à Paris quatre-vingt mille personnes, parmi lesquelles il faut compter Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, et la duchesse de Normandie, sa sœur. Le seul comtat d'Avignon perdit cent vingt mille habitants. L'Italie, cette belle terre, fut sillonnée dans tous les sens; Florence, Rome, Gênes, se couchèrent dans le cercueil. Pétrarque, qui donnait au monde la langue italienne, voyait la belle Laure, qu'il a trop chantée, enlevée par la contagion. C'était horrible à voir! Les villes désertes, les moissons pendantes sans moissonneurs, les juifs accusés d'empoisonnements et égorgés comme ont été égorgés, il y a quelques jours, plusieurs innocents par la même populace toujours stu-

pide! C'était une terreur comme à la fin du monde; on prétendait que la peste se communiquait par le regard; concevez-vous cela? Cependant, à cette même époque, l'Italie, jonchée de morts, fut témoin d'une immense association pour le plaisir. On s'enivrait de compagnie, on se couronnait de fleurs, on chantait tout le jour, et le soir on faisait des contes, contes de galanterie et d'amour, recueillis par Boccace, et précédés d'une horrible préface qui est un chef-d'œuvre. Faites comme les Florentins, Madame; si je ne vous conseille ni de boire ni de chanter, au moins lisez des contes. Justement M. de Balzac vient d'en faire de nouveaux, encore plus graveleux que ceux de Boccace : hâtez-vous, profitez du choléra pour les lire : le choléra porte avec lui son excuse. Quand le choléra sera parti, vous serez obligée de lire ces contes en cachette, si vous les lisez : donc lisez les *Contes drolatiques* de M. de Balzac, Madame, et consolez-vous. »

Mais la dame, pâle comme Pétrarque lorsqu'il apprit la mort de Laure, ne se consolait pas.

« En vérité, Madame, reprenait le docteur noir, à vous voir si triste et si mélancolique, je vous souhaiterais la peste qui éclata en Hollande en 1373; cette peste s'appelait la *Danse de Saint-Jean*. Ceux qui étaient atteints devenaient fous

de joie ; ils allaient à demi nus dans les rues, dansant et chantant. Sur les places publiques, dans les églises, ce n'étaient que contredanses et chansons. Il en fut ainsi dans toute l'Allemagne : toute l'Allemagne dansa la *Danse de Saint-With;* c'était une folie raisonnable, celle-là : la vôtre n'a pas le sens commun. »

Et, comme la dame ne se consolait toujours pas, le docteur noir continuait son discours : « Mais savez-vous qu'au XVe siècle le *Trousse-galant* vous prenait au bas-ventre, vous enfonçait ses griffes glacées dans les entrailles, et vous jetait roide mort? A Paris, les loups des forêts firent irruption dans les rues jonchées de cadavres; à Rouen, les chiens dévoraient les enfants abandonnés. Dans le même siècle, et trente ans plus tard, éclata la peste de Florence, sur laquelle il y a de si belles pages de Machiavel; trente ans plus tard encore, la peste ravageait la Gascogne. Lisez les belles plaintes du sire de Montaigne : comme son scepticisme recule devant ces désordres! Dans les anciens lieux de réunion, dans les marchés, on n'entend plus que ces mots : « Un tel est malade, « celui-ci a fui, cet autre est à l'hôpital! » Et cependant, le bon sire s'est trouvé l'âme forte, il a résisté, il s'est consolé de son mieux; faites comme lui, Madame, consolez-vous. »

Mais l'exemple du sire de Montaigne ne touchait pas la dame ; elle ne se consolait pas.

Alors, pour la tirer hors de France, et après lui avoir raconté les épidémies du Midi, le docteur noir raconte à sa malade les épidémies du Nord. « Moscou perd cent mille âmes en 1713, cent mille âmes en 1770. La czarine épouvantée, femme également souillée par la débauche et par le sang, quitte la ville; le peuple furieux assassine l'archevêque Ambroise dans son église; les pestiférés quittent les hôpitaux pour piller la ville, on les assomme à coups de knout; voilà des pestes! Ainsi donc, Madame, consolez-vous!

« Et sous la Régence, la peste de Marseille, dont Marseille frémit encore! Ces cadavres livides sous ce soleil brûlant; cette soif et cette faim de tout un peuple; le chevalier Rose et le saint évêque Belzunce! quarante mille individus morts dans les murs de Marseille, et quatre-vingt-seize mille dans toute la Provence! Ainsi donc, Madame, consolez-vous!

« Et le scorbut, et le typhus, et la fièvre jaune, et toutes les maladies contagieuses qui nous arrivent par enchantement. — Une odeur venue de l'Orient; — un oiseau qui tombe de l'arbre; — une fleur à peine éclose; — une main qu'on vous tend avec un sourire; — voilà la peste! Mais le choléra

n'est pas contagieux! Ainsi donc, Madame, consolez-vous!

« C'est un tribut à payer, et que le mois prochain verra soldé en entier. Consolez-vous, le monde moderne est plus heureux en ceci que le vieux monde. Depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste, on compte trente-trois pestes en Italie, trente-trois pestes en 732 ans! Depuis l'ère chrétienne jusqu'en 1680, l'Europe a éprouvé quatre-vingt-dix-sept grandes épidémies; dans le courant du XVIIe siècle, la peste s'est montrée quatorze fois, et huit fois seulement au siècle suivant. Tout s'est affaibli en Europe, même la peste; le choléra est un malaise d'un jour, comparé à ces tortures. — Ainsi donc, Madame, consolez-vous! »

Quand le docteur noir eut bien décrit toutes ces pestes et bien raconté toutes ces morts, il se leva et sortit sans dire un autre mot de consolation à la dame. Ce docteur-là était un de ces hommes sans pitié pour les petites souffrances qui vous font tant souffrir; sans remède pour les petites maladies qui vous rendent si malade; un homme qui exploitait la peste en grand, qui était gêné devant une simple crise de nerfs, qui n'était à son aise que dans les angoisses d'un hôpital. Ce jour-là sa mauvaise humeur était au comble, il y avait

près de trois mille lits vacants dans les hôpitaux. C'est un étrange docteur que le docteur noir!

Cependant sa visite eut cela de bon qu'elle fit comprendre à la dame combien il y avait en effet peu de danger dans les fléaux du monde moderne, et combien aussi elle devait de reconnaissance au médecin qui compatissait à ses maux. Elle prit donc un peu d'empire sur elle-même, elle prêta l'oreille au pas massif du docteur noir qui descendait l'escalier, puis elle envoya chercher son médecin ordinaire : il revint; il la regarda de nouveau avec indulgence et compassion; il la trouva fort malade en effet, et il lui dit qu'elle était malade, mais que rien n'était désespéré. Pour commencer sa guérison, il lui ordonna de manger une aile de volaille et de boire un verre d'eau sucrée le soir, et il la tira parfaitement de ce mauvais pas.

Un docteur noir est utile aux masses; un docteur blond est indispensable aux individus. La leçon cholérique de M. Broussais est excellente à faire à des médecins, elle ne vaut rien à lire aux gens du monde. A chacun sa pharmacie. La sangsue et les purgatifs aux grands malades, la consolation aux petits; aux uns les leçons de Broussais, mon feuilleton aux plus malades. Et voilà pourquoi *le Journal des Débats* ne vous donnera pas la leçon de Broussais aujourd'hui.

Quant à notre belle dame, voici quelle est son intention : quand sa santé, c'est-à-dire la santé publique, sera remise, elle fera une visite à ses deux médecins : seulement, elle ira chez le docteur noir quand elle sera bien sûr qu'il est sorti ; chez l'autre, au contraire, elle ira tout exprès pour le trouver ; et, s'il est absent, elle lui laissera sa carte avec cette adresse, qui est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un médecin aujourd'hui : *A celui qui console.*

LE CRITIQUE A LA CAMPAGNE

(1832)

Mon critique n'est jamais sorti de Paris, où il exerce sa critique. Il n'a jamais vu d'autre forêt que la forêt de Montmorency, toute remplie de femmes en écharpes roses galopant sur des ânes qui vont au pas. En fait de maisons de campagne, le critique ne connaît que l'auberge du *Cheval blanc;* l'enseigne en est peinte par Gérard, et le dîner est servi à la carte ; deux excès de civilisation !

Pauvre malheureux homme ! Il ne sait pas ce que c'est qu'une forêt pleine de gros arbres, une femme hâlée par le soleil, un château au milieu des blés jaunissants et des eaux qui circulent.

Pauvre critique ! Quand on lui parle de la cam-

pagne, il se figure toujours une maison de campagne à l'italienne, un jardin d'un demi-arpent, une forêt de quatre buissons, des paysans en culottes garnies de faveurs, des paysannes d'opéra-comique qui viennent au-devant de lui en chantant un chœur. Pauvre critique!

Un beau jour, l'oisiveté, l'aimable déesse, le prend et l'attache sur un cheval. Il dit adieu au vaudeville, à l'opéra, au mélodrame; il donne quelques jours de répit au monde dramatique, qui le lui rend bien; il se met la bride sur le col à lui-même, et en avant! Le voilà qui galope loin des drames nouveaux, loin des sonates du jour, loin des renommées de la veille, loin des modes du lendemain. Le voilà devenu un homme!

En avant! Le ciel est beau, en avant! Il dépasse la barrière et les commis au niais sourire, il laisse à gauche et à droite les jolies maisons de campagne de quatre pieds, encaissées dans une mer de boue en hiver, dans un nuage de poussière en été; il voit flotter derrière lui les écharpes fanées des bourgeoises; il entend le dernier cri des petits enfants affamés. En avant! Il jette un regard de pitié sur les arbres brûlés de la grande route, sur le gazon desséché des fossés, sur les bourgeois qui demandent l'ombre et le frais au grand chemin pelé. En avant! Le critique redevient un

homme comme tous les autres, un homme à cheval, un homme au grand air, un homme qui se dilate le cœur, qui remplit son âme d'illusions, sa tête de rêveries, son poumon d'oxygène. Vive Dieu ! il fait bon marcher ainsi tout devant soi, sans avoir peur de se heurter le front contre la boutique d'un libraire ou contre la porte d'un théâtre ! En avant donc le joyeux critique ! laissez-lui, au pauvre diable, son moment de repos et d'admiration !

Oh ! la vie littéraire ! la vie littéraire ! quelle fatigue ! quelle perpétuelle contention d'esprit ! quelle dépense inouïe de sourires et de larmes, de colère et de pitié ! quelle profusion d'âme, d'esprit, de cœur, d'indignation, de courage, de vertu, de science, de bonheur ! quel abominable gaspillage des plus précieuses qualités de l'homme ! La vie littéraire s'entoure de passions, de haines, de satires, de jalousies, de vanités, de bonheurs de toutes sortes ! Et dans la vie littéraire, tout là-bas, — là-bas, au-dessous des poètes, là-bas, au-dessous du drame, là-bas, au-dessous de la comédie, là-bas (horreur !), oui, là-bas, au-dessous du vaudeville, le critique !!! Le critique assis, ou plutôt juché sur le dernier échelon de l'échelle littéraire ; le critique qui tend incessamment l'oreille et l'âme et l'esprit à tout ce qui se dit, et se

rêve, et s'invente, et se déclame au-dessous de lui!

Donc, soyez propices à son repos d'un jour, campagnes, forêts, prairies, maisons, eaux jaillissantes, châteaux, verdure, fleurs des champs, et toi aussi, son bon cheval! C'est un critique que tu portes sur ton dos; c'est un critique que vous allez recevoir, vertes prairies, fraîches fontaines, ruisseaux, châteaux, vergers!

C'est un critique qui vous tend les bras, c'est-à-dire un homme nouveau pour vous, un malheur qui vous est inconnu, une maladie que vous n'avez pas guérie encore! Donc soyez-lui favorables et propices un jour.

Aux autres hommes, au vulgaire, roi, magistrat, financier, la campagne n'est qu'une transition du travail au repos, du samedi au lundi, une journée ordinaire d'oisiveté, le prétexte d'un voyage, rien de plus. A sa maison de campagne, l'avocat est plein de sa cause, le juge prépare son arrêt, la coquette boit du lait pour rafraîchir son teint usé, l'huissier lui-même rêve protêt, assignation, saisie! La campagne ne change rien à ces habitudes et à ces mœurs. La plaidoirie, le jugement, le protêt, tout cela monte en croupe avec ces heureux du monde, et de la campagne qu'ils vont chercher ils ne prennent que ce qu'ils veulent, un œuf frais, une rose, une promenade dans

les bois, une partie de billard; tout ce qu'ils feront à la ville demain, ils le font ce jour-là à la campagne.

Le critique seul, quand il va à la campagne, se dépouille tout entier de ses passions, de ses amours, de ses haines, de son importance de chaque jour. A la campagne, le critique change de peau : il était beaucoup la veille, il n'est plus rien le lendemain.

A la campagne, l'avocat reste avocat, le juge est juge, l'huissier lui-même est un huissier; hors de la ville, le critique n'est plus rien, pas même un critique; tout lui échappe loin de la ville : son sarcasme, son blâme, et jusqu'à sa louange, cette chose que les hommes acceptent aussi facilement que la fortune, sans demander d'où cela vient.

N'importe, le critique cette fois s'en va à la campagne; il change de peau volontiers, il laissera sa dépouille brillante sur le chemin, la prenne qui voudra. Voici ma peau et mon fouet de critique, qui en veut? Pour lui, le voilà vagabond, évaporé, riant, rieur, bonhomme !

Quand il a bien marché, il s'arrête pour reposer son cheval.

Pendant qu'il fait reposer son cheval, il se repose lui-même. Il est assis à une grosse table, il mange avec du fer, il goûte la poire et le fromage.

« Oh ! le bon fromage, Madame! Quel est ce fromage, Madame?

— C'est du fromage de Brie, Monsieur! »

Et voilà le critique qui laisse tomber son fromage.

« Mais on mange du fromage de Brie à Paris, Madame !

— Et ici, vous êtes à Brie, Monsieur, » dit la femme, qui regarde le critique d'un air étonné.

Et voilà le critique qui éclate de joie!

« Je suis en Brie, dans la patrie du fromage de Brie! en Brie! en pleine campagne! Sellez mon cheval, que je parte. Encore un morceau de fromage et un verre de vin. » Voilà le critique à cheval, et le voilà parti.

Pauvre homme! pauvre homme! Lui, à l'affût de tout ce qui est nouveau, de tout ce qui vient au monde, de tout ce qui se chante ou se dit, de tout ce qui se fait avec le marbre, avec la pierre, avec l'argent, avec l'or; de tout ce qui se fait par la voix, par les sons, par les couleurs; lui qui voit tout : mœurs, industries, histoire, drame, passé, présent, avenir, il est sur la route, s'étonnant de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend ici et là-bas, s'étonnant surtout d'admirer et si heureux d'admirer!

Mais aussi comme il admire! quelles moissons!

quelles plaines! quels troupeaux! Il s'étonne de ce qui est et de ce qui n'est pas, en même temps. Par exemple, arrivé au carrefour de la forêt, à l'endroit où quatre sentiers se croisent amicalement, le petit chemin venant baiser sur la joue la grande route qui va grimpant la montagne d'un pas rapide, orgueilleuse, fière comme une femme mariée que son mari a faite duchesse, à ce carrefour un berger est debout, appuyé sur son bâton, et qui regarde : double étonnement pour le critique.

Mais comment donc? ce berger est un grand gaillard de six pieds, robuste et fauve comme ses moutons ! Ce berger n'a pas de houlette ; puis les deux chiens du berger arrivent, la queue basse, le nez effilé, l'oreille au vent. Comment diable ! mais vraiment il y a donc des chiens de berger, de vrais chiens, hideux, harassés, assidus ! Les *Bucoliques* n'ont pas tout à fait menti ! Le chien soutient le berger ; sans le chien, le berger ne serait pas du tout vrai, le berger pastoral, j'entends : car le critique se souvient de son Virgile ; car la pastorale a commencé l'éducation du critique. Il a puisé ses premières leçons de goût dans les dix *Églogues*. Enfant, il a marché à petits pas dans le sentier fleuri des *Bucoliques*. Quel beau chemin, mon ami, tu as pris là pour arriver aux tra-

gédies de M. Guiraud, aux poèmes de M. Ancelot et aux vaudevilles de M. Brazier! — « Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des chiens de berger », se dit le critique en continuant son chemin.

Tout l'étonne. Le soleil qui poudroie l'étonne, lui qui ne se promène guère que dans les allées arrosées du bois de Boulogne; la cloche de l'Angélus l'étonne, lui le sceptique qui ne croit pas, hélas ! à l'Angélus; le paysan l'étonne, lui qui n'a vu que les paysans de Belleville.

Tout l'étonne : les pommes du pommier, l'odeur de la ferme, la poule qui chante, la fumée qui s'en va mince filet dans l'air bleu, les moindres effets de lumière, de bruit, de silence, de calme, d'oisiveté.

Il s'arrête devant un bœuf, et il admire ce bœuf qui passe, lui qui n'a admiré ni Mlle Djeek l'éléphant, ni M. Mathevet l'Alcide.

Il ferait le signe de la croix devant la charrue. Il prend une oie pour un cygne, une perdrix pour un faisan doré, lui qui distingue si bien Taglioni de ses compagnes. Tout cela est si beau, si neuf, si nouveau, si naïf pour le critique qui sait tout ! Pauvre savant critique !

O pauvre homme! Toute la nature lui a été gâtée dès le berceau : enfant, on lui a gâté les enfants au théâtre de M. Comte, où les enfants met-

tent du rouge et chantent faux ; jeune homme, les faiseurs de vaudevilles lui ont gâté les grisettes et les petites filles artistes ; plus tard, le Gymnase lui a défiguré les grandes dames et les belles demoiselles à ne pas s'y reconnaître ; puis, ce que le Gymnase, ce que le Vaudeville n'ont pas fait, l'Opéra l'a entrepris ; l'Opéra a gâté toute la nature au critique, comme le Gymnase lui a faussé la société.

L'Opéra a remplacé le printemps par des toiles peintes, le chant des perroquets par le gosier de Mme Damoreau ; des cascades qui tombent par une toile de gaze ; les nuages par du carton ; le tonnerre de l'été par des feuilles de cuivre : l'Opéra a gâté la nature physique comme le Vaudeville a gâté la nature morale. Or, si les autres hommes peuvent échapper parfois à ces deux horribles natures, le Vaudeville et l'Opéra ; s'il en est qui vont voir l'Italie, Naples, Florence, le Vésuve ou, à tout prendre, la Suisse, bien qu'elle soit encore tant soit peu Gymnase, ou tout au moins le Berry, la Normandie, quelque chose enfin qui ressemble à quelque chose, le critique lui seul, entre tous les hommes, est attaché sans repos à ces deux horribles et fausses natures : la comédie et la toile peinte.

Le dialogue et la chanson, c'est là son domaine ;

ce sont là ses prairies, c'est là son voyage en Italie, son Vésuve, sa province française : le critique est le spectateur éternel de ces toiles, le juge inamovible de ce dialogue; c'est lui qui leur donne toute leur importance; sur lui repose toute cette chose qu'on appelle l'art; il est l'esclave de ce monde de châssis, de coulisses, d'orchestres, de comédiens et de souffleurs, il y est né, il y mourra. Car comment voulez-vous qu'il n'eût pas suivi une autre nature, s'il en eût connu une autre? Et à présent qu'il s'est fait habile connaisseur en nature fausse, comment voulez-vous qu'il se trouve assez d'intelligence, d'âme, d'esprit et de cœur pour se connaître en nature vraie? La nature vraie veut une intelligence vierge, une âme pure, un cœur naïf! Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, Lamartine!

Adieu donc à la nature vraie! Laissez-nous la seule nature que nous comprenons et que nous jugeons : la nature de Montmorency ou de l'Opéra. Pauvre critique!

Cependant le critique, qui est en route, est arrivé dans une grande maison où il est attendu. Il entre dans cette maison par une vaste basse-cour pleine de fumier, de poules criardes, de chiens qui aboient; dans le coin, une mare remplie de canards; la porte d'entrée est au milieu

de la cour. « Voilà, dit le critique, une maison des champs qui ne ressemble guère aux maisons de M. Cicéri. »

Disant cela, le critique met le pied dans un trou d'eau boueuse. « Jamais, dit-il en se voyant si crotté, M. Allan n'entrerait sur son théâtre avec des bottes faites comme cela ! » Malgré ses bottes, le critique est bien reçu. Il se met à table, et il mange ; au lit, et il dort, et cela sans qu'on lui chante le plus petit couplet. Au milieu de son sommeil, il se surprend à chanter un air de *la Muette*.

C'est bien !

Le lendemain, il se fait apporter sa valise. Il tire de cette valise un pantalon blanc, des bas de soie, un gilet de velours à fleurs, un habit vert, des gants jaune-serin, une cravate noire et une cravache. Il se regarde dans la glace. « Je voudrais bien que Mlle Léontine Fay me vît dans cet équipage-là ! » se dit-il.

Il descend, il croit descendre dans le salon et trouver au salon Justine en bonnet rond, faisant de la dentelle ou parlant à Lafleur. Pas du tout : la femme de chambre de la maison se tient dans l'antichambre; Lafleur s'appelle Gabriel ou Jean.

Ne trouvant personne au salon, le critique entre dans le vestibule. Que trouve-t-il dans le vestibule ? Vous croyez qu'il va trouver ces messieurs

en pantalons collants, en habits verts ou noirs et en gilets raccourcis ? Pas du tout ! Ces messieurs sont en guêtres de peau, en gros souliers et en blouses. A l'aspect de notre critique en bas de soie, la troupe joyeuse éclate de rire : « Quelle mascarade est-ce là, mon cher ? » Puis on le prend par les épaules, et on l'envoie se déshabiller et se mettre au lit. Quand il s'est déshabillé, au lieu de se mettre au lit, il se met à la fenêtre pour voir les chasseurs partir.

Nos chasseurs s'en vont le fusil sur l'épaule, précédés d'une meute et de piqueurs. Un des piqueurs donne du cor; la fanfare retentit au loin. « Voilà pourtant, dit le critique, comment cela se passe dans le ballet de *la Tentation*. Voici les chevaux, voici la meute, voici le cor ! » Disant cela, au milieu des chasseurs, les deux joues rebondies comme celles d'un chérubin, il reconnaît le joueur de cor qu'il a vu à l'Opéra, à cheval, en livrée d'or. De dépit il referme la fenêtre. « C'est une mystification de ces messieurs, dit-il, il n'y a plus ni cors, ni chasseurs, ni piqueurs qu'à l'Opéra. »

Il sort. Il va se promener tout droit devant lui. Il admire la beauté et la vieillesse des arbres. Le soleil du matin pénètre à peine dans les dômes de verdure. Les sentiers se promènent en courant au

pied des chênes séculaires ; il entend des bruits de bêtes fauves auprès de lui.

Un paysan lui raconte que deux mille arpents de ce bois si vieux, si mousseux, si animé, si sombre, appartiennent au même maître.

« Je croyais, dit le critique au paysan, que tous les vieux chênes étaient abattus en France et que la grande propriété n'existait plus ! » Le paysan lui rit au nez.

En rentrant au château, il voit deux choses qui l'étonnent beaucoup.

Des pêcheurs ramènent dans leurs filets des carpes, des écrevisses, des brochets, toutes sortes de poissons. « Il est donc vrai qu'il y a du poisson dans les fossés ? » En même temps, les chasseurs rentrent, chacun de son côté. On porte un cerf dix cors, qui est tombé en pleurant. Il a encore l'œil humide. « Il est donc vrai qu'il y a des cerfs dix cors et qu'ils pleurent avant de mourir ? » Notre critique tombait de son haut.

Pendant que les chasseurs rentrent lentement, le joyeux musicien sonne une fanfare sur son cor, une fanfare retentissante, qui commence en chantant, et dont les dernières notes sont pleines de mélancolie et de tristesse. Le critique écoute le musicien avec transport.

« Voilà, dit-il, comme il faut donner du cor !

Voilà comment j'aime qu'on chante la fanfare. Vous n'avez pas donné comme cela à l'Opéra, Monsieur? »

Le musicien, qui n'était plus dans le domaine du critique, et qui s'en moquait, comme il faisait du cerf étendu là, eut cependant la politesse de lui répondre : « Dites plutôt, Monsieur : Voilà comme il faudrait une forêt à l'Opéra; voilà comme il faudrait des chasseurs; voilà comme il faudrait un cerf mort et des chiens altérés, et un écho qui ne dort jamais, et un critique qui écoute pour écouter et non pas pour juger, » ajouta-t-il en souriant. Puis il reprit son cor, et il rentra au château en criant : *Hallali, hallali!*

Le critique rentra aussi, pensant en lui-même que son métier de critique lui gâtait beaucoup le son du cor. Les dames étaient levées, elles étaient déjà au salon. Alors, ses malheureuses habitudes du Gymnase revinrent au critique. En entrant au salon, il regarda de tous ses yeux, et il ne reconnut plus le monde dont il était juge souverain. Ce n'était plus le même costume, ni le même langage, ni les mêmes travaux. Aucune de ces femmes ne portait le tablier vert de Mlle Despréaux, tablier à corsage et garni de dents de loup; aucune n'avait de rubans roses dans ses cheveux, comme Mlle Jenny Colon; aucune ne dessinait au crayon, comme

Mlle Léontine Fay. Vous auriez eu beau chercher dans l'appartement, vous n'y auriez trouvé ni une guitare, ni une harpe, ni aucun des instruments bâtards de comédie, — instruments qui n'en sont pas, — à l'usage des gens qui ne savent pas la musique.

Toutes ces femmes, jeunes ou sur le retour, étaient hâlées par le grand air; elles travaillaient à l'aiguille, tout simplement, parlant de choses et d'autres, celles-ci à leurs maris, celles-là à leurs frères, toutes à leurs amis, qui arrivaient là sans façon. Le critique eut beau chercher, il ne trouva pas un petit cousin parmi ces messieurs, pas un prétendant, pas un tuteur surtout, pas un oncle célibataire, rien de la comédie de M. Scribe. Quand la cloche sonna, on se leva pour aller déjeuner; et pendant le déjeuner on ne parla ni de laitage, ni de beurre, ni de poulet, ni de choses champêtres, ni de rien de ce dont on parle dans *Malvina, la Fille à marier, Le plus beau jour de la vie, Chabert, Madame Gibou et madame Pochet;* ni comme parle M. Scribe, ni comme parle M. Mélesville, ni comme parle M. Bouilly, ni comme parle M. Ancelot, ni surtout comme parle M. Bonjour : le critique était émerveillé!

Comme on jouait la comédie bourgeoise, il fut curieux de voir un théâtre bourgeois, pour com-

pléter sa collection. Il se fit inviter à deux lieues de là. Il marchait lentement; on l'avertit que, s'il marchait de ce pas-là il courait risque de ne plus trouver de place. Et en effet, quand il arriva, le théâtre était plein. Avant que la pièce fût commencée, on l'écoutait déjà : la toile se leva enfin.

Les acteurs étaient jeunes et spirituels, les actrices étaient jeunes, fraîches et jolies : tout ce monde-là joua sans prétention, avec aisance, avec gaieté, avec esprit; tout ce monde-là fut charmant. Le parterre applaudit de bon cœur, et notre critique ne savait que penser du plaisir qu'il avait trouvé à ce théâtre. « Ne voyez-vous pas, mon ami, que vous êtes venu là en bon homme, comme il faut venir toutes les fois qu'on veut avoir un peu d'illusions? » — Quel dommage que je n'aie pas le droit d'être toujours un bon homme! » pensait le critique. Il aurait pu ajouter aussi : « Quel dommage que la comédie soit toujours jouée par des gens du métier! »

Pendant quinze jours, il alla ainsi de surprise en surprise; pendant quinze jours, il fit d'immenses découvertes dans la vérité vraie; il eut des intuitions inouïes, des révélations soudaines. Il comprit en quinze jours, mieux qu'il n'avait fait par les dix mille trois cents vaudevilles ou comédies qu'il avait vus dans sa vie, ce que c'est

en effet que la société, et la nature, et l'illusion dramatique; il comprit que le théâtre, en faisant la société telle qu'il l'avait faite, l'avait outrageusement calomniée; que la société n'était pas cette chose fardée, niaise, fausse et prétentieuse qu'on voit sur les théâtres; que les petites filles ne se servaient pas de ce jargon sentimental et lourd; que les femmes mariées ne gardaient pas en réserve ces passions coupables et bizarres; que les hommes n'étaient pas les parvenus ridicules ou les héros boursouflés qu'il avait vus toute sa vie dans les théâtres; que la société avait beaucoup plus d'aménité, de grâce, de liant, de souplesse, de désintéressement, de sentiments honnêtes et de loyauté que ne le disaient M. Scribe et ses collaborateurs. Il comprit tout cela d'un coup d'œil, et en outre qu'on avait défiguré les valets en les faisant si fidèles, si pleins de zèle et de dévouement; qu'on avait défiguré les soubrettes en leur donnant l'élégance, les manières, la tournure et le langage de leurs maîtresses; qu'on avait gâté tout ce qu'on avait pu gâter dans ce monde, et qu'on avait menti à propos de tout ce monde; qu'on avait menti en faisant venir le notaire à la fin de la pièce, au lieu d'aller chez le notaire, comme cela se fait toujours; qu'on avait menti en faisant trouver des dots de cinq cent mille francs

et plus au premier venu qui en avait besoin; qu'on avait menti en jetant à tort et à travers des drames tant de duels, tant d'enlèvements, tant d'adultères, tant de pertes au jeu; qu'on avait menti toujours et partout et à propos de tout.

Il trouva encore et surtout qu'on avait menti étrangement à propos du vieux militaire sans reproche et sans peur, en bonnet de police et en jambe de bois, ami et conseiller du maître, dévoué à la maison, qui n'a aucun service particulier, mais qui est propre à tout. Notre critique eut beau chercher à quatre lieues à la ronde, il ne trouva pas un seul militaire de ce calibre-là.

Quant à la nature physique, il découvrit que les auteurs et les décorateurs de son temps avaient aussi fort menti sur la nature que sur la société. Quand il arriva à ce vieux manoir où il était invité par un élégant ménage parisien, il s'attendait à voir, comme au Gymnase et à Montmorency, une jolie maison à l'italienne, avec galerie et pavillon; il trouva un vieux monastère en briques rouges et en pierres de taille, un vaste champ de blé noir, au lieu du jardin anglais; la rivière obligée de M. Bayard était remplacée par une mare poissonneuse; le tambourin de M. Sewrin avait cédé la place au cornet à bouquin; enfin, il lui fut aussi difficile de trouver un banc peint en vert, ou une

grille peinte en vert, qu'il lui avait été difficile, le matin, de rencontrer un tablier vert.

Il en était tout bouleversé.

Si bien que cette partie de campagne, entreprise uniquement pour son plaisir, tourna au profit de son art. Si bien qu'il revint du vieux château à ses théâtres plus rempli que jamais d'une indicible horreur pour le refrain du couplet, pour la lueur du quinquet, pour le fard des comédiennes; si bien que cette guerre acharnée qu'il avait faite au théâtre en général, et en particulier à M. Scribe, et dont il était en lui-même assez content, lui paraissait à présent molle et inerte; si bien qu'il pleura de rage d'avoir été si longtemps la dupe de ces amours et de ces mariages de comédie, de cet esprit de comédie, de ce monde de comédie, de ces costumes de comédie. Pauvre homme! Il était allé à la campagne pour trouver quelque repos, et il y refit sa poétique. Or, je ne sais pas si vous le savez, mais apprenez-le si vous ne le savez pas: une poétique, par le temps qui court, est encore plus difficile à faire qu'une constitution.

Quand il fut de retour à la ville, bien malgré lui, son premier soin fut d'aller aux théâtres et chez les libraires, et de demander à voir et à lire les nouveautés des quinze derniers jours. A quoi

on lui répondit que les nouveautés étaient mortes en naissant, comme leurs sœurs. Ce qui ne l'affligea pas beaucoup, attendu que, de cette façon, il était dispensé de les lire et de les voir.

Puis, quand ses amis lui demandaient ce qu'il avait vu dans son voyage, il leur répondait en poussant un soupir : « O mes amis, j'ai vu dans mes voyages ce que vous n'avez jamais vu dans vos théâtres : des fermes pleines de moissons, des moissonneurs qui sentent l'ail, des jeunes premières de vingt ans, des jeunes premiers qui avaient toutes leurs dents et tous leurs cheveux; une conversation sans couplets et un cor de l'Opéra qui jouait à faire aboyer les chiens de plaisir! »

Puis, quand on l'interrogeait encore et qu'il était en petit comité, il ajoutait une histoire qui l'avait frappé beaucoup : « J'ai ouvert un nid de frelons, au pied d'un arbre, dans lequel nid j'ai trouvé des rayons de cire et du miel qu'une abeille eût enviés. »

Puis il reprit son collier de misère, et, trois mois après, il eut tout à fait oublié son village, ses moissonneurs, ses jeunes premiers et ses jeunes premières, et ses frelons aussi habiles que des abeilles, grâce au Gymnase, au Vaudeville, aux Variétés, à l'Opéra, et aux littérateurs d'hier et d'aujourd'hui.

LE

MARQUIS DE ROSEMONDE

PREMIER FRAGMENT [1]

Ce matin il est entré chez moi de bonne heure. « Déjà levé! m'a-t-il dit; on voit que vous êtes jeune, et que vous ne savez pas encore la valeur d'un instant perdu. Celui qui a inventé cette belle expression, *tuer le*

---

1. Ce fragment, publié en 1833 par le journal *l'Europe littéraire,* est accompagné de la note suivante :

« L'auteur de *l'Ane mort* et de *Barnave,* M. J. Janin, a composé, dans un moment d'inconcevable caprice, long et brûlant, un roman dont on ne peut pas dire même le sujet. Jamais imagination de romancier n'a été plus loin. L'auteur lui-même, qui, Dieu merci, n'est pas timide, a reculé devant sa hardiesse quand elle a été achevée.

« Son livre est là comme le canot de Robinson Crusoé qui ne peut être lancé à la mer; c'est un livre perdu dont personne ne saura rien, excepté nous, ses confidents et ses amis. Nous ne

temps, était un grand philosophe. Il n'y a pas d'ennemi plus difficile à tuer que celui-là. C'est la vieille histoire de l'hydre aux sept têtes renaissantes. Surtout le matin d'un homme, la matinée est si longue! et l'ennui est si grand pour un homme! aussi je suis venu pour tuer le temps avec vous.

— A votre aise, lui ai-je dit. Cependant je vous avouerai que le temps ne me paraît pas aussi long que vous dites; la matinée ne me fait pas peur encore. Il est vrai que je suis si nouveau venu dans le monde que l'ennui peut encore me reprendre; et, en vérité, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait, je voudrais en être à l'ennui déjà.

— Cela viendra quand vous n'aurez plus rien

---

parlerons pas du livre; seulement nous avons obtenu un fragment de ce roman, un fragment très simple et très chaleureux, un simple morceau de prose dans lequel vous verrez le duel jugé et approfondi comme il ne l'a jamais été. Nous avons encore deux ou trois fragments semblables à donner à nos lecteurs, après quoi nous avons bien peur que ce ne soit un roman à jeter au feu. C'est grand dommage, quand un homme d'un esprit si ardent et si ingénieux et d'un style si nouveau et si français s'abandonne trop entièrement à l'imagination, cette folle du logis, qui ne sait jamais où elle doit s'arrêter quand elle n'est pas tenue d'une main ferme par le goût, les mœurs et la raison.

« Dans le roman de Janin, *Charles* est un jeune homme campagnard, perdu dans le vice et la société de Paris, et qui écrit le journal de son éducation. » (*Note de l'éditeur.*)

à voir et à apprendre, mon ami. Jusqu'à présent la curiosité vous a tenu éveillé, l'avidité de tout voir vous a protégé contre l'ennui; le bonheur a voulu que vous vinssiez ici pauvre et nu, puis que vous fussiez riche, puis élégant, ce qui est plus difficile. A présent, vous avez encore plusieurs degrés à parcourir : l'ambition, le plaisir, le monde... Une fois là, l'ennui vous prendra à la gorge, comptez-y.

— Vous m'avez promis de me faire entrer dans le monde, lui dis-je, aussitôt que je ferais tout ce que font les gens du monde. Je m'y suis appliqué de mon mieux; vous-même vous êtes content de votre élève; qu'attendez-vous pour me présenter?

— J'attends deux choses, a-t-il répondu, que vous sachiez vous battre en duel et monter à cheval! Et puis j'attends encore que vous sachiez à fond ce que c'est que le vice, ce que c'est que l'amour, ce que c'est que le jeu, ce que c'est que le mensonge et la trahison, et l'hypocrisie et la politique... Il faut savoir tout cela pour entrer dans le monde avec un peu d'honneur.

— Il faut savoir tuer un homme, répondis-je.

— Oui, dit-il, il faut savoir tuer un homme. Le duel, c'est l'égalité des hommes élevés dans le monde; le duel, c'est le despotisme des forts; le duel, c'est plus qu'un frivole ruban attaché au

chapeau du jeune homme; c'est une fonction physique et morale de la loi qui fait respecter l'âge mûr. Celui-là est perdu dans le monde des lâches, qui n'a pas le cœur de se battre, et alors les lâches, qui sont sans nombre, font du courage sans danger à ses dépens. Celui-là est perdu dans ce monde où l'opinion est tout, qui ne saura pas acheter l'opinion d'un coup de feu ou d'un coup d'épée; celui-là est perdu dans ce monde d'hypocrites et de calomniateurs, qui ne saura pas se faire raison, l'épée au poing, des médisances et des calomnies. La médisance vous déchire mieux qu'une épée nue, la calomnie vous brise bien plus fort que la balle d'un pistolet. Je ne voudrais pas vivre vingt-quatre heures dans la société telle qu'elle est établie et gouvernée, sans le duel.

Le duel est la seule égalité possible dans ce temps d'égalité; il égalise toutes les conditions, il comble toutes les distances; il réunit les membres épars du corps social; il fait de chacun de nous un pouvoir indépendant et fort; il fait de chaque vie à part la vie de tout le monde; il fait de mon sang ton sang et de ton cœur mon cœur; il prend la justice à l'instant où la loi l'abandonne; seul il punit ce que les lois ne peuvent punir, le mépris et l'insulte. Ceux qui ont parlé contre le duel étaient des poltrons ou des imbéciles; celui qui a

parlé pour et contre était un sophiste et un menteur des deux parts. Nous ne sommes un peu civilisés aujourd'hui que parce que nous avons conservé le duel.

Il est donc de toute nécessité qu'un homme sache se battre. L'escrime est aussi nécessaire dans une éducation faite que la grammaire, il faut savoir se servir aussi bien d'une épée que d'une plume. J'aimerais autant faire une faute d'orthographe que de manquer à parer tierce. Ainsi donc, je serai votre maître d'escrime, s'il vous plaît, et nous nous battrons tous les deux jusqu'à ce que vous m'ayez blessé, Monsieur. »

En même temps il envoyait chercher deux fleurets dans sa voiture. « En garde », me disait-il, et je me suis mis en garde. « Le pied plus avancé, le poignet plus en avant! Fendez-vous! Tenez votre arme plus légèrement. Une, deux! Que votre pied tienne bien à terre, tenez-vous à la terre! Effacez la poitrine; effacez-vous! La tête à droite.» Il m'a donné ainsi de très longues leçons pendant plus de quinze jours.

Si tu savais quel est cet homme quand il tient une arme! la vue du fer lui donne la fièvre. J'ai senti trembler sa main quand il me plaçait en garde! quand il a découvert ma poitrine, quand il m'a mis droit vis-à-vis de lui! C'était vraiment

un beau duelliste. Mais bientôt mon fer s'est croisé avec le sien. « Une, deux ! » On n'a pas l'œil plus rapide ! on n'a pas la main plus ferme. Il loue, il blâme, il se récrie. Il me dit quelquefois : « Vous présentez le flanc ; rompez-vous. — C'est bien ! c'est mal ! » Puis il se bat comme s'il avait un ennemi en face ; il s'agite, il se démène ; tout ce que je puis faire à force de sang-froid, c'est d'éviter ses terribles coups de bouton qui me meurtrissent la poitrine et les bras.

Puis, quand nous nous sommes bien battus, il jette là son fleuret, il s'approche de moi, il découvre mes bras et ma poitrine, il compte les coups : « Ah ! pauvre petit, quels horribles coups ! En voici un qui t'aurait percé de part en part, en voici un qui allait droit au poumon, tu aurais entendu le vent siffler dans ta poitrine ; en voici un qui te perçait le cœur, grand Dieu ! » A ces mots, j'ai cru qu'il allait se trouver mal. Il m'aime tant !

Nos leçons d'escrime continuent ; j'ai eu l'envie d'aller dans une salle faire assaut, chez un professeur célèbre ; le marquis y est venu avec moi. En entrant, j'ai demandé au maître d'escrime de faire deux ou trois passes avec moi ; il m'a trouvé déjà très habile et très délié. Il m'a dit que je me battais peu dans les règles, mais que j'avais le jeu subtil et embarrassant. Le marquis a voulu nous

voir plus animés; alors nous nous sommes porté des bottes plus sérieuses; c'était vif et hardi, c'était nouveau. Je touchais pour le moins aussi souvent que j'étais touché; on faisait cercle autour de nous; la vue de tant de regards m'enhardit; la vue du fer opéra aussi sur mes sens; je rompis, je revins, je touchai souvent; cela fatiguait mon antagoniste; une fois sorti de ses coups et de ses démonstrations, il perdait la tête. A mesure que je m'animais, il se décourageait; bref, je le désarmai; son fleuret a été tomber au bout de la salle; on m'a applaudi beaucoup, le prévôt a été sifflé.

Ce prévôt est un ancien militaire de la vieille garde, un de ces grognards de romans et de vaudevilles toujours sur le point d'honneur; insupportables rodomonts à qui l'Empire avait donné de grandes habitudes d'impertinence; du reste, fort entêté de son art, fort jaloux de sa renommée, colère, aimant le vin, bretteur, et ne craignant guère de voir couler le sang.

Cet homme, se voyant désarmé et entendant les railleries cruelles de la salle d'armes, s'oublia jusqu'à porter la main sur moi.

Tu ne saurais croire combien cela fait un effet terrible; c'est la dégradation qui tombe sur vous. Cette chair qui heurte votre chair écrase l'âme. Vous sentez à votre joue un sang qui y pèse comme

la fange. Le feu de la honte vous dévore; une joue ainsi tachée ne se lave qu'avec du sang.

Je ne perdis pas mon sang-froid; je frappai mon fleuret à terre et j'arrachai le bouton.

Mon antagoniste en fit autant; ce fut l'affaire d'une seconde; le bouton vola, et le fer redevint mortel des deux parts.

Et nous nous précipitâmes l'un sur l'autre avec une rage inconnue. Moi, surtout, j'étais au ciel. Ce n'était plus l'escrime ordinaire, ce n'était plus le même fer, ce n'était plus la même terre, c'était une situation toute nouvelle, c'était un combat, c'était une boucherie. Ciel et terre! je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur. Vois-tu, moi en présence de ce vieux soldat, en présence de ce spadassin habile; moi tout nu devant cet homme qui aurait pu être mon père; moi me vengeant d'un affront brutal, c'était la génération nouvelle heurtant la génération passée, c'était la Restauration aux prises avec l'Empire, c'était le citoyen en garde contre le soldat, c'était le jeune homme qui disait au vieillard : *Vieillard!* Son épée me passa sous le bras, en voulant parer je glissai, je tombai ; il vint frapper du ventre sur mon fer. Il était mort.

On emporta le marquis, évanoui, dans sa voiture. Je jetai ma bourse à la femme de ce malheu-

reux; elle reçut ma bourse comme si je lui eusse payé son cachet trois fois sa valeur.

Tu ne sais pas ce qui se passe dans l'âme quand on a tué un homme. C'est une abominable sensation. Voir tomber au bout de son fer cette vive et puissante création! sentir à peine que votre fer enfonce dans cette vie, et au bout de votre épée trouver une âme! une âme immortelle! subir ce dernier et vague regard du mort, qui ne sait pas au juste ce que doit chercher son dernier regard! sentir à ses pieds cette masse inerte, et se dire que tout à l'heure, à l'instant, ici même, ici, ce grand corps animé s'agitait autour de vous, avec du feu dans les yeux, et du feu au bout de son épée, et du feu dans son cœur! ce grand silence qui succède à un si grand bruit! horreur! — horreur! — et cependant, puissance aussi! — et cependant, volupté aussi! — et cependant, joie immense d'avoir échappé à la mort! — et cependant, estime des hommes, et son estime à soi, car les hommes savent et vous savez aussi que vous n'avez pas eu peur!

Oh! je conçois la guerre! je conçois les mourants et les morts! je conçois les cadavres! je conçois toutes les rages de l'homme! je conçois tout à présent. J'ai appris la vie et la mort sur ce cadavre, aussi bien que l'homme qui dissèque. J'ai

appris le courage sur ce cadavre. J'ai appris le duel sur ce cadavre. J'ai appris combien un homme est peu de chose, et combien il meurt vite, sur ce cadavre! J'ai appris ce que c'est qu'une épée, sur ce cadavre! Merci, pauvre homme, merci de ton injure! merci de ta main sur ma face! merci de ta brutalité des camps! Merci! tu meurs pour moi aujourd'hui, merci! Ta vie va profiter à ma vie, ton sang à mon sang, ton âme servira de défense à mon âme, ton corps à mon corps. Quelle que soit ton injure, je te pardonne à ce prix, je suis chrétien.

Ce qu'il y a de singulier, et ce qui donne un étrange démenti à cette loi sublime : *Homicide point ne seras!* c'est que, depuis mon duel, tous ceux qui en ont su quelque chose, loin de me regarder comme un monstre taché du sang de son semblable, me regardent au contraire avec beaucoup de politesse et de courtoisie. Si le mort n'était pas de mon rang, il était passé maître en fait d'armes, ce qui égalise bien des conditions. Enfin, rien n'égale la considération dont je jouis depuis ce malheureux jour. Seulement j'ai bien peur d'avoir beaucoup grandi dans l'estime de mon portier.

DEUXIÈME FRAGMENT[1]

omme cette bourse qu'il m'a prêtée et qui m'a fait riche m'a changé toute la ville! La ville était si moqueuse et si revêche hier, quand je n'avais rien! Elle est si obéissante et si souple aujourd'hui! Hier je passais timidement contre la muraille, je rasais la muraille, timide et craintif, et j'aurais volontiers essuyé

---

1. Ce deuxième fragment parut aussi dans *l'Europe littéraire* avec la note suivante :

« Nous donnons encore un long morceau de cet étrange roman. Nous ne croyons pas que ceci puisse se lire sans une émotion véritable. On pourra juger par ce nouveau fragment purement littéraire de la chaste manière de l'auteur. On le sait homme hardi et entreprenant, il est vrai, mais aussi on le connaît très soumis aux règles, très dévoué à la morale, très retenu même dans ses plus grands emportements. Les fragments de ce livre seront précieux un jour, en ce qu'ils seront là comme le dernier échantillon de l'imagination délirante et du style galvanique d'une époque littéraire qui s'en va loin de nous chaque jour, faisant place à des compositions plus sagement pensées et plus froidement écrites. Au reste, le morceau qui suit est, à tout prendre, purement classique. Janin y a mis tous ses souvenirs de l'antiquité grecque et latine, tant il avait besoin de se faire pardonner le sujet de son livre à force de style, à force d'esprit, à force de science, de naïveté et d'intérêt. »

avec le pan de mon habit le pavé boueux que j'avais touché du pied. Aujourd'hui, depuis deux heures, c'est moi qui insulte la muraille; je marche au beau milieu de la route et je foule le sol tant qu'il me plaît; je m'appuie sur le pavé de toutes mes forces, je lui brise le crâne avec le talon de mes souliers, le pavé courbe la tête. La ville prend son chapeau à deux mains pour me saluer la première; la ville est mon esclave, rien que mon esclave, soumise, patiente, obéissante, résignée; la ville va me donner tout ce que je lui demanderai. « A genoux devant moi! » Elle est à genoux! « Arrache de ta bouche ta première pêche, ton meilleur morceau de bœuf! » Elle me donne son bœuf et sa pêche. Vive l'hospitalité de l'or! Je demande à la ville tout ce qu'elle a, elle me le donne; ce qu'elle a de plus cher, elle me le livre pour les usages les plus abjects! J'ai de l'or. La ville me livre son fils aîné pour en faire un crocheteur, son vieux père pour en faire un portier; elle me vend son frère cadet pour qu'il aille se faire tuer à ma place; elle me prostitue sa petite fille qui a seize ans! J'ai de l'or. O bonne ville! excellente ville, si obéissante, si souple, si naïvement abjecte, si facilement infâme! Que disais-je donc, que c'était un gouffre sans issue? Je mentais, c'est un lieu de délices dont on ne peut sor-

tir; je mentais, j'ai calomnié cet honnête Paris. Voyez comme il court sur mes pas, voyez comme il me devance pour me faire place! Voyez comme il se vautre dans la boue pour me plaire! Voyez comme il embrase de toutes sortes de passions, chaque soir, ses comédiens pour moi! comme il raccourcit la robe de ses danseuses pour moi! comme il charge ses tables de vins et de viandes pour moi! comme il prodigue l'oripeau et la pommade à ses courtisanes pour moi! l'or à ses maisons de jeu pour moi! le vice partout pour moi! Tout cela est à moi, heureux! tout cela est à vous, Charles-Édouard! à moi la ville! Paris est plus facile à acheter que l'empire romain; on peut l'acheter bien plus vite et le payer à bien meilleur prix. Viens donc dans ma capitale, mon Édouard, viens-y demain, tant que j'en serai le roi, grâce à ma bourse d'or! Viens, et quand tu seras venu, nous irons bras dessus bras dessous dans la ville comme deux bons frères; et nous irons nous asseoir à quelque balcon doré qu'on nous louera comme on vend une fenêtre à la Grève, mais moins cher. Nous irons nous asseoir à ce balcon, et de là nous verrons passer toute ma ville, tous mes sujets, tout mon harem, mes sultanes évaporées, mes houris échappées, mon paradis; et de là si tu vois passer un beau cheval, tu me diras : « Je veux ce

cheval », tu l'auras. De même, si tu vois passer une femme, n'importe laquelle, tu me diras : « Je veux cette femme ! » et tu auras la femme comme tu auras le cheval. Viens donc, mon ami, viens dans mon royaume, que je te fasse le maître de tout ce monde comme j'en suis le maître ; après nous ce sera à d'autres à régner tout un jour.

Te rappelles-tu le saint évangile où il est raconté que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut transporté par le diable au sommet d'une montagne? Le diable dit à Notre-Seigneur : « Tu vois tous les royaumes du monde ! adore-moi, ils sont à toi ! »

Il y en a qui ont prétendu qu'il n'y a pas de montagnes assez hautes, dans le monde, pour qu'on puisse voir de leur sommet tous les royaumes de l'univers !

Les imbéciles ! à l'heure qu'il est, j'agite tous les royaumes du monde dans ma bourse ; il y a deux cents louis, au moins.

Ce qui m'a emporté si loin dans ma dernière lettre, ce qui m'a jeté dans cette exaltation violente dont tu te plains, c'est la vue de l'or. Il m'eût fallu une âme plus forte pour passer sans enthou-

siasme de ma misère à la fortune. Cependant, les premières heures passées, et quand je me suis bien assuré que j'avais en effet tout ce que je voulais avoir avec de l'or, je me suis mis à rendre à Paris tout le mépris qu'il m'avait donné; il ouvrait sa main avide, j'ai resserré mon or. Je lui ai laissé toutes les voluptés bâtardes qu'il voulait me jeter à la tête, et dont il me refusait même le bruit avant ma fortune ; et je suis heureusement rentré dans mon sang-froid et dans mon bon sens.

Édouard, je t'envoie un gros paquet; je le confie à ton amitié, afin que tu fasses accepter mes premiers présents aux bons amis que j'ai laissés là-bas.

Donne à ta mère cette paire de lunettes en argent; à elle, qui a fatigué ses pauvres yeux pour moi.

Fais accepter à ton père cette charrue que j'ai achetée, dont l'inventeur a obtenu un brevet d'invention, et qui a été fort approuvée à Saint-Ouen!

J'envoie aussi à monsieur le curé un beau bréviaire tout doré, avec sa couverture en velours; — plus, un mouchoir à fleurs pour Marguerite.

Et rien pour toi, Édouard.

Édouard, quand je te donnerai quelque chose, à toi, je l'aurai acheté avec l'argent que j'aurai gagné.

Bonjour.

J'ai mis le reste de mon argent dans un tiroir tout ouvert, je n'ai rien gardé sur moi, afin de pouvoir marcher posément dans la ville, et je suis sorti beaucoup plus calme ce matin.

C'est une bonne chose que de marcher ainsi dans Paris! On n'est ni riche ni pauvre; on jouit de ce qu'on voit sans le désirer; on ne succombe à aucune tentation, et on ne les regrette pas quand elles sont passées; on sait qu'on n'a qu'à se mettre à courir un peu, prendre son argent et revenir sur ses pas. Et l'on passe tranquillement son chemin.

Mon exaltation des trois derniers jours m'avait fait si grand'peur que je me suis tâté plusieurs fois pour savoir si je n'étais pas fou.

Ce moyen terme que j'ai trouvé pour me calmer m'a calmé en effet. Laisser mon argent à la maison, redevenir foule; c'est ce que je fais.

Alors, je suis allé revoir mon patron. Dans mes trois jours de délire, je n'y avais pas songé une seule fois. Ce serait ici le lieu d'appliquer la parole que répétait si souvent notre bon curé: *Du porc qui mange le gland sans regarder le chêne d'où il est tombé.*

J'ai trouvé le marquis dans son cabinet. Il était assis dans un coin, sur un tabouret fort bas; il était tout habillé comme un homme qui va sortir; il lisait dans un livre élégamment relié; il lisait avec beaucoup d'attention.

Ce cabinet est une merveille. Je ne me serais jamais figuré qu'un homme pût avoir à lui seul tant de livres. De grandes armoires, de haut en bas, occupent les quatre murailles; les livres y sont rangés avec beaucoup d'ordre; rien n'égale la variété des reliures, chacun de ces volumes pris séparément est un chef-d'œuvre d'élégance, de richesse et de goût.

Du reste l'appartement est dans un style sévère. Une vaste table toute chargée de papiers occupe le milieu de cette pièce. Les ornements de la cheminée sont en bronze; la pendule est en pierre; c'est un lieu fait tout exprès pour l'étude et la méditation.

A la vue de cet homme si riche plongé si profondément dans l'étude, je devins rouge de honte, moi, pauvre enfant, qui depuis quinze jours n'avais pas ouvert un livre ! Mon reste d'enthousiasme s'évanouit tout à fait, et je redevins ce que j'aurais dû être toujours, un jeune homme modeste et simple, qui se sait ignorant, et qui sent qu'il a besoin de tout le monde.

Quand mon protecteur s'aperçut que j'étais près de lui, il ferma son livre avec soin, il se leva, puis avec le même sourire que s'il m'eût vu le matin même :

« Comment allez-vous aujourd'hui, mon bon Charles ?

— C'est moi, lui dis-je, qui devrais être venu bien plus tôt m'informer de vos nouvelles, Monsieur; mais, depuis que je vous ai quitté, j'ai eu trois jours de délire qui m'ont fait oublier tous mes devoirs. Pardonnez-moi !

— Vous n'avez pas de devoirs envers moi, me dit-il. Je suis votre ami et vous êtes le mien, voilà tout. Je ne voudrais pas d'une amitié qui vous serait à charge ou à gêne. Vous venez me voir, tant mieux, c'est que vous y prenez plaisir. Vous ne venez pas, tant mieux encore, c'est que vous prenez plaisir ailleurs. Grande et pleine liberté à un enfant de votre âge! voilà tout mon plan d'éducation; il n'est pas plus gênant que cela, et vous verrez, j'espère, qu'il n'en est pas de meilleur ! »

Il s'assit. Moi, je me mis à regarder tous ces beaux livres. « Oh ! les beaux livres ! lui dis-je, et comme, au lieu de me prêter votre argent, que je ne vous rendrai pas de sitôt, vous auriez bien mieux fait de me prêter quelques livres, que je

vous aurais rendus, Monsieur, et qui ne m'auraient pas tourné la tête, comme a fait votre argent.

— Il ne faut rien exagérer, répondit le marquis. Cette bibliothèque que vous voyez là est une affaire d'ostentation et de luxe, rien de plus. Sur quatre mille volumes que j'ai entassés ici à grands frais, il en est à peine cinquante dont la perte me causerait quelques regrets, et encore dans les cinquante, si l'on m'en donnait une demi-douzaine à choisir, n'était ma réputation de bibliophile ou ma vanité de propriétaire, je verrais brûler le reste avec toute l'insensibilité d'Omar quand il brûla la bibliothèque d'Alexandrie. »

En même temps il jetait un coup d'œil satisfait sur ces beaux livres. « Telle que vous voyez ma bibliothèque, disait-il, c'est une des plus belles de Paris. »

Alors nous parlâmes de littérature. Il en parla en homme d'esprit et de goût, qui est au courant de tout ce qui s'imprime de son temps et de tout ce qui est resté des vieux temps. « Voyez-vous, me disait-il, littéralement parlant c'est une époque misérable que la nôtre. C'est une littérature improvisée, élevée loin de l'antiquité, parlant au hasard une langue de hasard, reflet affaibli du XVIIIe siècle, que nos auteurs n'ont pas compris.

Jusqu'à notre siècle, les siècles littéraires se tenaient en France. Les arts et les lettres allaient d'un progrès à un autre. C'est en vain que quelques esprits faux tentaient de faire rétrograder la langue, la langue marchait toujours. Ronsard était bafoué dans son temps comme Chapelain dans le sien. L'esprit français marchait pas à pas. La poésie se faisait en même temps que l'histoire se faisait. La poésie prenait toutes les nuances de l'histoire, elles se portaient l'une et l'autre, elles s'aidaient mutuellement à marcher. Le grand Corneille, tout humble qu'il était, s'appuyait sur les larges épaules de Richelieu; Racine était soutenu par Louis XIV; à son tour, Voltaire donnait un coloris sans égal au règne de Louis XV, beau règne et belle époque! C'était le beau temps du génie français. Il courait moins le risque de s'égarer alors, parce qu'il avait sous les yeux son beau passé pour le conduire. La Révolution a brisé le passé littéraire comme elle a brisé le passé politique. Ce sont deux rives escarpées qui ont perdu le pont qui les unissait. A présent, qui osera ou qui pourra le construire de nouveau, ce pont politique et ce pont littéraire ? Je doute que ce soit Charles X, je doute que ce soit M. Casimir Delavigne, et les deux ponts sont brisés, j'imagine, sans retour. En attendant, l'humanité reste as-

sise sur la rive nouvelle, occupée à voir couler l'eau comme le paysan d'Horace. Que ceux qui aiment ces plats rivages y demeurent ; moi, je laisse la poésie moderne où elle est, je remonte le courant tout nu jusqu'à ce que j'arrive à l'antiquité. A mon avis, l'antiquité seule est belle ! seule elle a compris quelque chose aux passions fortes ! Savez-vous quelque chose de plus beau que l'*Iliade,* le savez-vous? Quels hommes ! quels héros ! quelles amitiés ! Je donnerais tout ce qu'a fait le XVIIIe siècle pour la colère d'Achille ou la mort de Patrocle. Quel sentiment ! quelle vie ! quelle verve ! quel grand cri pousse Achille ! C'est un cri qui retentit dans mon âme après trois mille ans, comme il a retenti sur les bords du Scamandre ! Et puis, comme le poète rejette bien loin la passion vulgaire, la passion de tout le monde ! Hélène ne paraît qu'une fois dans ce grand poème dont elle est le prétexte. Et encore où paraît-elle ? Dans le conseil des vieillards, qui se lèvent pour la saluer comme on salue la duchesse de Berry quand elle passe ! Oh ! l'*Iliade !* l'*Iliade !* que c'est beau ! et qu'elle est grande cette passion qu'on nomme Achille ! Et qu'Alexandre avait raison de porter Homère dans une cassette d'or, de le mettre sous son chevet en même temps que son épée ! Alexandre a aimé autant qu'Achille.

Éphestion a été pleuré autant que Patrocle; il a eu ses jeux funèbres, comme lui, il a eu toute une ville pour signaler sa tombe, il a eu moins que Patrocle! Cependant Homère a manqué à Alexandre et à Héphestion. »

Il se leva, il alla droit devant lui à un rayon de la bibliothèque; il en tira un livre. « Voici l'*Iliade* en latin, vers pour vers; je vous la donne, mon ami, lisez-la, et, si vous êtes un homme d'imagination, si vous êtes poète quelque peu, tâchez de retrouver dans ce vêtement sans forme et sans grâce le poète le mieux éclairé et le plus gracieux de l'antiquité. »

Je pris le volume. Le marquis s'était rassis et continuait roujours.

« Toute l'antiquité est ainsi faite; elle vit par la passion; elle seule a été passionnée. Nous autres Français, à l'exemple de cette vile Italie, qui a quitté sa langue si chérie des dieux, nous avons fait de la passion la plus misérable chose qui soit au monde; nous l'avons habillée en paniers, et nous lui avons mis du rouge et des mouches. A la place d'Achille ou d'Alexandre, nous avons fait M. le marquis Pyrrhus ou M. le comte Britannicus. Mme la baronne Roxelane est venue peindre ses douleurs sur le même ton que Mme la présidente Hermione. Belle passion! et belle poé-

sie, ma foi! Et pourquoi ces messieurs se font-ils si malheureux, je vous prie, pour les plus insipides pleureuses, pour les plus sottes bavardes de l'univers? Mais nous appelons cela de la passion, nous autres, nous appelons cela de la tragédie grecque; rien de plus! De la tragédie! et de la tragédie grecque encore! Il en est ainsi de tout ce qui a été fait en France. Tout est mort. Qu'ont-ils fait de la chanson? Comparez *O ma tendre musette* ou *Malborough,* ou autre chef-d'œuvre, à quatre vers d'Anacréon! Comparez M. Segrais à Théocrite. Et l'ode! qu'ont-ils fait de l'ode? Les barbares! ils ont fait de l'ode latine quelque chose comme ceci :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que le globe enserre
Annonce un Dieu créateur.

« Voilà leurs odes. Horace s'appelle chez nous J.-B. Rousseau; Horace, l'ami de Mécène et d'Auguste, est chez nous un cuistre honteusement chassé du café Procope, qui vit avec des servantes, et qui boit de la bière le reste de ses jours. O pitié! ô pitié! c'est la race des rois de France qui a fait tout cela, pourtant! C'est pourtant François Ier qui a commencé cette révolution dans l'amour

poétique; il en a été bien puni, le traître! Mais vous savez le latin, n'est-ce pas? »

Tout occupé que j'étais à suivre cette dissertation littéraire, si féconde en idées qui se croisaient l'une l'autre, si pleine d'aperçus tout nouveaux, je n'entendis pas la question qu'il m'adressait si brusquement. « Vous savez le latin? me dit-il.

— Je le sais, lui répondis-je.

— Mais vous le savez, j'espère, comme on sait une langue qu'on sait bien; vous le lisez comme vous lisez le français; vous en comprenez toutes les merveilleuses finesses, de même que vous comprenez, par exemple, ce vers de Racine :

Et de David éteint rallumé le flambeau.

Avez-vous jamais lu Juvénal et la satire X?

— Je n'ai jamais lu Juvénal, Monsieur, mais j'ai lu tout Virgile et tout Horace aussi, et les *Décades* de Tite-Live; je puis dire que je sais bien le latin. »

Il reprenait sans me répondre directement :

« Virgile! que j'ai aimé ses *Bucoliques!* quelle fraîcheur! quelle admirable naïveté! quels bergers mollement étendus sous l'ombrage du hêtre! quel murmure de ruisseaux et d'abeilles errantes!

quelles luttes harmonieuses sur la flûte! Bergers, chantez Daphnis! portez Daphnis jusqu'aux cieux! Honneur à toi, Daphnis! — Puis toutes les joies des montagnes, toutes les anecdotes que content les saules, le festin du soir quand l'ombre descend en silence sur la cabane au toit fumant; puis les injures des bergers rivaux! Quel chef-d'œuvre que les *Bucoliques!* n'est-ce pas, Charles?

— Mais, lui dis-je, j'aime beaucoup aussi les *Géorgiques,* et beaucoup aussi l'*Énéide,* le quatrième livre surtout! »

A ces mots, il fit un geste convulsif.

« Oh! s'écria-t-il, le quatrième livre! mensonge; je le vois, vous avez été élevé comme tous les autres; vous sentez le collège, Monsieur, et l'admiration de collège, la plus sotte des admirations. Mettre les *Géorgiques* sur la ligne des *Bucoliques*, grand Dieu! Autant vaudrait dire que l'abbé Delille vaut Virgile. Rien n'est vrai comme les *Bucoliques,* rien n'est faux comme les *Géorgiques.* Les bergers de l'Arcadie vivent dans les *Bucoliques;* les beaux et jeunes bergers de l'Arcadie, vaniteux, faquins, flâneurs, chanteurs, poètes, paresseux, Italiens déjà, tout Romains qu'ils sont encore; rien ne vit dans les *Géorgiques;* le laboureur romain des *Géorgiques* ressemble à faire pitié au laboureur du théâtre

des Variétés; c'est un laboureur qui n'a jamais labouré, ce sont des campagnes qui n'ont jamais été cultivées. Rien ne vit dans ce livre, ni les hommes ni la campagne; rien n'est vrai, ni la fable ni la leçon; où avez-vous jamais vu qu'on fît sortir des abeilles du cadavre d'un taureau? C'est pourtant là ce qu'il y a de plus animé dans ce poème. L'épisode d'Orphée, la descente aux enfers, tout cela est un misérable placage; le véritable Orphée s'en va sur les pas d'Hercule appelant Pirithoüs; l'Orphée de Virgile est le plagiaire d'Hercule, et sa femme, qui ne sait que tendre les bras, est encore un plagiaire, rien de plus. Comme Virgile a perdu ces beaux vers :

Te veniente die, te decedente canebat!
. . . . . C'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

« Relisez donc les *Géorgiques*, mon jeune ami, s'il vous plaît, avant d'en parler; et, ce qui vaut mieux encore, apprenez les *Bucoliques* par cœur.

Exstinctum crudeli funere Daphnin
Flebant : vos coryli testes. »

Et il alla ainsi jusqu'à la fin, récitant ces beaux

vers avec une indéfinissable expression de passion et de regrets.

« Hélas ! me dit-il quand tout fut fini, je pense à mon Eugène qui se meurt. » Il avait des larmes dans les yeux.

FRAGMENT[1]

Tu ne saurais croire jusqu'où s'étend sa sollicitude. Il a voulu assister lui-même à la prise de mes nouveaux habits. Il est monté à ma chambre, qui est à présent au premier étage cependant.

« Mon Dieu ! Charles, m'a-t-il dit, quel horrible appartement ! quel escalier infect ! Dans quel bouge honteux êtes-vous allé vous loger ! Je ne voudrais pas, pour tout au monde, que mon valet de chambre passât une seule nuit dans ce méchant lit. »

Il était en train de me démontrer la nécessité d'habiter une belle maison, lorsque le tailleur arriva. Il a critiqué beaucoup tout ce qui avait été fait.

« Cet habit est trop étroit par devant. Il fait un mauvais pli par derrière. Ce gilet est deux fois trop long, il vous coupe en deux comme un ma-

---

1. Ce fragment du *Marquis de Rosemonde* a paru dans un volume ayant pour titre *le Sélam*, publié chez Astoin en 1834.

gister de village. » Et ceci! et cela! « Monsieur, a-t-il dit au tailleur, tout ceci est d'un goût détestable; remportez-le et travaillez mieux une autre fois. »

Le tailleur a promis d'être prêt pour après-demain.

Comme mon tailleur s'en allait, mon linge est arrivé. Le plus beau linge du monde. C'est une blancheur, c'est une finesse, c'est une élégance dont rien n'approche.

Il en a été content.

« Oui, a-t-il dit, c'est une des premières nécessités de l'homme bien mis. C'est à son habit que se reconnaît l'homme comme il faut. L'habit peut être négligé quelquefois, le linge jamais. » Il a parlé ainsi pendant une heure, et aussi bien parlé, tout au moins, qu'à propos de Virgile ou d'Homère l'autre jour.

Quand tout a été fini, il est descendu avec moi; j'ai payé la dernière quinzaine de mon hôtel et nous avons été du même pas chercher un autre appartement.

En chemin, il me faisait encore une leçon.

« A un homme d'un certain monde, ce qui importe avant tout pour son logement, c'est que la maison soit vaste, honorable et belle; il faut que l'on voie son habitation du dehors; il faut qu'il

ait un beau parloir, un vaste escalier éclairé le soir, beaucoup d'écuries et de remises en dessous de lui, des chevaux et des domestiques dans sa cour, une fontaine, un jardin s'il est possible : car, pour l'homme qui passe, pour le visiteur distrait, pour le facteur de la poste aux lettres, tout cela : maison, parloir, vaste escalier, vestibule, écuries et remises, domestiques et fontaines, cour et jardin, tout cela est à lui un instant; l'opinion le lui donne, ou le lui prête, en tout ou en partie : or il faut que l'homme sage accepte toujours ce que lui donne l'opinion ; quels que soient ses dons, il en reste toujours quelque chose. »

Ainsi parlant, nous arrivâmes dans la rue de Rivoli. Tout vis-à-vis de ce noble jardin et dans une vaste et honorable maison, nous trouvâmes un petit logement d'une seule pièce.

« Il faut prendre cela, me dit-il, la maison convient. Quant aux meubles de votre appartement, il n'y a dans le monde que deux meubles indispensables. »

Je voulus savoir quels étaient ces deux meubles indispensables; il me répondit avec sa complaisance ordinaire :

« Les deux meubles indispensables sont, pour les autres d'abord, pour vous ensuite : un secrétaire pour les autres, une toilette pour vous. Avec

ces deux meubles-là, très beaux, très complets, très parfaits, vous vous passez de tous les autres, sans que personne ait rien à y reprendre. En effet, à la rigueur vous pouvez avoir un méchant lit, on suppose que vous aimez à coucher sur le dur; on vous pardonne une mauvaise table et un vieux fauteuil, on dit que vous n'avez pas de luxe. Mais un secrétaire! Le secrétaire est un coffre-fort apparent! Il a remplacé le coffre-fort tout rempli de nos aïeux. Le secrétaire est un meuble qui est censé contenir votre fortune courante. Il faut qu'il soit bien conditionné, il faut qu'il soit fermé, il faut qu'il soit à secrets, à ressorts, en raison de la fortune que vous voulez qu'on vous suppose.

« Après le secrétaire vient la toilette. L'homme de la nature ne se lave jamais, l'homme policé se lave tous les jours une fois, pendant cinq minutes; l'homme comme il faut se lave tout le jour.

« Vous autres, jeunes gens, quand vous vous êtes plongés le matin dans l'eau froide comme de jeunes canards, vous croyez avoir fait beaucoup. Vous ne connaissez d'autres ablutions que celles des Turcs, vous êtes des barbares.

« Ceci est une longue et difficile science, mais aussi une grande supériorité, un grand bonheur, surtout avec votre figure, Charles, avec vos ma-

nières, surtout avec ces longs cheveux si souples ! Vous êtes né pour être un cavalier accompli, mon ami; la nature vous a tout donné : le regard, la voix, les talents, l'esprit, le cœur ; il vous manque l'éducation, et je ne vous cache pas que vous êtes bien en retard. »

Il m'a dit aujourd'hui :

« Pourquoi ne pas mieux vous habiller, Charles? Qui donc vous a fait cet habit si mal fait ? Pouvez-vous me dire quelle est la forme de ce chapeau et quelle nécessité de porter des bottes de cette épaisseur? »

Moi qui me trouvais fort élégant, je ne savais que répondre, en vérité.

« Voyez-vous, mon ami, a-t-il repris ensuite, il y a deux manières de s'habiller aujourd'hui : c'est de suivre la mode pas à pas, ou bien encore de ne pas la suivre. Vous ne pouvez, pour être bien et décemment vêtu, être trop près ou trop loin de la mode. La Bruyère a dit un contresens quand il a dit que l'homme d'esprit se laissait habiller par son tailleur. L'homme d'esprit commande à son tailleur comme à tout le reste. Si vous étiez un homme célèbre ou un homme considérable, et que vous eussiez envie d'échapper au joug de la mode, vous feriez appeler votre tailleur, vous lui commanderiez un habit une fois pour toutes, un gilet

une fois pour toutes, vous feriez en sorte que ce soit un habit ou un gilet de l'autre siècle, afin de bien faire voir que vous n'êtes pas dans la mode. De même pour votre chapeau, vous adopteriez une forme tranchée. De même pour votre chaussure, vous la feriez à votre pied tout à l'aise; mais, une fois ces habits adoptés, une fois ce chapeau accepté, vous auriez toute votre vie le même costume, toujours le même.

« Cela vous vieillirait de dix ans d'abord, cela vous rajeunirait de vingt ans plus tard.

« Ce serait, sans contredit, la façon la plus commode de se vêtir. Mais, je vous le répète, le monde ne la pardonne qu'à quelques hommes privilégiés : à la grande naissance, à la très grande fortune, au mérite bien reconnu, à tous ceux à qui le temps est cher, aux heureux de ce monde, en un mot à ses enfants gâtés, à ceux qui ont le droit de le traiter lestement en supérieur; quant aux autres, aux premiers venus, aux jeunes gens, à tous ceux qui ont leur chemin à faire, un costume entièrement à la mode est de rigueur. Le monde ne pardonne rien à ceux qui ne se gênent pas pour lui. Le monde a la vanité et la jalousie d'un parvenu, il veut qu'on lui sacrifie toutes ses aises; vous ne ferez jamais assez de sacrifices; commencez donc par vous habiller comme il veut

qu'on s'habille, prenez son tailleur, son bottier, son chapelier, tous les ouvriers dont le beau monde se sert ; qu'il voie à votre linge, qu'il sente à vos odeurs, qu'il devine à vos vêtements que vous avez passé par la même route que lui, route de gêne et de fatigue, sauf, à vous, à porter vos habits avec toute l'aisance que vous pourrez.

UNE

HISTOIRE DE REVENANT

(1834)

Nous étions réunis l'autre jour quelques amis français et étrangers qui ne nous étions jamais vus, et qui cependant nous connaissions depuis longtemps : poètes, écrivains, hommes riches, tous gens qui se conviennent au premier abord et qui se comprennent tout de suite à la première poignée de main. Comme personne n'était venu là pour se mettre en scène, on ne parla de rien, c'est-à-dire qu'on parla de toutes choses : poésie, politique, amour même ; si bien qu'à force de déraisonner, et les imaginations se chauffant à mesure que le champagne se frappait de glace, on en vint à parler de revenants.

Un des nôtres, un Anglais, homme tout froid au dehors, un de ces heureux du monde qui savent boire sans être jamais ivres, et manger sans jamais

engraisser; du reste, implacable goguenard, en un mot, dangereux comme un Anglais qui a lu Voltaire; celui-là donc, nous entendant parler de revenants, nous déclara avec un grand sang-froid qu'il avait connu un homme qui était l'ami d'un autre homme qui avait vu un revenant. « Toute la ville de Londres s'en souvient encore, ajoutait notre Anglais, et, aussi vrai que nous sommes d'honnêtes gens, j'ai foi en cette histoire dont le héros est bien connu. » Vous sentez que tout de suite l'on s'écria : « L'histoire, dites-nous l'histoire », et lui ne demanda pas mieux que de nous conter l'histoire que voici :

« Nous connaissions tous lord Littleton. C'était un honnête et noble gentilhomme, riche, heureux, sachant commander à ses passions; il avait passé la première jeunesse et il était arrivé à cette belle trentième année où la passion raisonne, où l'amour hésite, où le cœur ne bat plus qu'à certaines heures dans le jour; lord Littleton était un esprit fort, en un mot; le malheur est qu'il voulut être trop fort, ce qui lui fit commettre une fort méchante action. Il avait conservé de sa vingt-cinquième année une maîtresse jeune et belle et passionnée, et qui l'aimait comme s'il n'avait pas eu trente ans.

Pauvre femme! elle n'avait pas songé à la révolution qui s'opère chez un homme quand ses premiers vingt ans se surchargent et redoublent de dix autres années! Elle en était restée à la première déclaration de son amant. Paroles de feu, rudes étreintes, admirables serments, baisers de flamme! elle en était là encore, et elle, pauvre femme, elle n'avait pas changé un seul battement de son cœur, pas une seule pulsation de son pouls. Vous jugez donc de son effroi et de sa douleur quand le lord lui dit un matin qu'il ne voulait plus l'aimer, et que, par conséquent, il ne l'aimait plus, et qu'elle eût à se pourvoir ailleurs, — et mille autres raisons admirables tirées des convenances sociales. — En l'entendant parler ainsi, elle comprit très bien qu'il avait raison, qu'il parlait comme il devait parler, qu'il ne l'aimait plus du tout, et qu'il n'y avait qu'une réponse à lui faire. Elle sortit sans pleurer; elle ferma la porte, et le lord, qui lisait un roman français, reprit son livre à la page où il l'avait laissé, au moment attendrissant où le héros embrasse le cadavre de sa maîtresse.

Mais que voulez-vous? nous sommes tous mortels! C'était un roman en quatre volumes que lisait lord Littleton; ce qui vous reporte à cinq ou six ans d'ici : car la France n'en était pas en-

core au roman in-octavo, cette grande conquête de la littérature moderne.

Quand donc il eut fini son troisième volume, il s'habilla, il sortit, il alla dîner au cercle; le soir venu, il fit sa partie de whist, il gagna; rentré chez lui, il se déshabilla, il se mit au lit, puis, comme il avait encore à lire son quatrième volume, il ne voulut pas s'endormir avant d'avoir fini cette très lamentable histoire; sa lecture le mena jusqu'à minuit, heure ordinaire de son sommeil.

Il allait éteindre ses bougies et s'endormir, quand tout à coup, dans le grand fauteuil de cuir rouge, à la même place et dans ce même fauteuil où s'asseyait Fanny (la maîtresse congédiée), il vit Fanny ou plutôt son ombre. Blanche et pâle, échevelée et triste, sa tête était appuyée sur ses mains, son regard était solennel.

Évidemment elle attendait que lord Liddleton eût fini sa lecture avant de lui parler.

Lord Liddleton, revoyant ainsi Fanny, pensa tout à coup qu'elle était morte! (Et, en effet, elle s'était jetée le soir même dans la Tamise, par un épais brouillard, de sept à neuf heures; son corps n'était pas encore retrouvé.)

« Mylord, lui dit Fanny, bonne nuit, Mylord, me voilà morte, tuée par vous. Vous êtes libre :

profitez-en, Mylord! Et dans huit jours, à pareille heure, minuit pour minuit et vendredi pour vendredi, vous serez des nôtres! »

Cela dit, elle se leva (c'était bien sa taille élégante et souple comme le jonc, mais plus svelte encore, grand Dieu!) et elle sortit. Elle n'eut pas un regard même pour la glace de la cheminée. Je vous dis qu'elle était morte.

Lord Littleton ne fut pas fâché de faire d'abord un peu d'héroïsme. C'est là une occupation si douce, faire de l'héroïsme, qu'on veut s'en faire à soi-même et pour soi tout seul, quand on ne peut pas en faire pour les autres. Le lord s'arrangea donc de son mieux pour dormir, et, bien qu'il n'eût pas fermé l'œil de la nuit, il se persuada qu'il dormait.

Ainsi il atteignit le jour, toujours en se répétant à lui-même les paroles du fantôme : *Bonne nuit, Mylord!*

Le même jour, mylord était à déjeuner lorsqu'on lui rapporta le cadavre de Fanny, si défiguré, hélas! et si violet et si contracté par la mort et si horriblement petit, étroit, mort, difforme, que son amant ne l'aurait pas reconnu, si Fanny n'avait pas pris la précaution de venir lui annoncer, la nuit précédente, qu'elle était morte :

Tuée par vous, Mylord!

Lord Littleton fit enterrer Fanny, il la suivit au tombeau; on disait sur son chemin :

Voilà l'homme pour qui elle s'est tuée !

Quant à elle, qui s'était tuée, elle n'avait pas un mot de souvenir. Elle fut donc jetée dans son asile de terre et recouverte de terre, le fossoyeur foula du pied cette terre, il y mit un cyprès, et rien ne manqua au tombeau de Fanny.

Ce convoi prit tout un jour à lord Littleton.

Un jour et une nuit, car encore cette nuit-là il ne pouvait pas dormir, et il se dit en lui-même qu'en effet il était triste de cette mort, et que c'était le moins qu'il devait aux mânes de Fanny : *Passer une nuit sans dormir !*

Le second jour, lord Littleton se leva de bonne heure; il se mit à table, il monta à cheval, il se fatigua tant qu'il put, et le soir il fut très étonné d'être encore si alerte et si dispos que, s'il avait osé, il aurait envoyé chercher ses amis pour jouer avec eux toute la nuit. Mais ne portait-il pas le deuil de Fanny?

Le troisième jour, Littleton se rappela involontairement les autres paroles de la morte :

Dans huit jours, — heure pour heure, — vendredi pour vendredi.

Il ordonna qu'on enlevât le fauteuil rouge; ce fauteuil lui rappelait trop cette *pauvre* Fanny.

Et ainsi de jour en jour la terreur fit de si effrayants progrès qu'on put lire au sixième jour sur son visage blanchi par la peur. Ce sixième jour, lord Littleton avait l'œil hagard, la voix creuse; il était haletant ! Il avait si peur qu'il avouait sa peur.

Sa mère et ses amis l'interrogeaient vainement, il ne répondait que par monosyllabes. A la fin, cependant, quand vint le soir de l'avant-dernier jour, il avoua toutes ses terreurs.

« Demain, dit-il, demain vendredi, à minuit! Elle l'a dit : c'est fait de moi! » Et ses dents claquaient l'une contre l'autre! C'était affreux!

Sa mère et ses amis eurent en vain recours à ces paroles encourageantes et consolatrices que trouvent dans leur cœur tous ceux qui vous aiment; rien n'y fit : il était comme un homme condamné au dernier supplice.

Il était sombre, inquiet, immobile, il tressaillait toutes les fois qu'il entendait sonner les heures. Il prêtait une oreille attentive comme s'il eût entendu quelqu'un venir. Ses amis, le voyant dans ce triste abattement, voulurent au moins abréger et tromper ses souffrances. Ils eurent soin qu'on avançât d'une demi-heure toutes les pendules, toutes les montres ; on prévint même le watchman qui crie les heures. La nuit avançait;

lord Littleton, sur son lit, demanda à son valet de chambre :

« Quelle heure est-il ?

— Minuit, Votre Seigneurie, dit le valet de chambre.

— Tu te trompes, John, dit le lord. Voyons la pendule. »

La pendule disait minuit !

« Et ma montre ? »

La montre du lord disait minuit !

On criait dans la rue : « Minuit ! »

Alors il se leva, il se sentit marcher, il se sentit vivre ; il venait, il allait, il était léger, il était brave, il était le jeune et beau Littleton d'autrefois ; il avait faim, il avait soif, il avait sommeil. »

Ici notre narrateur s'arrêta pour reprendre haleine. Quand il eut repris haleine, il but un verre de vin de Champagne.

Quand il eut bu, il prit un fruit sur une assiette, et il allait manger ce fruit, quand nous lui criâmes tous :

« Et lord Littleton ? lord Littleton ?

— Lord Littleton ! nous dit l'Anglais, il se porte aussi bien que vous et moi, Messieurs ; l'heure a passé sans emporter Sa Seigneurie ; à l'heure qu'il est, il mange, il boit, il dort, il monte à cheval, il

est heureux à tous les jeux, il n'a pas une seule maîtresse, et je vous conseille d'en faire autant. »

On trouva généralement que cette histoire de lord Littleton n'avait pas le sens commun, et je suis de l'avis général.

UN SUICIDE

(LÉOPOLD ROBERT)

(1835)

HÉLAS ! ce ne sont pas les bandits, les voleurs et les escrocs qui se tuent d'ordinaire; mort violente pour mort violente, ils aiment autant que le bourreau se charge de ce soin-là; mais ceux qui se tuent, nous l'apprenons chaque jour, ce sont les faibles d'esprit, ce sont les âmes sans énergie, ce sont les vanités impitoyables, quelquefois même ce sont les plus heureux, les plus honorés, les plus aimés. Le suicide, cet affreux abîme qu'il ne faut pas regarder de trop près, de peur d'y tomber; espèce de gouffre sans garde-fou, où se précipitent pêle-mêle les passions sans espérance et les passions trop satisfaites, le vieillard qui n'attend plus rien

et le jeune homme qui ne sait pas attendre; la folie qu'on ne peut définir et qu'on ne saurait guérir que par la honte ou l'opprobre. Mais le moyen de jeter la honte ou l'opprobre sur la tombe d'un mort! Le moyen de vouer au ridicule ce malheureux qui a porté sur lui-même des mains violentes et criminelles! A cet affreux spectacle, la société entière se voile la face, et elle reste sans parole et sans courroux. On ne songe pas alors que, si le suicide affranchit le mort de tout devoir envers lui-même, il ne l'affranchit pas de ses devoirs envers ceux qui lui survivent. Le suicide est bien plus qu'un crime, c'est un mauvais exemple d'autant plus dangereux que, vu d'un certain côté, il ressemble à un acte de courage. Calme frénésie que chacun se met à expliquer et à excuser à sa manière : celui-ci par un chagrin d'amour, celui-là par un chagrin d'ambition, cet autre, enfin, par un peu d'eau qu'on aura trouvée dans le crâne du malade. En même temps les regrets et les vers pleuvent sur la tombe de ces pauvres fous dont le suicide entraîne tant de suicides. On raconte leurs vertus, on raconte leur courage, on fait des drames en leur honneur, et quels drames! On violente à ce sujet la société qui les a laissés mourir, comme si la société y pouvait quelque chose! Chacun déclame à son aise, celui-ci sur le malaise social,

celui-là sur l'absence des croyances religieuses; chaque opinion jette à l'autre opinion le suicide comme un crime qu'on lui reproche. Celui-ci dit au cadavre : « Tu es mort, parce que tu étais un fanatique! » Celui-là dit au cadavre : « Tu es mort, parce que tu ne croyais pas! » Chaque opinion déclare hautement qu'elle est innocente du sang de cet homme, et qu'elle se lave les mains de cette mort. Ce que voient les têtes faibles qui n'ont pas d'idées arrêtées, les poètes manqués qui ne savent où trouver leur poésie, les politiques sans croyances qui crient en vain : *Da punctum, et terram movebo,* « un point d'appui, et je soulève le monde ! » Les enfants qui trouvent que cela est beau de se battre en duel avec soi-même, les malades qui souffrent et les malades qui rêvent, ceux qui ne pensent pas assez et ceux qui pensent trop, et tous ceux qui n'ont pas d'autre état dans le monde que d'être malheureux, voyant l'intérêt qui s'attache au suicide, et que tout suicide devient aussitôt un champ de bataille où les opinions descendent pour se disputer à qui pleurera, à qui ne pleurera pas le mort; tous ceux-là qui ne sont rien et qui ne font rien, tous ceux-là qui ne peuvent avoir ni une passion, ni un travail, ni une vertu, ni même un vice, tous ceux-là qui veulent à tout prix se faire quelque chose,

font quelque chose par le suicide, quelque chose qui dure une heure et que l'oubli emporte.

La société se manque à elle-même toutes les fois que, par une pitié mal entendue, elle encourage le suicide. La société ne doit au suicide qu'un extrait mortuaire, au bas de quelque colonne obscure de ses registres. De quel droit parlez-vous de celui qui est sorti de la vie sans congé plus longtemps et avec plus de complaisance que de celui qui est mort à la tâche? Voilà deux enfants qui se tuent par le charbon, et leurs vers que vous trouviez mauvais la veille, vous les imprimez le lendemain avec éloges! Voilà un jeune homme qui se jette à l'eau aujourd'hui, le lendemain vous dites : *C'était un poète!* vous en faites le plus grand éloge qu'on pût faire! En voici un autre qui était un homme jeune et sensé; il aimait les lettres pour lui-même, et comme il faut aimer les lettres. Il ne pensait ni à la gloire ni à la renommée, c'est-à-dire qu'il était aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde. Eh bien! la folie le prend, il quitte Paris, il dit adieu à ses amis, à sa mère, il va se tuer dans un silence inconnu, sous les ruines d'un vieux château; et celui-là encore, la publicité le prend tout entier et raconte, avec les plus minutieux détails, toute cette mort, digne de Werther!

Imprudents, ne voyez-vous pas que l'oubli seul, mais l'oubli sans publicité et sans retentissement, peut arrêter toutes les folies qui vont venir? car c'est là une folie contagieuse comme les autres. Enfin, enfin, l'autre jour encore, à l'instant même où tout Paris s'inquiétait d'un tableau de Léopold Robert, ce grand peintre de trente-cinq ans, on nous apprend que Léopold Robert est mort, qu'il s'est tué de ses propres mains, et, au milieu de la pitié générale, pas un cri d'indignation ne s'est élevé.

Et, cependant, pourquoi celui-là s'est-il jeté dans le suicide? De quel droit a-t-il voulu mourir? Qui donc le lui a permis? Direz-vous encore que c'est la faute de la société? Qu'a-t-elle refusé, je vous prie, la société, à Léopold Robert? Elle a tout fait pour lui, elle l'a applaudi avec transport, elle lui a donné un grand nom; encore un peu de temps, elle lui donnait une grande fortune et le chargeait d'honneurs. Vous faites de belles préfaces sur l'état des poètes de la société moderne, et vous vous évertuez à démontrer que l'homme de talent est aujourd'hui le plus malheureux des êtres créés! Paradoxe! Quel est le grand poète qui ne soit pas à sa place aujourd'hui? Quel est le grand peintre qui ne soit pas à la sienne? Qu'a-t-il manqué à Léopold Robert? Il y a aujourd'hui

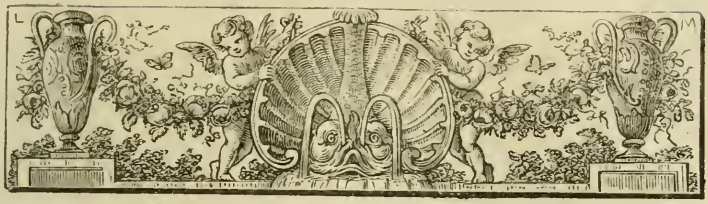
des peuples entiers qui n'ont pas de patrie, et qui vivent; lui, en avait trois : la Suisse qui lui donna le jour; la France qui l'adopta et qui l'éleva de son argent et de ses conseils; enfin la grande patrie italienne qui l'entoura de ses lumineuses clartés, qui lui prêta son grand soleil et les nobles modèles de sa nature morte et de sa nature animée. Que manquait-il à Léopold Robert pour aimer la vie? Il avait trois patries, il avait une mère, il avait un frère, il avait la gloire, il avait la fortune, il avait la jeunesse, il avait le présent, il avait l'avenir; bien plus, il avait une grande passion dans le cœur, il aimait l'Italie. L'Italie, voilà son rêve, voilà son idéal.

Les tableaux de Léopold Robert sont comme les chants divers d'un grand poème à la louange de la beauté italienne. Dans *les Moissonneurs,* il a célébré la beauté romaine, grande et forte beauté, brunie au soleil; dans *l'Improvisateur napolitain,* il a glorifié la beauté napolitaine, déjà plus blanche et plus délicate; enfin, son dernier tableau, *les Pêcheurs,* est consacré à la louange de la beauté vénitienne, maladive beauté que voile la vapeur des lagunes. C'est la dernière œuvre de Robert. Il a jeté là, non pas sa dernière pensée, mais ce qu'il a voulu être sa dernière pensée. Que cette toile est triste! Le déses-

poir y est partout. La figure principale, c'est une jeune mère qui tient un enfant dans ses bras et qui regarde le ciel; deux autres enfants dans la foule, et, sur le devant du tableau, une vieille femme désolée. Regardez bien la tête de cette vieille femme : c'est la tête, c'est le désespoir de Léopold Robert! Il a jeté là comme son dernier adieu au monde qu'il voulait quitter. Après quoi il s'est tué, l'ingrat qu'il est, sans penser à sa famille et à la France, à la gloire ici-bas et à Dieu là-haut! Mais le suicide n'a pitié de personne; il est froid, il est inflexible, il est impitoyable, il est sans cœur. Gœthe lui-même, voulant idéaliser le suicide, a fait de son héros un homme sans entrailles, un homme de vanité, et rien de plus; et, pour nous servir d'un exemple récent, savez-vous un être plus odieux que le Chatterton du Théâtre-Français?

Voilà ce qu'il fallait dire à propos de ce déplorable suicide! Il fallait dire : « Venez voir le tableau d'un fou qui s'est tué après avoir fait presque un chef-d'œuvre. » Il fallait dire : « Venez, et quand vous aurez admiré les belles parties de cet ouvrage, remarquez aussi ce qui lui manque, et soyez bien persuadés, jeunes gens, que l'homme qui se tue n'est jamais un être complet; l'homme qui se tue n'est pas l'homme qui a fait un chef-

d'œuvre; l'homme qui se tue avait encore quelque chose à produire avant de mourir, quelque chose de plus parfait, qu'il ne produira pas, première punition de son suicide; l'homme qui se tue tue à la fois son corps et son esprit, son âme et sa pensée, il se tue tout d'un coup et tout entier. Que si vous demandez comment il faut s'y prendre quand on veut mourir, il n'y a qu'un moyen qui soit permis. Il faut avoir dit le dernier mot de son génie. Il faut jeter en dehors tout ce qu'on a dans son âme, il faut couronner toute son œuvre, il faut accomplir toute sa tâche, il faut faire comme Raphaël. Il devait mourir à trente-huit ans, à l'âge de Léopold Robert, et à trente-huit ans Raphaël a fait sa *Transfiguration*. Léopold Robert avait peut-être encore quarante ans à vivre, et il n'a produit que *les Moissonneurs* et *les Pêcheurs de l'Adriatique*.



MILLE ET UNE CHOSES

L'OMBRE DE LA HARPE

AU COLLÈGE DE FRANCE

(1828)

Oh! oh! s'écria M. de La Harpe, un instant ressuscité; je serais fort aise de savoir comment on fait aujourd'hui un cours de littérature et d'éloquence. Je me souviens que, de mon temps, c'était, pardieu! la chose la plus facile du monde; mais, comme tout a dû se perfectionner depuis, m'est avis que je ne ferais pas mal d'aller voir comment tout se passe là-haut, chez les ignorants mortels. » Ainsi dit, ainsi fait. La Harpe prit son manteau et couvrit sa tête

pointue d'une espèce de chapeau moitié bonnet rouge, moitié corne de jésuite, comme on devrait en faire aujourd'hui pour tant de têtes bien pensantes; puis, s'acheminant par les ténèbres bien connues de la rue Saint-Jacques, il se trouva en présence du Collège de France, ni plus ni moins; un lieu triste, malsain, obscur, marécageux. « Voilà bien, dit La Harpe, comme était jadis le collège d'Harcourt, et il me semble reconnaître la chaire du révérend père Péteau et les bancs de ses disciples; seulement il me semble que le père Péteau s'est diablement multiplié depuis mes leçons du Lycée, après la Révolution. »

Et, à propos du père Péteau, il faut dire que La Harpe le retrouva partout au Collège de France. Le père Péteau était dans la chaire d'éloquence latine, où, avec une voix aigre, un accent aigu, un sourire douteux, une modestie très controversable et un auditoire très facile à compter, le bonhomme expliquait les *Annales* de Tacite. « Diable, dit La Harpe, voici un homme qui sait du latin, et il fera, je l'espère, une aussi bonne traduction que ma traduction des *Douze Césars*. Mais il faut dire, ajouta le rhéteur, que c'est déjà une excellente traduction que celle de Tacite par d'Ablancourt, le censeur royal, autant qu'il peut m'en souvenir. »

Cela dit, La Harpe voulut entrer au cours d'éloquence française. Il avait à peine descendu les deux marches du cours latin et monté une marche du cours français, quand le bonhomme se sentit saisi d'un immense bâillement qui pensa décrocher sa mâchoire. « Oh ! oh ! se dit La Harpe, d'où vient ce bâillement, comme j'en ai tant entendu au troisième acte de *Warwick?* Ce bâillement appartient-il au latin d'où je sors ou au français que je vais chercher ? » Et l'illustre professeur resta cinq minutes à la même place, voulant s'expliquer la cause d'un effet si inattendu.

En entrant au cours de français, notre académicien retrouva encore le père Péteau, mais un père Péteau purifié, modifié, arrondi, enorgueilli, décoré, un père Péteau comme il n'y en avait pas de son temps; un homme qui avait commerce en pleine chaire avec tous les Aramintes du quartier; un véritable savant, qui, le matin, recevait les actrices du Théâtre-Français, et qui, en faveur du Théâtre-Français, tombait à bras raccourcis deux fois par semaine sur Shakspeare, Schiller, Gœthe et tant de beaux génies étrangers, dont le père Péteau ne voulait pas absolument entendre parler.

On avait beau dire au père Péteau : « Mais, mon père, lisez-les; lisez Shakspeare ! lisez seulement *Othello* et *le Songe d'une nuit d'été.* »

Il répondait en véritable père Péteau, et avec une voix de Polichinelle enrhumé : « Mes censeurs, j'ai lu le *Traité du sublime* par Longin et l'*Art poétique* de Boileau, et les préfaces de mon savant confrère Raoul Rochette, et je ne sors pas de là. A mon âge, on n'aime pas à lire du nouveau; on aime surtout à se faire lire et écouter; lisez-moi donc, ou tout au moins écoutez-moi; je ne sors pas de là : c'est pour votre bien. »

Alors le bon savant reprenait son Horace : du commencement à la fin de son cours, c'était absolument la tête de mulet et la queue de poisson; il n'y manquait que le beau corps de femme dont parle Quintus Horatius Flaccus, *De arte poetica*.

Mais, au milieu de sa harangue, le père Péteau était interrompu par quelques bons jeunes gens pleins de verve et d'énergie, qui lui criaient : « Père Péteau, vous êtes le génie en personne, vous êtes un autre Dacier ou un second Raoul; mais pourtant faites-nous un peu de place, mon père : restez dans votre couvent littéraire; nous irons vous voir de temps à autre, comme on va voir le cabinet des médailles. Nous avons mille projets littéraires qui réussiraient peut-être si vous nous permettiez enfin de vivre à notre tour, et qui ne vous feraient aucun tort, car tout

ce qu'ils avaient de vie, vos livres l'ont vécu, et au delà. »

A quoi le père répondait : « Vous êtes des insolents et des enfants; vous n'avez pas d'habits, et vous voulez parler à un homme qui a trois uniformes complets à son service. Tenez-vous donc pour assurés que je ne quitterai la place que lorsque la Providence le voudra. Je suis délégué par une société littéraire pour veiller aux bonnes doctrines, et je les surveillerai malgré vous, malgré elles-mêmes, malgré tout le monde. Vous verrez, vous verrez, jeunes gens, que les savants littérateurs de Trévoux ne sont pas morts. D'ailleurs, ajoutait le bon père en se radoucissant, quand même je ne serais plus là pour vous tenir en lisière, n'auriez-vous pas encore mon confrère Renouard, un ancien, perpétuel, qui ne veut pas absolument que vous lui gâtiez ses sujets de tragédie? Prenez donc patience, ô mes enfants! et, en attendant, venez à mes leçons, que je ferai aussi amusantes que possible. »

A ce discours, La Harpe ne se contint plus. « O vénérable père Péteau! s'écria-t-il, que je te reconnais bien là! Quel superbe entêtement! que tu me parais grand homme! Oui, mon maître, défends les saines doctrines contre ces jacobins littéraires, contre ces philosophes en bonnet rouge!

Oui, protège toujours Longin, Despréaux, tous les vénérables contemporains dont tu nous parles et que je suis heureux de ne pas connaître! »

Et là-dessus La Harpe se prit à pleurer d'attendrissement, auxquels pleurs l'admiration fit bientôt place quand il entendit le père Péteau discourir sur un quatrain et rester une demi-heure sur un hémistiche. « Voilà comme je faisais mon cours autrefois », s'écriait le traducteur de *Philoctète*.

Dans l'entr'acte, plusieurs libraires de la rue Saint-Jacques vinrent offrir au célèbre auditeur plusieurs cours de littérature, qui tous roulaient sur l'ode, la comédie, la tragédie et autre menu fretin, séparant toutes les diverses émotions de l'âme par chapitres, renfermant l'intérêt dramatique, à peu près comme Éole renfermait les vents de l'Adriatique, dans autant d'outres différentes. La Harpe fut émerveillé de ces ingénieux traités, qu'il trouva seulement trop courts de moitié. Il s'extasia devant le cours de M. Lemercier; il fit un signe de croix devant celui de l'abbé Batteux; les six volumes de Geoffroy lui firent pousser un soupir de componction; il eut un frisson de plaisir en lisant le premier volume de M. Auger, et il envoya souscrire au Féletz complet.

Quant à Dussaulx, La Harpe en déchira une vingtaine de pages, et pour cause; mais, arrivé au

cours de Chénier, il entra en fureur à l'aspect de ce modeste et charmant volume, comme si on lui eût rappelé le jour glorieux où il chantait ses beaux dithyrambes sur l'autel de Mme Arnould. « Pourtant, s'écria La Harpe, je vois avec plaisir que la littérature critique n'est pas morte tout entière. — Morte! lui répondit-on de toutes parts, elle n'a jamais été plus vivante! Lisez, par exemple, nos dissertations critiques, morales, politiques, philosophiques et littéraires; allez voir dans nos collèges ce qui s'y passe; allez dans nos Académies et nos Athénées, allez à la Sorbonne et dans nos comités de lecture; allez partout où vous voudrez, maitre, et vous verrez partout votre Cours de littérature commenté, augmenté, annoté : c'est vous, toujours vous, toujours votre esprit, toujours votre style déclamatoire, toujours vos auditeurs, bouche béante, assis sur leurs bancs comme autant de points d'admiration stupide. Aussi depuis vous, nous sommes restés stationnaires, Dieu merci! et, excepté quelques téméraires qui ont osé marcher en avant, vous trouverez à la même place l'Académie, la poésie descriptive, le drame pleureur et le Théâtre-Français! »

Vous pouvez juger si La Harpe fut content! Malheureusement l'heure fatale le rappelait dans le royaume des ombres, et il sortit du Collège de

France non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur une classe plus sombre que les autres, où il découvrit encore une nouvelle forme de père Péteau qui expliquait *Thucydide* aux murailles. « Au revoir, père Péteau ! s'écria La Harpe; il me semble que vous venez de dire une bêtise, si j'ai bien entendu; mais allez toujours, et faites comme moi : pendant vingt-cinq ans j'ai parlé de grec et j'ai traduit du grec, sans savoir cependant un seul mot de grec. »

LE PHILANTHROPE

AU BAGNE DE BREST

(1829)

Quand les gardes de la chiourme eurent examiné avec soin les ordres positifs du gouvernement qui ouvraient au philanthrope l'entrée de toutes les prisons et de tous les bagnes du royaume, il arriva que ces honnêtes geôliers, tout étonnés d'un titre si inouï et d'une curiosité si étrange, se permirent quelques questions avant d'ouvrir au sentimental voyageur les portes de fer de la chiourme.

« Monsieur, lui dit le chef des gardes, je voudrais bien qu'il vous plût de me dire pourquoi vous venez de si loin visiter les misérables qui sont confiés à mes soins, et dont le seul aspect est si

horrible que, moi qui vous parle, je ne vois jamais arriver sans une espèce de terreur le moment où je dois faire ma ronde de chaque jour.

— Capitaine, reprit le philanthrope en élevant la voix, il faut que vous sachiez avant tout qu'un philanthrope ne connaît ni le dégoût ni la terreur. Moi qui vous parle, j'ai visité tous les hôpitaux de France, je suis descendu dans tous les cachots, j'ai parcouru toutes les maisons de détention, depuis Bicêtre et les Madelonnettes jusqu'aux moindres greniers où les gendarmes renferment les vagabonds; naturellement, j'ai toujours aimé ces lieux redoutables où mes malheureux concitoyens vont perdre la liberté; si vous veniez chez moi, vous verriez même dans mon salon un beau plan de la Bastille, que je regretterai toujours de n'avoir point parcourue. Ainsi donc, je vous prie, ouvrez-moi tout de suite les portes de votre bagne; j'ai soif de soulager ces malheureux.

— En ce cas, homme charitable, reprit un des porte-clefs, il faut que, malgré votre bonne volonté pour les galériens, vous sachiez que nos règlements vous défendent de donner plus de 1 franc à chaque homme de la chiourme; seulement, si le cœur vous en dit, vous pourrez ajouter à ce présent pécuniaire quelques mouchoirs de poche, un peu de sel pour le potage, du sucre et du tabac, du

savon et des peignes, et autres menus objets, que ma femme vous vendra à bon marché.

— Il ne s'agit pas de tout cela, reprit le philanthrope impatienté; me prenez-vous donc pour un missionnaire, ou pour une sœur grise, ou quelque autre distributeur d'aumônes? Je viens faire à ces hommes dégradés des présents bien plus précieux: je viens leur apporter l'espérance et les consolations de la philosophie. Ainsi donc, les ordres sont exprès, et je veux entrer sans retard.

— Au moins, Monsieur, reprit l'officier, comme vous n'avez rien qui vous distingue, que vous n'avez pas l'air d'un homme très vigoureux, et que ces coquins-là ne respectent guère qu'une robe de prêtre, permettez, pour votre sûreté personnelle, que je vous fasse accompagner par quatre fusiliers de la compagnie, qui, au besoin, vous feront respecter.

— Je vous ai déjà dit, Monsieur l'officier, que je ne craignais rien. Je viens à ces hommes comme j'irais à mes frères; je veux leur parler le langage de la philosophie et de l'humanité, mais je veux leur parler sans témoins; je suis comme Henri IV, je ne veux plus de hallebardes! D'ailleurs, ajouta-t-il en se rapprochant du gardien, les forçats doivent être bien attachés!

— Allez donc, Monsieur, reprit le capitaine

avec un air grave ; je souhaite que vous vous trouviez en sûreté, et surtout que votre visite soit utile à ces gens-là; » et, du même pas, le philanthrope, traversant la cour intérieure, fut introduit dans le bagne.

Ce bagne est un vaste hangar divisé en plusieurs rangs de lits de camp sur lesquels les forçats sont enchaînés. Le premier aspect de cette prison est horrible. Vous vous trouvez là au milieu de tout ce que la société a d'infect, au milieu de tout ce qui s'appelle faussaires, voleurs, assassins de grands chemins, hommes à la figure blême et pâle, qui n'ont plus de sourire que lorsque quelque horrible souvenir ou quelque récit infernal vient à leur rappeler leur nature première. Du reste, c'est souvent une cruauté de les réveiller quand, au retour de leurs pénibles travaux, ils s'endorment sur la paille et font encore quelque rêve délicieux de débauche ou de liberté.

Ce fut pourtant le moment que choisit notre philanthrope. A l'aspect de ces hommes dont une partie était endormie et dont l'autre jouait aux cartes, il crut bien faire en se faisant annoncer comme s'il fût entré dans un salon de l'opposition ; mais son nom, qu'il répéta à plusieurs reprises, ne fit aucune sensation sur le bagne : les uns ne l'entendirent pas, les autres y répondirent

par un sourire moqueur, et ceux qui avaient le sommeil léger, se tournant sur leur couche avec un horrible fracas de chaînes, poursuivirent d'un horrible jurement l'importune curiosité de l'étranger.

Vous comprendrez sans peine combien le philanthrope dut être étonné de ne pas recevoir un accueil plus amical ; il fut même sur le point de se retirer en maudissant l'impolitesse du bagne, mais heureusement que son nom avait frappé l'oreille d'un vieux forçat, autrefois grand lecteur du *Constitutionnel*, homme lettré, qui, par son éloquence et son savoir, plus encore que par ses antécédents, s'était attiré l'estime et le respect de ses confrères. Ainsi, à l'instant même où le philanthrope se retirait gravement, il se sentit arrêté par le bras, et le vieux forçat élevant la voix : « Camarades, s'écria-t-il, réveillez-vous et laissez là vos cartes, levez-vous sur votre lit de toute la longueur de votre chaîne, voici un de nos amis, un de nos frères, un des amis de la liberté, qui vient nous voir ; réjouissez-vous, chers camarades, nous allons voir un honnête homme, et, s'il plaît à Dieu, nous aurons du tabac dans notre poche et du sel ce soir dans notre soupe. »

A ces mots, prononcés d'une voix retentissante et sonore, tout le bagne fut en émoi ; chaque forçat

se leva sur son lit avec des cris de joie, saluant le nouveau venu de toute la force de ses poumons, de toute l'énergie de son langage. Vous ne sauriez croire combien était horrible et impudente la joie de ces malheureux.

« Oui, Messieurs, oui, mes frères, reprit le philanthrope, dans un moment de silence, je viens vous apporter des consolations; les lois et les mœurs se réforment chaque jour dans notre belle patrie, le parti de la liberté s'élève de toutes parts, l'humanité va décidément prendre le dessus, et avant peu on ne marquera plus d'un fer chaud les malheureux criminels!

— On ne les marquera plus, s'écria un des bandits, on ne marquera plus personne! Mon cher frère, que nous apprenez-vous là? Ne voyez-vous pas que ce serait une cruelle injustice? Ne comprenez-vous pas que, par ce moyen, nous serions toute notre vie montrés au doigt comme les derniers citoyens qu'ait flétris le bourreau? Malheureux que nous sommes! une fois rentrés dans cette belle patrie, comme vous l'appelez, et nous trouvant au milieu de ces mœurs que vous réformez, nous ne pourrions plus nous perdre dans la foule des gens flétris, ce serait une horrible injustice!

— Ce serait une horrible injustice, répétèrent tous les forçats.

— Une horrible injustice, » ajoutèrent les forçats des derniers bancs; et ce mot, sourdement répété, fut d'un effet sinistre et pensa déconcerter le philosophe orateur.

Cependant le gant était jeté, et, s'il ne l'eût pas relevé, trois cents bandits étaient prêts à le ramasser et à le lui jeter à la figure; aussi le philanthrope reprit-il son discours.

« Quand je dis, Messieurs, qu'on ne marquera plus personne, je me trompe peut-être; ce qui est sûr, c'est qu'une fois sortis des bagnes, vous trouverez à votre retour dans vos foyers des occupations honorables, des secours en grand nombre, et que vous pourrez, grâce au progrès des lumières, redevenir de bons citoyens dont la patrie pourra être fière encore.

— Voilà qui va bien, mon frère, pour ceux qui n'ont plus que dix ans à faire; mais moi et les autres qui sont ici pour toute leur vie, quels sont vos projets sur nous? Sans doute que vous avez pensé à notre malheureuse situation; ainsi donc, donnez-nous les aumônes que nos frères nous envoient, laissez-nous, si vous pouvez, quelques numéros de ce bon *Constitutionnel* que nous aimons tant à lire, et comptez sur nos ardentes prières à l'occasion.

— Bah! bah! reprit un jeune homme de la

troupe, ne vois-tu pas que ce Monsieur est un beau parleur, et qu'il n'a rien à nous donner, pas même un morceau de pain blanc, comme cette bonne religieuse qui est venue nous voir il y a huit jours! En vérité, vous êtes bien novices, vous autres, de ne pas reconnaître au premier coup d'œil ces amis de l'humanité qui ne sont bons à rien, qui viennent vous voir en voiture et dînent à table d'hôte tous les soirs, qui portent de l'or à leurs doigts, qui ont une montre et une chemise blanche tous les trois jours, avec un décrotteur le matin pour leurs habits et leurs souliers. Voyez-vous, je connais, moi, de quoi il retourne avec ces Messieurs-là, il n'y a pas un liard à gagner avec eux; mais des promesses en veux-tu, en voilà. J'ai dit.

— Cela serait-il possible, mon fils? reprit un bandit à cheveux blancs et à la figure respectable. Auriez-vous eu le dessein de vous jouer à ce point de vos semblables? Auriez-vous eu le cœur de venir avec des bottes neuves insulter à nos pieds sans souliers, et avec votre chapeau de feutre seriez-vous venu nous reprocher nos bonnets rouges? Non, non, il n'en est pas ainsi; si cela était, l'ombre de Voltaire vous apparaîtrait dans votre sommeil avec une figure menaçante et des paroles de colère. D'ailleurs, dans aucun cas, vous ne me

refuseriez, à moi qui pourrais être votre aïeul et dont la vue s'affaiblit visiblement, cette paire de lunettes que vous portez par vanité pure, et dont l'argent me paraît assez bien doré.

— Et à moi, qui pourrais être ton fils, ô mon cher concitoyen, à moi que l'amour le plus ardent a jeté dans ce bagne, me refuseras-tu cette montre de Genève qui me rappellera à chaque instant du jour le bonheur que je n'ai plus?

— Et à moi, digne philosophe, à moi que l'injustice des hommes a plongé dans ces ténèbres impures, à moi la plus innocente créature qui ait jamais été jugée par ses pairs, pourras-tu ne me pas donner cette tabatière d'écaille avec des charnières que je ne voudrais pas accepter si elles étaient en or; je te promets de la garder aussi longtemps que je garderai les deux initiales de mon nom.

— Et à moi, pécheur endurci, malheureux coupable que je suis, daigneras-tu accorder, pour essuyer les larmes du repentir, ce beau foulard des Indes fait à Paris, comme j'en vendais dans la rue Saint-Denis? Tu seras encore un bien digne homme, vertueux Français, d'ajouter au mouchoir cette paire de gants qui me sera utile toutes les fois que je me couperai. »

Mais les autres forçats, voyant le philanthrope

ainsi dépouillé, se mirent à réclamer hautement une part dans ses générosités. Ce fut alors dans le bagne un tumulte épouvantable, une jalousie soulevée au plus haut degré, et j'ignore ce qu'il serait advenu au philanthrope si les argousins ne fussent venus à son aide pour le protéger, ne l'eussent mis à la porte presque nu et, pour comble de malheur, sans qu'il eût pu dire un mot de vertu ou de liberté à ces infortunés forçats.

Cette visite n'eut donc pour dernier résultat qu'une espèce de révolte dans une prison ordinairement tranquille, et le soir de ce jour fameux, pour célébrer la visite du philanthrope, il se fit dans le bagne la plus large distribution de fers et de coups de nerfs de bœuf dont les plus anciens forçats eussent entendu parler.

Voilà pourtant quels seront toujours les résultats d'un zèle sans mission et d'une pitié de théâtre, voilà pourtant où doit mener nécessairement l'humanité improvisée qui se mêle aux douleurs ou aux crimes des hommes, comme si ce n'était pas l'étude de toute la vie de connaître ces douleurs et ces crimes! Sous ce point de vue, je dirai presque qu'il faut avoir droit à être humain avant de songer à l'être, qu'il faut avoir la robe et le cœur de saint Vincent de Paul avant de s'en faire la ridicule parodie, et que c'est la plus amère déri-

sion de porter quelque part des paroles de paix ou de vertu sans y porter aussi les espérances de la religion chrétienne, les seules espérances réelles que puisse accepter un forçat.

POLICHINELLE A L'INDEX

(1829)

VANT que le ministère se perde entièrement, résumons, s'il se peut, toutes ses grandes actions depuis son premier pas dans la carrière; mettons-les en bloc comme pour un jugement solennel : le jour du jugement est peut-être arrivé.

Ce fut M. Mangin qui le premier donna le signal du mouvement. M. Mangin n'avait pas encore écrit ses fameuses lettres; il brûlait de se distinguer par une action d'éclat : il fit casser, pour commencer, les lanternes du *Messager des Chambres* au profit de la *Gazette*. Telle fut la première action de vigueur dont le ministère eut à se louer.

Cela fait, la police en revint à ses anciennes habitudes d'inquisition impériale; elle revit l'Empire partout, comme si l'Empire était encore

quelque part : au fond d'une bouteille d'eau de Cologne, sur un savon à faire la barbe, au milieu d'un foulard de coton, à plus forte raison sur le bronze. — Ceci est le père, ceci est le fils; voilà un aigle ! Et alors, de tout confisquer, de tout punir, de mettre en prison le moindre colporteur, jusqu'à ce qu'il se fût rencontré un enfant de dix ans qui osât invoquer la loi contre M. le préfet de son département. Tel fut le second exploit de nos seigneurs.

Vous avez appris, il y a quelques jours, comment les pistolets de poche sont tout à coup devenus suspects. Après l'épée d'un membre de l'Institut un jour de réception, il n'y a rien de plus inoffensif dans le monde qu'un pistolet de poche; depuis qu'on a imaginé de renfermer le salpêtre dans l'espace étroit de deux pouces environ, il n'est pas arrivé, que nous sachions, qu'un seul délit ait été commis avec cette espèce de jouet guerrier, qui n'est bon qu'à donner plus d'assurance à celui qui le porte. Il en a été des pistolets de poche comme des foulards séditieux : on a fait une descente chez les marchands; on leur a tout pris, malgré les droits qu'ils avaient payés à la frontière.

Ce fut là sans doute une importante démarche; mais, pour mieux s'en rendre compte, il est utile

de noter que, lorsque les pistolets furent interdits, on ne parlait depuis huit jours que d'assassinats et de vols; chaque quartier avait son escalade, chaque faubourg avait son meurtre; nous entrions dans les sanglants et délicieux récits des soirées d'hiver, au moment le plus formidable de cette bonne terreur qui fait trembler toute une maison pour les jours d'un époux ou d'un frère. Hommes de peu de foi, rendez les armes; apprenez à avoir plus de sécurité dans les murs de M. Mangin, fiez-vous à sa police, et, si vous avez peur, ne demeurez ni aux Champs-Élysées, ni dans le nouveau quartier Poissonnière, ni dans la rue de l'Ouest, ni dans aucun de ces lieux funestes tout bordés de carrières profondes, de buissons menaçants ou de murs sans fin qui n'ont pas une porte, pas une lumière, pas un regard.

Nous ne parlons pas ici des jugements en police correctionnelle, des terreurs paniques de nos hommes d'État, des journaux arrêtés à la poste pour une nouvelle que savait toute la France, et enfin de ces pauvres rédacteurs de l'*Apostolique,* honnêtes fanatiques en cheveux gras, attirés tout à coup au grand jour du tribunal, et accusés d'avoir parlé contre la Charte, comme s'ils savaient ce que c'est que la Charte! Ce furent là d'innocentes victimes du dévouement prétendu de

notre ministère pour ce qu'il appelait les libertés publiques; ses journaux à lui insultent chaque jour ces libertés précieuses, et il les protège, il leur cède le monopole de toutes ses bornes le soir; voilà une pauvre feuille que personne ne connaît, l'*Apostolique*, qui agit et qui pense pour les suisses de sacristie : que l'*Apostolique* soit puni, il a parlé contre la Charte! Après cela qu'on dise que vous n'aimez pas la Charte.

Passe encore pour ces capucins de robe courte qui s'étaient faits écrivains politiques; ils n'en ont pensé ni plus ni moins qu'avant leur condamnation; ils n'en ont été que plus fiers et plus zélés pour le même martyre. Le ministère a été bien plus injuste envers un autre capucin à toute barbe qui faisait les délices du Marais. Je le vois encore suspendu à la toiture, bonhomme réjoui, à l'œil vif, au teint vermeil, tout entouré de coquilles, comme les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, bourdon au cou et bâton à la main, véritable Rembrandt de carrefour qui semblait jeter une bénédiction sur les brocs qui l'entouraient. Il était le patron de son paisible quartier. C'était la meilleure physionomie qui se pût voir. Les buveurs de la rue d'Angoulême le saluaient en entrant, en sortant ils le saluaient encore; il n'était pas de fort de la halle qui ne fût attaché,

sans le savoir, à cette digne physionomie. — Eh bien! ils ont traité ce malheureux comme une enseigne, ils l'ont plus maltraité que les capucins de l'*Apostolique,* ils l'ont dépossédé sans enquête, sans plaidoiries, sans appel. L'aubergiste en pleurs, sa femme et sa jeune fille en pleurs, ont vu décrocher, par la main d'un agent de la police, cet antique tableau de famille, avec lequel l'aïeul de la maison avait fait sa fortune, qui gardait le seuil de son fils, qui vit naître ses petits-enfants. Adieu tout le renom du joyeux cabaret! Quel nom prendra-t-il désormais? à quel saint se vouera-t-il? La police emporte son capucin, comme si c'était encore quelque descendant d'une secte abolie; toute la famille est en deuil, tout le quartier s'attriste : ôtez dans une rue de Madrid la sainte Madone que le peuple entoure de rubans et de fleurs, vous n'y porterez pas plus de douleur.

Ceci est un des plus grands exploits du ministère, son Marengo ou son Fleurus : le fait s'est passé en plein jour. Pour les exploits cachés ou moins patents, il serait impossible de les raconter tous. La république des lettres surtout, comme on aurait dit sous M. de Louvois, et comme on n'osait pas le dire sous M. Rives, a été l'objet d'une sollicitude singulière. Toute l'attention s'est portée sur le théâtre; des drames, promis depuis

longtemps, allaient être joués, on les a rejetés dans le néant; à quelques auteurs, par une cruelle ironie, on a dit : — Pour être joué, changez-moi tel homme, Jacques Clément, par exemple, et cet homme était toute la pièce. On a épuré la censure déjà si pure; bien plus, la censure, telle qu'elle était établie, a fait peur. Autrefois l'auteur dramatique était appelé à la mutilation de sa pièce; il avait le droit de la défendre en présence des censeurs, d'expliquer son idée, de refaire son vers, le droit de crier grâce au moins quand il était incisé trop avant; une circulaire du ministère de l'intérieur a changé tout cela. Le drame est seul à présent devant les juges, pauvre et nu, exposé à toute l'intempérie de leur raison, à tous les accidents de leur paresse, seul : ainsi l'ont voulu M. Rives et ses commis; après quoi, si la pièce est en vers, elle ne peut être jouée qu'à deux théâtres. Il existe une circulaire là-dessus : point de milieu entre le Théâtre-Français et l'Odéon; voilà ce qu'on a fait pour les lettres, sans compter les croix d'honneur. Ce qui arrive à M. Crapelet n'est pas moins étrange. M. Crapelet est un imprimeur à la manière des Alde ou de Henri Estienne, tout amoureux de son art et ne songeant qu'à produire des chefs-d'œuvre, peu soucieux de tout le reste. Ce savant et infatigable investigateur

des précieux manuscrits de la Bibliothèque royale publiait, depuis 1826, une très intéressante *Collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française;* c'était un de ces beaux monuments élevés à la science de l'historien et de l'antiquaire, pour lesquels la fortune d'un particulier ne peut suffire, et que les gouvernements se font honneur de protéger. Deux ministres avaient protégé cette collection jusqu'à ce jour; cette fois il en a été décidé autrement; la collection de M. Crapelet est suspendue jusqu'à nouvel ordre. Qu'importe au ministère un vieux livre du temps de Philippe le Bel! Il a plutôt besoin d'un méchant pamphlet en sa faveur que d'un Missel de la reine Marguerite ou du *Traité des gaiges de bataille à l'encontre de plusieurs malfaicteurs qui se sont avancés par faulx engins.*

Ici, malgré nous, nous avons à parler d'une bien triste circulaire, toujours à propos des lettres. Quand nous disons une circulaire, c'est deux circulaires qu'il faudrait dire. La première a fait défense à tous les gens faisant vaudeville ou drame de fêter par quelque pièce de circonstance la fête de notre Roi. On n'a pas songé que même un mauvais couplet était toujours bon à la Saint-Charles, pourvu qu'on y parlât de dévouement et d'amour. On a envié aux poètes du second ordre la part qu'ils

avaient autrefois aux munificences municipales ; on a privé le peuple de ces allusions royalistes qu'il aime tant ; on a refroidi sans savoir pourquoi la verve de nos chansonniers, et lorsque quelques enfants perdus de cette littérature honnête et pauvre, pleurant leur Saint-Charles anéantie, ont sollicité du ministre de l'intérieur quelques secours qu'on ne refusait jamais, savez-vous comment on leur a répondu? On leur a répondu encore par une circulaire, par une lettre faite à l'avance, imprimée à l'avance, dans laquelle on leur dit, sans détour, qu'ils n'ont pas de secours à espérer et dans laquelle on leur parle d'hôpital! Le ministère n'a donc pas songé combien il fallait qu'un homme de lettres eût faim pour implorer ses secours! — Ouvrez vos rangs, pensionnaires politiques, écrivains gagés pour l'injure et l'insulte, journalistes de Paris et de province, dérobés à grands frais aux bureaux de la rue Sainte-Anne; ouvrez vos rangs, faites place au poète Gilbert; il va mourir à l'hôpital.

Voilà! voilà les grands exploits du ministère, et il me reste à vous conter le plus éclatant de tous.

Je le raconterai sans préparation, sans périphrase. Le ministère a proscrit Polichinelle! Il a tué Polichinelle, tué sans pitié et sans remords. Polichinelle renfermé dans sa cage comme dans l'unité,

Polichinelle dont l'habit était en guenilles, Polichinelle francisé, hébété, lourd, le Polichinelle du boulevard, ils ont trouvé que c'était une homme politique, ils ont imaginé que c'était une voix populaire; ils ont tué Polichinelle; ils ont proscrit son chat fidèle; l'animal en chair et en os n'a pas trouvé plus de grâce que l'homme de bois; ils ont fait à eux seuls, et en un jour, ce que n'ont jamais pu faire tous les princes de l'Italie, ce que n'ont pas fait Gênes et Venise : ils ont tué Polichinelle!

Vous parlez de liberté de langage et de franchise d'opinion; que nous sommes heureux d'avoir des lois bien faites! Sans la loi, que serait devenue la liberté de la presse sous un ministère qui a peur du Polichinelle vulgaire, du Polichinelle français? Oui, l'Italie avec ses deux censures, l'Italie a échappé à cet outrage. Le peuple s'assemble sur la place, la noblesse et le peuple, le voilà; il se joue de tout, il se moque de tout le monde; il a des allusions et des noms propres; il entre chez le secrétaire cardinal; il se glisse comme Rabelais dans le palais du souverain pontife, il parle, il tonne, il éclate comme Rabelais; il rit et il mord, et le malicieux Italien applaudit ces saillies si pleines de verve et de sel. Polichinelle égratigne à tort et à travers, à droite et à gauche, bien plus cruellement que Molière; il réunit à la fois le

proverbe de Sancho, la panse de Falstaff, le sarcasme de Pantagruel. L'Italie n'a pas besoin de journaux avec son Polichinelle, Polichinelle plus vieux que Dante, plus amusant que l'Arioste ! Avec Polichinelle, l'Italie n'a pas besoin d'une Chambre des députés; elle se passe de comédie et d'acteurs; elle se passe de tout. Insouciante et légère comme une nation qui a renoncé depuis longtemps à s'occuper de liberté, elle ne concevrait de révolution possible que si l'on exilait Polichinelle ou si l'on brisait Pasquin. Polichinelle et Pasquin, voilà la liberté que s'est réservée l'Italie, comme un roi qui se réserve un fief en abdiquant ; voilà pourquoi le Polichinelle italien est immortel; c'est encore de la liberté.

Mais, chez nous, Polichinelle n'est qu'un jeu d'enfant, un spectacle d'oisifs dans une belle matinée d'automne, un gagne-pain de pauvre diable, rien de plus; chez nous, une enseigne est une enseigne, un buste de bronze est un ornement de cabinet, un pistolet de poche est un meuble de luxe : voilà tout.

Tant pis donc pour ceux qui se font des fantômes de tout, qui vont se battre contre une ombre, et qui s'exposent à entendre crier dans les rues : *Achetez le récit de la grande bataille remportée sur des moulins à vent!*

M. LA MÉSENGÈRE

(1830)

Vous connaissez M. La Mésengère. Peut-être est-ce là un nom inconnu pour vous, un son perdu dans l'air comme un vers romantique, un bruit rauque et disgracieux comme le monologue d'*Hernani;* mais sans nul doute, si vous ne connaissez pas le nom, vous connaissez la personne; vous l'avez vue quelque part, vous l'avez vue partout : modèle grotesque, empesé, long et court, gras et fluet, toujours dans les extrêmes ridicules; une large poche, une large tabatière, un habit large, un vaste chapeau, des hauts-de-chausse et presque des aiguillettes; une perruque! oh! une perruque rousse, à queue, relevée sur le front, pelée comme celle de Chapelain, une canne à pomme d'or, une bague à diamant, que sais-je? des bas chinés, deux

montres, et, qui pis est, tout cela n'a pas même l'avantage d'être un accoutrement d'ancien régime, et n'est même pas gothique; c'est le faux en accoutrement et en bien-être, le faux partout. Vive M. La Mésengère! brave homme, raide et rond. Mais pourquoi en parler si longtemps? direz-vous. Pourquoi? C'est un homme de haute importance, qui porte des arrêts souverains. Si ce n'était qu'un juge du Marais, on n'en parlerait pas; mais c'est M. La Mésengère, entendez-vous!

Vous avez vu plus d'une fois M. La Mésengère, à la porte des vitriers de la rue Saint-Jacques, entre deux caricatures du camp de Boulogne et des tableaux de bravoure; sur les boulevards, à côté des *Œuvres complètes de M. Jouy* et du *Théâtre de M. Gosse*. Charlet a peint M. La Mésengère avec armes et bagages, lunettes sur le nez et nez au vent, prononçant ces mémorables paroles : *Caporal, venez reconnaître!*

Vous sortez : au coin d'une rue la foule est assemblée; elle regarde Polichinelle. Voilà Polichinelle et son chat, et son bâton, et le diable : les enfants sont émus, les bonnes d'enfants et les militaires se jettent de tendres œillades; tout au milieu du groupe vous découvrez M. La Mésengère qui fait de la littérature : « O Polichinelle dégénéré, s'écrie-t-il, Polichinelle affranchi de

toutes règles, Polichinelle indigne d'être enlevé par le diable, Polichinelle avec un chat! » M. La Mésengère fait de la littérature dramatique en pleine rue, et la foule se presse autour de lui en disant : « Voilà un grand critique; voilà Fréron et Dussaulx! » et vous fuyez de toutes vos jambes pour éviter M. La Mésengère et ses dissertations.

Vous continuez votre route. Il faut déjeuner chez Tortoni, un lieu fameux : buffets dressés, vins choisis, et un peuple qui parle d'or, et des prêtres en riches habits; Tortoni, le rendez-vous matinal de la société parisienne dans ce qu'elle a de mieux. Voilà qui va bien. Vous ne pensez déjà plus à M. La Mésengère ni à Polichinelle. Par hasard vous jetez un coup d'œil dans la rue, et chez le marchand de vin, ô surprise! voilà M. La Mésengère qui déjeune. Vive le cabaret pour M. La Mésengère, le cabaret d'autrefois! Molière et La Fontaine dînaient au cabaret, Chapelle allait au cabaret; toute la vie d'autrefois se passait au cabaret. Qu'est-ce que c'est que le café Tortoni? Oh! M. La Mésengère vous méprise bien fort, gens de luxe; il tient aux vieilles habitudes, aux vieux usages, à l'ancien cabaret et à l'ancien Polichinelle. Chacun ses mœurs.

La promenade vient ensuite : le bois de Bou-

logne quand le soleil est vif, que les arbres se couronnent de feuilles, que les brillantes calèches se promènent rapides comme le vent. En avant les jeunes hommes et les beaux coursiers anglais, et les femmes qui courent à bride abattue; tout s'enveloppe de bruit et de poussière : les chiens aboient, les armes brillent, le tambour bat aux champs, le roi passe! la foule se presse et se heurte; place à la jeune France, à la génération nouvelle, aux députés de la France, à la poésie, aux armes revêtues du manteau presque royal! Noble fête, illustre cortège!

Quand tout à coup, à la suite d'un méchant fiacre, vous apercevez une pauvre calèche traînée par un cheval efflanqué; on sourit, on s'arrête, la calèche poursuit son pas; elle est traînée par un seul cheval et conduite par un cocher aussi vieux que le cheval, revêtu d'une houppelande aussi vieille que le cocher; l'accoutrement du cocher fait plaisir. Figurez-vous qu'il a un pantalon et des bottes à revers! A qui donc ce noble équipage? à qui ce maigre coursier, ce cuir sans vernis, ces roues émincées? Eh! mon Dieu! c'est encore lui, c'est M. La Mésengère dans son équipage d'autrefois. Le cheval en arbalète, c'est cela! Pauvre cheval, pauvre voiture, pauvre cocher! Il n'y a d'heureux que le propriétaire de tant de biens. Il est traîné

comme l'étaient M. de Pompadour et le marquis de Cavoye, et M. le premier président, et toute la cour des aides, et madame la baillie, et madame l'élue. M. La Mésengère est content; il suit le siècle à petits pas; aussi à Longchamps arrive-t-il toujours le jour de Pâques, et il demande où est la chapelle, la sainte abbaye, et il est désolé de ne pouvoir entendre cette année les cantiques du vendredi saint, chantés autrefois avec des voix si pures, si fraîches, si douces; et il est prêt à en pleurer, et il se promet bien de donner une double ration de fourrage et d'avoine à son cheval l'an prochain.

Pauvre homme en retard! Il n'est pas le seul, et je n'en parlerais pas si je n'avais de bonnes raisons pour cela, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire; mais c'est un homme qui a la plus extraordinaire des prétentions, le plus singulier pouvoir, le dirai-je? la plus incroyable profession qui se puisse imaginer, avec cette allure, avec ces mœurs, avec ce costume, avec ce front, ce crâne, ce cerveau, cette calèche, ce cheval et ce cocher. Laissez-moi donc continuer mon récit. On ne dit pas ce que fait M. La Mésengère quand il revient de la promenade; il y a des mauvaises langues qui prétendent que le digne gentilhomme va dîner avec un gigot en hachis; d'autres soutiennent

qu'il va faire une partie de loto chez une marquise de la rue Quincampoix, qui le tint sur les fonts baptismaux dans l'église Saint-Germain des Prés; on se perd en conjectures, il n'y a que nous qui sachions ce que va faire le vertueux gentilhomme dans la retraite de son cabinet; un cabinet impénétrable comme celui de Barbe-Bleue; vous donneriez bien, Madame, le joli bonnet que vous avez porté tout un jour pour le savoir; je suis désintéressé, moi, plus que M. La Mésengère, je vous le dirai pour rien.

Écoutez. Quand l'heure est venue et que M. La Mésengère a vu le monde et les belles manières devant les tréteaux de Polichinelle, au cabaret ou du fond de sa vieille calèche, il se renferme pour composer, mais composer quoi?

Il ne compose, en vérité, ni des sonnets, ni des ballades, ni des tensons, ni des poèmes épiques, ni des charades comme M. de Lignolles, ni des logogriphes pour le *Mercure de France*, ni des bouts-rimés, ni des colonnes de vieux journaux, ni des sarabandes, ni des menuets, ni des prologues d'opéra, ni rien de ce qu'il serait, à son âge, en droit de composer.

Il compose vraiment quelque chose de plus extraordinaire, de plus noble, de plus utile, de plus grand, de plus petit, et ainsi de suite, jusqu'à

ce que vous ayez épuisé la fameuse lettre de Mme de Sévigné.

Il compose donc...

Mais, avant tout, il faut que je vous raconte en quels lieux on rencontre encore M. La Mésengère, quand on a le malheur de s'écarter des règles ordinaires du savoir-vivre et du bon sens.

On joue quelque part *Ma Tante Aurore* et *le Tableau parlant;* vous êtes forcé d'y conduire une vieille tante de province qui déteste Rossini et Mozart. On s'ennuie dans la salle aussi fort que vous vous ennuyez vous-même. Un seul homme pousse des cris de joie, des exclamations violentes; il se récrie, il tempête, il est dans l'extase, il jette à tort et à travers la poudre de sa perruque.

C'est un dilettante du temps de M. Grétry.

C'est M. La Mésengère.

M. La Mésengère est encore cet honnête bourgeois qui se promène vis-à-vis un magasin de carrossier, le parapluie sous le bras, et qui dit, d'un landau anglais : Voilà un beau coupé! et d'un briska : Je voudrais bien que ce cabriolet fût à moi et pouvoir y atteler un bon cheval limousin.

C'est M. La Mésengère qui méprise les meubles en bois indigène et qui s'assied dans un fauteuil avant de l'acheter, qui dit à son tailleur : *Mon*

ami, et qui rit tout haut quand on lui parle des *manches à gigot* ou autres termes qu'il trouve charmants.

M. La Mésengère s'arrête au bassin des Tuileries, crache dans l'eau pour faire des ronds, et pétrit des morceaux de pain qu'il lance aux poissons rouges; il a des poissons rouges sur la table de sa salle à manger.

Quant à cela, je ne sais pas si je puis parler de l'intérieur de M. La Mésengère. La loi est là qui s'y oppose. N'importe! Je vous dirai donc que le cabinet de M. La Mésengère est orné de caricatures rouges et bleues, les personnages ont des phrases toutes faites qui leur sortent de la bouche; c'est d'un effet très divertissant.

Le salon est orné de bonnes copies de Vanloo, de Boucher, rose, blanc, joli; c'est un plaisir pour les petits enfants.

Plus, une guitare à cinq cordes, trouvée sur le champ de bataille de Fontenoy.

Plus, sur les rayons de la bibliothèque, les *Œuvres de Dorat,* les *Baisers de Jean Second*, les *Idylles de Segrais,* toutes les *Énéides,* excepté celle de Virgile, toutes les *Iliades*, moins l'*Iliade* d'Homère. M. La Mésengère est un amateur déclaré des belles-lettres. Que voulez-vous? C'est sa littérature, c'est son goût; c'est le dada sur lequel

il traverse l'ère présente; c'est tout ce qu'il sait des affaires de ce jour. C'est lui qui fait danser Mlle Taglioni sur le théâtre où meurt Mme Malibran, dans *Otello*. Interrogez-le, il confondra Odry avec Mlle Sontag; en revanche, il vous dira qu'il a été très lié avec le vieux Vestris, et qu'il a entendu la *gavotte* du premier. Quel anachronisme que M. La Mésengère !

Mais vous ne m'écoutez plus, vous êtes distrait; vous voulez savoir enfin ce que fait M. La Mésengère dans son cabinet; je vais vous le dire, puisque vous le voulez absolument.

M. La Mésengère fait des modes !

Des modes pour aujourd'hui, pour demain, pour après-demain, pour la cour, pour la ville, pour Versailles, pour la province, pour Pontoise; elles ont un grand succès à Pontoise. Oui, il fait des modes; il a fait plus d'une robe au corsage ample et bouffi, plus d'un habit étranglé par le haut et étroit par le bas; il a fait des coiffures, il a fait des chaussures, il en fait encore : c'est sa vie, c'est son drame, c'est son bonheur, c'est sa profession, son métier, son art; c'est lui tout entier, lui tout seul. La mode, c'est M. La Mésengère; M. La Mésengère, c'est la mode. Oui, lui-même! Vous avez beau dire qu'il ne vit pas dans le monde, qu'il est en dehors de toute société;

qu'il ne peut pas savoir ce qui se passe dans votre salon, où il ne va pas, dans votre antichambre, où son laquais ne serait pas reçu; nous savons tout cela aussi bien que vous. Mais M. La Mésengère fait des modes depuis trente ans; il en fera jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il voie revenir les vertugadins, objets de ses regrets, mollement portés sur des ailes de pigeon.

O Messieurs et Mesdames! méfiez-vous des tragédies du cardinal de Richelieu et des modes de M. La Mésengère.

UNE

ANNONCE DU MONITEUR

(1832)

Au Directeur de L'ARTISTE.

MONSIEUR,

Vous êtes grand connaisseur en tableaux, en architecture et en statues; mais il y a chez vous une qualité dont je fais beaucoup plus de cas que de toutes vos qualités *artistiques,* comme on dit. Vous vous prosternez devant Rubens, mais aussi vous admirez Molière. Molière vaut cent fois à lui seul Raphaël, Michel-Ange, Rubens, Murillo, Velasquez, Rembrandt et tous les autres. Molière, c'est la sagesse humaine sous le manteau de Sganarelle; c'est la philosophie qui se révèle aux hommes sous son

plus charmant sourire; c'est la gaieté française, c'est l'esprit français, c'est la plus belle langue française aussi. Quel peintre, je vous prie, oserait se comparer à ce grand peintre de tous les vices, de tous les ridicules et de toutes les vertus de l'homme? Le peintre, quel qu'il soit, ne représente que des visages et des manteaux, de la chair et du velours; Molière représente les passions les plus cachées que recouvrent ce manteau et cette chair. Les femmes de Rubens sont bien belles, je le sais; mais les femmes de Molière : Elmire, Célimène, Agnès la charmante enfant, pour qui donc les prenez-vous? Rembrandt a jeté sur la toile de terribles figures; mais quelle figure plus terrible que Tartuffe? Il y en a qui aiment les tableaux de l'École flamande, les Téniers, par exemple; mais quelles plus joviales peintures que celles-ci : Sganarelle, George Dandin, l'Avare lui-même, Amphitryon? Van Dyck est un grand faiseur de portraits des plus grands personnages; on admire encore les dentelles de ses belles dames et les pourpoints de ses gentilshommes; mais les gentilshommes de Molière, don Juan, par exemple? mais ses petits marquis si polis, mais ses jeunes coquettes si charmantes? Molière est le plus fertile des peintres, comme il en est le plus inimitable; il a creusé si avant dans l'âme humaine qu'il l'a

vue à la loupe, et qu'il l'a peinte comme il l'a vue. Gloire à lui et respect, sur la terre et dans le ciel, aujourd'hui et demain, hier et toujours!

Jugez de mon bonheur, mais aussi jugez de mon indignation et de ma colère, quand j'ai vu l'autre jour, dans *le Moniteur*, l'annonce presque officielle d'une découverte de haute importance. On venait, disait-on, de découvrir, dans un petit village près de Corbeil, une liasse de papiers qui contenait une correspondance inédite de Molière adressée à Jasmin, trésorier du roi.

Une correspondance de Molière! à nous qui n'avons pas de lettres de Molière, quelle joie! d'autant plus qu'enfin, grâce à cette découverte, la France allait posséder de l'écriture de ce grand homme! Savez-vous, en effet, que cet homme qui a tant écrit, on n'a de lui qu'une seule signature retrouvée par hasard? Je l'ai vue à la Bibliothèque du roi, cette heureuse signature; elle est d'une écriture fine et déliée, et si honnête!

Un Anglais, lord Spencer, en a offert 50,000 francs pour la mettre à côté de la signature de Shakespeare! 50,000 francs la signature de Molière! Je le crois bien. On nous aurait donné par-dessus le marché les deux signatures uniques de Shakespeare que possède l'Angleterre, que la France eût bien fait de dire : *Non!* Nous allions donc enfin

posséder des pages entières de cette écriture perdue dans l'incendie du Théâtre-Français, perdue par la négligence de cette atroce femelle qui fut la femme de Molière ! Nous l'espérions, du moins. Mais ici s'arrêta notre joie, et notre désappointement commença.

En effet, le mystificateur qui écrivait au *Moniteur universel,* voulant appuyer d'un témoignage sa précieuse découverte, se mit à nous citer, à l'appui de la correspondance *à Jasmin, trésorier du roi,* de prétendus vers de Molière qui seraient tout au plus dignes de l'abbé Voisenon. Avez-vous lu ces vers, Monsieur, et les avez-vous lus avec la respectueuse attention que mérite le nom de Molière? Et, si vous les avez lus, avez-vous été assez malheureux pour croire un instant que c'étaient là des vers de Molière, — des vers de l'an 1672, la fatale année où mourut ce grand homme, si jeune encore? Pour moi, je puis dire que je n'y ai pas été trompé un instant. Les vers sont intitulés à peu près comme le sonnet d'Oronte :

SUR L'ABBÉ T...,

qui avait adressé de mauvais vers à Mme C. P.

Cher abbé...

(On ne disait pas encore *cher abbé* au temps de Molière.)

dont la muse, à tes souhaits *rétive*,
Veut *voguer au Permesse*...

(On vogue *sur* une rivière, et non pas *à* une rivière.)

et s'éteint sur la rive...

(Une chose qui *vogue* ne *s'éteint* pas sur une rive.)

A son culte sacré...

(Le culte de qui?)

ton esprit asservi
Méconnaît l'art des vers qu'*Apollon t'a ravi*.

(Molière n'aurait pas dit : *t'a ravi;* c'eût été reconnaître que le *cher abbé* avait possédé autrefois *l'art des vers*.)

Le front ceint du laurier que *fleurit le génie*,
La tonsure irait mal aux enfants d'Aonie...

Je ne crois pas que Molière eût plaisanté sur *la tonsure* de l'abbé T...; c'est une plaisanterie de l'autre siècle.

Et *tout rit* dans l'Olympe, *où brille tant d'éclat*,
Aux accents amoureux d'un *Tibulle en rabat*.

Tout rit n'est pas heureux, *où brille tant*

d'éclat est un pléonasme, et de plus c'est une faute de français; *Tibulle en rabat* est grossier.

Va, crois-moi, cher abbé, fuis l'abord du Parnasse :
Pour atteindre au sommet *la soutane embarrasse.*

La soutane embarrasse : c'est toujours la même plaisanterie de *tonsure* et de *Tibulle en rabat. La soutane embarrasse* n'est pas très français, et puis c'est un triste *acutum* pour finir une épigramme. Molière entendait autrement l'épigramme. Il était passé maître dans le grand art de piquer au vif ceux qu'il voulait atteindre. Témoin ses admirables violences contre le *cher abbé* Cotin. Molière n'a donc pas fait la présente épigramme pour toutes sortes de raisons : d'abord, parce que cela n'est pas une épigramme; en second lieu, parce que ce sont là de méchants vers; enfin parce qu'il n'y a là dedans ni assez d'esprit ni assez de français pour qu'on y puisse reconnaître Molière. Il faut donc avouer que les gens d'esprit de France ont fait preuve cette fois d'une triste crédulité en prenant au sérieux de pareils vers et en laissant ainsi outrager le grand nom de Molière!

Ne croyez pas cependant que tous les amis de Molière aient été pris de cette coupable indifférence. A la première nouvelle de cette découverte, ils ont demandé où était situé cet heureux village

de Seine-Port, qui contenait de pareilles richesses.

On leur a répondu que c'était un assez triste petit village perdu dans les terres, et dont les abords étaient difficiles; rien n'a rebuté le courage des partisans de Molière.

Ils sont partis pour ce pèlerinage lointain, au milieu des boues et de la pluie. Jugez de leur surprise! Ils croyaient trouver tout le village heureusement agité d'un noble orgueil : des lettres de Molière! Le village était aussi tranquille et aussi endormi que la plus petite ville de province; ils croyaient que le moindre paysan allait être occupé à faire copier les lettres de Molière pour son usage personnel; le paysan coupait du bois, il ignorait même le nom de Molière! Les bourgeois n'étaient guère plus avancés que les paysans; ils ne lisaient pas Molière, ils lisaient Paul de Kock. On rit au nez des amis de Molière en les entendant parler avec tant d'intérêt de la correspondance avec Jasmin, le trésorier du roi. Tout le village de Seine-Port est dans la même ignorance; c'est à peine si l'on sait au juste que Molière était le plus grand esprit de son temps. Il y a même des bourgeois de Seine-Port qui prétendent que ce n'était qu'un comédien, un histrion, un excommunié; fi donc! Et personne ne comprend à Seine-Port qu'on vienne tout exprès de Paris à Seine-Port

pour trouver des lettres de Molière. A ces faits, que nul ne saurait contester, je voudrais bien savoir ce que répondra *le Moniteur*.

Au reste, Monsieur, ce même village de Seine-Port est fécond en pareilles mystifications. Il y a quelques années, un bourgeois de l'endroit fit afficher à tous les coins de Paris qu'il avait à vendre une *Vierge* de Raphaël. Grande rumeur parmi les amateurs parisiens. La chose paraissait nette et précise : on donnait tant de détails sur ce chef-d'œuvre! il était annoncé avec tant de pompe! Tous les marchands de tableaux accoururent à Seine-Port. O mystification! le prétendu tableau de Raphaël, estimé 100,000 francs, n'était qu'une copie dont on offrit 80 francs!

Abusez de Raphaël, à la bonne heure; mais respectez Molière! Donnez-nous des copies de Raphaël, la chose est permise; mais des copies de Molière! Enfin, Monsieur, je ne sais pas jusqu'à quel point nous n'aurions pas le droit de demander raison de sa nouvelle mystification au *Moniteur universel*.

Agréez, etc.

GASPARD L'AVISÉ.

LA
MISÈRE DES ARTISTES

(1833)

Le Salon de 1833 est fermé! L'Exposition s'en va sans qu'on puisse dire où elle va, sans qu'elle le sache elle-même!

Où va-t-elle? où vont tous ces tableaux de genre, toutes ces marines, tous ces paysages? Quelles murailles prêteront leurs épaules protectrices aux grands tableaux? Et ces statues, où iront-elles? dans quels jardins publics ou privés?

Pour moi, à l'aspect de toutes ces créations différentes, je suis inquiet, et je me demande qui doit donner asile à tous ces orphelins sans nom.

Il n'y a de bienheureux à l'Exposition que les portraits; ceux-là sont des enfants de bonne maison qui n'ont eu que la peine de naître; ceux-là

sont assurés à l'avance du *victum et vestitum*, comme dit saint Paul : ils ont leur place toute trouvée, au plus bel endroit de la maison paternelle; ceux-là sont les heureux du monde, qu'ils soient beaux ou laids, enfants de génie ou enfants médiocres, spirituels ou sots; ce sont des enfants de famille : ils vivront, c'est-à-dire qu'ils auront un cadre, ils auront une maison, ils auront des gens pour les regarder et pour dire avec un niais sourire : *Comme c'est ressemblant!* Cependant les plus beaux tableaux restent sans acheteurs. Ces tableaux-là représentent les enfants du peuple pleins de génie, mais sans fortune, qui n'ont que du talent et pas d'habits, et qui justifient parfaitement ce beau vers de Juvénal :

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

Telles sont les réflexions que je faisais l'autre jour en présence du Louvre, fermé avec si peu de cérémonie, coupé en deux la veille, pour donner passage à la garde nationale, fermé le lendemain aussi brusquement que le 28 juillet, quand le peuple furieux était à ses portes. Que vont devenir tous ces tableaux ?

Car cette année, s'il est vrai que beaucoup de

tableaux ont été marchandés, et marchandés comme on ne marchande pas les marchandises les plus vulgaires, il est très vrai aussi que fort peu de tableaux ont été achetés. C'est là une grande désolation, à notre sens : savoir que tant de jeunes talents ont été trompés dans leurs plus justes espérances! savoir que tant d'artistes, qui attendaient en tremblant la fin de l'Exposition pour payer avec leurs tableaux quelques-unes de ces pauvres dettes qui font sourire le riche de pitié et qui font le désespoir du pauvre, ne pourront pas payer même une partie de ces dettes! Savoir l'art qui commence, l'art qui a besoin d'être protégé si fort, livré en France à cette abominable lésinerie!

Nous qui connaissons tant de jeunes peintres, nous qui savons combien de nobles misères sont cachées dans les ateliers, nous qui les avons vus se priver de pain pour acheter des couleurs, et jeûner plus d'une fois pour payer leurs modèles ! cela nous paraît une désolation et une honte, de les voir aussi pauvres après l'Exposition qu'ils l'étaient avant l'Exposition!

Il faut avoir le cœur bien dur, se soucier bien peu d'un des plus beaux attributs de la puissance, et bien mal comprendre les beaux-arts, pour les encourager si peu. Autrefois, cela ne se passait pas ainsi : les rois et les grands tenaient à

honneur de payer les artistes au poids de l'or. Ce fut là le seul luxe innocent de François Ier, qui lui en fait pardonner bien d'autres; ce fut le grand luxe de Louis XIV. L'empereur Maximilien tint lui-même l'échelle sur laquelle était monté Albert Durer. Le farouche Henri VIII d'Angleterre enleva Holbein à Thomas Morus, et toute sa vie il soutint le grand peintre. C'était jadis une gloire pour un trône d'être entouré d'artistes riches. Un artiste riche, cela dit tout. Un artiste pauvre, cela signifie bien plus encore; cela signifie une nation médiocrement administrée, et parfaitement indigne d'avoir des artistes.

Je ne crois pas qu'avant la révolution de 1830 le pouvoir ait jamais imaginé de marchander un tableau à un peintre. Si le peintre était jeune et donnait des espérances, on achetait son tableau un bon prix, et il était tout heureux d'être traité non pas en marchand, mais en peintre. Il n'avait pas à se débattre avec le gouvernement pour quelques louis d'or; il était vraiment l'obligé du pouvoir, qui traitait avec lui d'égal à égal.

Et cela est juste. En effet, acheter un tableau à un peintre, c'est payer une dette nationale; c'est profiter d'une haute position pour encourager les beaux-arts, qui ne vivent que de grands encouragements; c'est faire profession de haute estime

pour le talent; c'est être généreux, en un mot, et non pas acheteur.

Car le véritable acheteur de tableaux, car le bourgeois, ne va pas s'exposer à acheter un tableau à une réputation naissante; le bourgeois attend que cette réputation soit consacrée, et, quand elle est consacrée, il attend que le hasard, la misère, l'expropriation forcée ou la mort de l'artiste lui donnent son œuvre à bon compte. Le bourgeois, d'ailleurs, préfère souvent une gravure à un tableau, et souvent une glace de cinq pieds à une gravure. Quand le bourgeois achète, le bourgeois marchande, c'est son droit; mais chez un prince, marchander, cela n'est ni son droit ni son devoir. Le prince donne de l'or au peintre, qui lui donne son tableau; le prince ne profite pas de sa haute position pour acheter à bon compte, mais bien pour acheter très cher. Plus il est élevé, et plus il sent combien c'est une triste profession que celle du peintre et du statuaire.

D'abord, les parents d'un jeune homme qui veut être artiste s'opposent à sa vocation. C'est presque toujours malgré eux qu'il le devient. Sous ce rapport, on lui doit les encouragements qu'on accorde au soldat qui s'enrôle. Et, une fois qu'il est artiste, qu'il est bien séparé de sa famille, bien abandonné de tout le monde, que

de travaux! que de peines! que de misères! que de désirs étouffés! Pauvre artiste! Le froid en hiver, le chaud en été! la foule qui passe sans le voir! Et, malgré toutes ces privations, une vie si honorable! une si respectable misère! Cependant, peu à peu, il marche, il est en progrès, il se sent en progrès; il vient d'achever son chef-d'œuvre! le voilà ce chef-d'œuvre! il y a mis tout ce qu'il avait d'âme, d'idéalisme, de cœur, de crédit et d'argent! Et ce tableau qui doit le consoler un peu, qui doit lui donner un avenir, qui l'achètera, sinon les grands et les riches, sinon le plus grand et le plus riche de tous? Voulez-vous donc livrer ce malheureux et noble jeune homme en pâture au bourgeois? voulez-vous donc tout d'un coup le rejeter dans le néant d'où il est sorti? Il avait du talent pour le paysage et pour l'histoire, voulez-vous donc le forcer à faire des portraits d'employés ou de femmes d'huissiers, ou de rentiers, entourés de leurs chiens, de leurs oiseaux et de leurs enfants? C'était un artiste : voulez-vous donc en faire un marchand? Ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas? Vous avez pour cela trop d'intelligence et de cœur! Eh bien donc, si vous ne voulez pas en faire un marchand, commencez par ne pas marchander son tableau. Ce tableau, il a été fait pour vous, il ne peut être qu'à vous :

prenez-le, ne faites pas banqueroute à la gloire qui ne demande qu'à se produire; si vous agissiez autrement, si vous marchandiez avec le génie, si vous lui ôtiez le prix de sa toile et de ses couleurs, vous n'en feriez qu'un manœuvre; vous seriez à la fois injuste, méchant et cruel, rien que cela!

Ces réflexions sont dures, mais elles sont vraies. Elles m'ont été suggérées d'abord par mon fanatisme pour les arts, ensuite par plusieurs mauvaises actions du pouvoir, dont le récit serait trop pénible. Nous savons, par exemple, un jeune statuaire de talent, qui a été mis à Sainte-Pélagie pour n'avoir pas pu payer le marbre d'un buste du roi qu'il avait fait à tout hasard pour la ville de Dunkerque.

Nous savons un jeune homme, paysagiste de grand talent, qui a eu du succès cette année, et qui, pour un paysage très beau et très applaudi, demandait deux modestes billets de mille francs; il en aura à peine la moitié. L'an passé, en plein choléra, moi, pauvre diable, j'ai acheté un tableau à un jeune peintre, qui était frappé du mal, cent francs plus cher que ne lui en offrait la liste civile. Je ne finirais pas si je racontais tout ce que je sais de ces lésineries. On est allé, par exemple, de préférence chez presque tous les artistes dont les tableaux sont vendus, pour les acheter, et

quand ils répondaient : *Ils sont vendus,* les envoyés se retiraient avec toutes sortes de regrets. Ce sont là des malheurs véritables pour un pouvoir qui a tant besoin de l'estime de toutes les classes. Car, voyez-vous, l'artiste est avant tout désintéressé, fort peu avide d'argent, n'en demandant que pour payer ses dettes, fort peu dépensier pour sa personne. Une très grande fête et une très grande dépense des plus grands artistes de Paris, c'est de dîner tous les mois, à quatre francs par tête, chez le plus mauvais restaurateur de Paris, en société avec quelques gens de lettres dont je fais partie. C'est, au reste, la seule société savante ou autre dont je sois membre honoraire ou correspondant.

Que si vous passez des tableaux déjà faits, des tableaux de cette année, aux tableaux à venir, aux tableaux de l'année prochaine, vous retomberez toujours dans les mêmes inquiétudes.

On n'a pas acheté de tableaux cette année; mais, en revanche, on n'a pas commandé de tableaux pour l'année prochaine.

L'année prochaine, comme cette année, il va falloir que tous ces jeunes gens travaillent au hasard, sans sécurité aucune. Que faire alors? que devenir? comment payer son dîner et son terme? Que voulez-vous que fasse un pauvre jeune

homme avec cette inquiétude toujours croissante? Vous verrez qu'il se hasardera peu aux grandes compositions; il dédaignera le grand art, il fera du petit art, et travaillera non plus pour les grands seigneurs, mais bien pour le bourgeois.

Or, le bourgeois tue les arts, parce qu'il est mesquin de sa nature, parce qu'il ne les comprend pas, parce qu'il a de petites merveilles, parce qu'il les marchande et qu'il les paye mal. Ne pas faire de commande aux artistes, c'est faire de leur travail une espèce de jeu à la roulette, c'est les jeter dans un découragement à les rendre stupides, c'est les condamner à flatter la foule, le plus stupide des maîtres, et cette puissance des loyers de 800 francs, dont M. Dubufe est le Raphaël. Ne pas acheter les tableaux déjà faits serait une cruauté bien grande; ne pas en commander à ceux qui sont capables d'en faire, c'est un suicide moral. Ainsi, cette année, on peut s'inquiéter deux fois pour M. Hesse. Qu'est devenu le tableau de M. Hesse? Que fera M. Hesse l'an prochain? Il n'y a pas trois artistes, trois artistes jeunes, commençants et donnant des espérances, qui ne nous donnent les mêmes inquiétudes pour le passé et pour l'avenir.

Je sais bien que vous allez me dire que les croix ont été distribuées; mais un artiste ne vit pas seulement de croix!

Que voulez-vous qu'il fasse du ruban rouge, s'il n'a pas une boutonnière où le mettre? Et puis, même dans cette distribution de croix, on pourrait trouver plus d'une erreur, et surtout plus d'un oubli. Ici je ne veux pas discuter le mérite des artistes récompensés. Qu'ils jouissent en paix de leur triomphe, je respecte leur joie; il est trop heureux qu'ils soient heureux à si bon compte. Mais ce qui est pénible à dire, c'est qu'en même temps qu'on donnait la croix à Alfred Johannot, on ne l'ait pas donnée aussi à Tony. Qu'a-t-il fait donc, notre cher Tony, pour n'être pas décoré en même temps qu'Alfred? N'est-ce pas le même talent, la même grâce, la même inépuisable fécondité, le même dévouement fraternel? Cette idée pouvait-elle entrer dans une tête bien faite, de séparer ce que l'art, la nature, le talent, l'admiration générale et l'amitié fraternelle avaient également réuni? Entre Tony et Alfred, quelle différence trouvez-vous donc? Ce sont absolument les mêmes commencements, les mêmes succès, les mêmes encouragements du public; c'est la même vie, c'est la même gloire, c'est la même nature. Quel chagrin pour Alfred, qui a tout partagé avec Tony jusqu'à présent, de ne pas partager avec son frère la croix d'honneur!

Ce sont là de très petites nuances qu'un pouvoir

très éclairé, et qui aurait bonne envie d'être aimé, ne négligerait pas le moins du monde. Puisqu'en fait de récompense nationale on est convenu d'obéir un peu à l'opinion publique, pourquoi pendant qu'on donnait la croix à Barye, ce sublime faiseur de lions, ce charmant faiseur de petits ours; à Barye, notre frère, notre admiration à tous; pourquoi n'a-t-on pas donné aussi la croix à notre grand portraitiste Champmartin?

Champmartin a fait les plus beaux portraits que la France puisse opposer aux portraits de Lawrence, et Champmartin n'a pas la croix!

Il est encore un autre oubli incroyable. L'homme oublié dans les récompenses nationales est justement le peintre le plus fécond, le plus heureux, le plus ingénieux et le plus ferme soutien de la peinture moderne, un homme qui a fait école tout d'abord. Grand peintre à force de vérité, d'esprit, de couleur; d'une verve inépuisable, d'une audace incroyable, méprisant très fort l'Académie; déjà populaire, estimé, admiré, recherché, imité, copié, inimitable : Decamps, en un mot, Decamps n'a pas la croix d'honneur!

Enfin, enfin, le plus excellent homme du monde, le plus studieux et le plus savant des artistes, un homme dont la manufacture de Sèvres et la peinture sur verre ne pourront pas se passer; ingénieux

dessinateur, qui a porté à un degré inouï chez nous la science des ornements, science perdue depuis trois siècles; homme modeste, très simple, très aimé, sans rivaux, tout seul dans cette partie de l'art qu'il a adoptée, qu'il a refaite et qu'il a rendue si difficile: Aimé Chenavard n'a pas la croix!

Dites-moi, je vous prie, quels sont les hommes les plus à plaindre : ou ceux qui échappent aux récompenses, ou ceux qui perdent de si belles occasions de les récompenser?

PAS D'ILLUSTRATIONS !

(1834)

Nos artistes ont le grand tort de s'inspirer trop rarement des chefs-d'œuvre littéraires des romanciers, des historiens et des poètes. La plupart du temps, nos jeunes imaginations se fatiguent à chercher de vulgaires sujets de dessins, de tableaux, de gravures, pendant qu'avec un peu d'attention ils trouveraient dans les livres populaires des tableaux tout faits et des sujets admirables. Quand on a dit que la poésie était une peinture, on a dit vrai, en ce sens que le poète est souvent aussi heureux à grouper ses héros, à disposer ses personnages, à meubler le lieu de la scène, à l'éclairer du jour convenable, que peut l'être le peintre le plus habile. Un homme qui écrit, et cet homme est un grand écrivain, trouve dans son âme toutes les couleurs, tous les

tons, tous les jours, tous les mouvements, tous les costumes, toutes les physionomies dont il a besoin pour faire de ses personnages des personnages réels, pour élever la fiction au rang de l'histoire. Ainsi vous voyez bien que la poésie et la peinture sont deux sœurs qui parlent le même langage, qui tendent au même but par deux chemins divers, et qui doivent toujours se donner la main!

Donc c'est toujours pour nous un sujet d'étonnement quand nous voyons tant de grands dessinateurs, l'honneur de l'école française, laisser de côté, sans les reproduire par le dessin, tant de livres charmants qui méritent toute leur admiration et tous leurs hommages. Combien comptez-vous de livres français qui aient été dignement illustrés? Combien comptez-vous de tableaux dont nos artistes aient emprunté le sujet, je ne dis pas seulement aux auteurs français, mais même aux étrangers les plus en renom, lord Byron et Walter Scott, par exemple? Pourtant ce sont là des auteurs favorables aux peintres, s'il en fut. Ils ont dessiné, vous savez avec quel bonheur et quelle exactitude, toutes les scènes principales de leurs romans et de leurs poèmes. Chacune de leurs pages est un tableau tout fait qu'on n'a plus qu'à reproduire; mais, au nom du Ciel! pourquoi ne les reproduit-on pas?

Les Anglais, ces ingénieux rivaux, qui remplacent, chose étrange pour des Anglais, par l'esprit, le talent qui leur manque, qui sont des maîtres graveurs que nous n'aurons jamais la patience d'atteindre; les Anglais ne manquent jamais à cette toute-puissante association du peintre et du poète, qui est aussi profitable à l'un qu'à l'autre. Qu'un de leurs écrivains fasse un chef-d'œuvre, aussitôt ce chef-d'œuvre devient le partage de tous les artistes : il est reproduit par le pinceau (vieux style) et par le burin. Ainsi l'ouvrage devient doublement populaire : on le lit, et on le grave; il entre à la fois dans toutes les bibliothèques et dans tous les portefeuilles. Pas un grand génie de l'Angleterre n'a été privé de ce grand triomphe. Aussi comparez les livres anglais à nos livres. Les uns sont remplis de gravures; c'est à peine si les nôtres en ont une seule au frontispice, et quelle gravure! Et encore où en serions-nous si les deux Johannot, si Anglais par l'esprit, n'avaient pas compris qu'il était de bon goût à eux de s'associer à toutes les gloires contemporaines? Mais, jusqu'à présent, les frères Johannot sont les seuls!

N'est-ce pas une chose honteuse pour nous que nos grands maîtres dans tous les genres n'aient pas à se louer d'une seule *illustration* digne de leur génie? Racine, Boileau, La Fontaine, Molière,

Voltaire, Mme de Sévigné, M. de Lamartine, et tant d'autres! En revanche, vous avez vu sans doute les illustrations anglaises pour lord Byron, Walter Scott, Dryden, Thomas Moore, Fielding, Shakspeare! Ce sont là des livres et des gravures! Nous autres, nous sommes très fiers quand nous pouvons écrire dans nos prospectus : *Orné d'un portrait de l'auteur.*

Nous avons chez nous tel beau roman qui pouvait fournir le sujet des plus admirables compositions : esprit, grâce, saillies pathétiques, scènes grotesques, scènes d'amour, scènes de salons et d'antichambres, hôtelleries, cabarets, théâtres, duels, ministères, calme maison des champs, médecins, barbiers, voyageurs, poètes, incendies, tout était là; le livre est populaire, c'est un chef-d'œuvre, et le seul livre gai de la langue française, c'est *Gil Blas!* N'est-ce pas une chose honteuse que ce soient des artistes anglais qui aient adopté *Gil Blas!* si bien que les gravures du *Gil Blas* anglais sont un chef-d'œuvre auquel nous n'avons rien à opposer. N'est-ce pas un grand malheur cela?

Bien plus, notre homme unique, notre grand homme, tout seul debout, là-haut, au-dessus de toutes les gloires humaines, plus haut que Shakspeare, plus haut que Racine, plus haut qu'Ho-

mère, Molière, lui qui a tout dessiné, lui le grand peintre du peuple et le grand peintre de la cour, lui qui savait par cœur tous les costumes, tous les jargons, tous les gestes, toutes les passions de la France bourgeoise; lui le grand et tout-puissant coloriste, aussi habile à faire le tableau d'histoire que le tableau de genre; coloriste comme Rubens et comme Téniers à la fois; aussi habile, soit qu'il tînt le pinceau pour représenter *le Misanthrope*, soit qu'il crayonnât à grands traits, avec du charbon de bois, sur un mur, *le Malade imaginaire* et *les Fourberies de Scapin*, Molière, je vous le dis, Molière n'a pas d'*illustrations*. Pas un grand peintre n'a pensé à attacher sa gloire à cette gloire immortelle; pour tout dire, nous n'avons pas une belle édition, une édition de luxe de Molière!

Heureusement, et à l'heure où j'écris, il se forme en France une association de grands artistes qui sont tous prêts à rendre à Molière les honneurs qui lui sont dus! Enfin!

Espérons que cette injustice des artistes français pour les beaux génies de la France touche à son terme; espérons que la publication de Molière aura son influence et que bientôt pas un seul de nos grands poètes, pas un seul de nos romanciers ne sera passé sous silence par le burin de nos artistes!

DON QUICHOTTE

ET

SANCHO PANÇA

(1834)

SANCHO PANÇA

Sancho, c'est l'esprit, c'est l'ironie, c'est la sagesse du peuple. Personne n'a plus d'esprit que Sancho, pas même Voltaire. Si le roi Salomon, dans toute sa gloire, approche quelque peu de Sancho, ce n'est pas parce qu'il est le roi Salomon, c'est parce qu'il a écrit des proverbes. O mon bon et jovial Sancho! ton nom est un nom populaire; c'est un nom de bon sens et de prévoyance! O mon bon Sancho! tu vaux mieux à toi seul que tout le chevalier dont tu es l'ami et le compagnon!

Et cependant quel chevalier, don Quichotte!

quel homme élégant dans ses mœurs, dans son langage, dans ses souvenirs! qu'il est humain, et généreux, et brave! C'est vraiment le paladin espagnol, aventureux et hardi et amoureux à outrance. Donc, pour effacer un pareil maître, il faut un valet bien admirable. Sancho Pança sera ce même valet; Sancho Pança est au peuple ce que don Quichotte est au grand seigneur.

Sancho exagère le peuple comme don Quichotte le grand seigneur. Mais quelles admirables exagérations et dans quelles justes bornes elles sont contenues! et comme ils ne vont trop loin ni l'un ni l'autre! et comme ils ne sont ridicules ni l'un ni l'autre, bien que l'un et l'autre ils fassent rire aux éclats! Sous ce rapport, on peut dire que don Quichotte et son ami Sancho sont deux créations tout à fait dignes de Molière; nous ne savons pas de plus bel éloge que celui-là.

Donc, notre ami Decamps a fait le portrait de Sancho Pança tel qu'il l'a vu *avec l'œil de son esprit,* comme dit Hamlet.

Il le fait gros et fin, gras et vif, naïf sans être idiot, malicieux et bon homme; il le fait dévoué à son maître et à son âne, les aimant tous les deux également et presque du même amour; il le fait grave et posé, et heureux comme un sage. Decamps a fait Sancho tout à fait, tout entier, tout mal

léché, tout bourru, tout Espagnol, tout national, tout pétri d'un esprit qui n'est qu'à lui, tout rempli de grâces qui ne sont qu'à lui. Portez le portrait de Sancho par Decamps dans toute l'Espagne et demandez au premier venu :

« Quel est celui-là? » il vous répondra en riant :

« C'est Sancho! »

Et le riche, et le pauvre, et la jolie servante d'auberge, et le musicien ambulant, et le moine qui rentre à son couvent les besaces pleines, et le laboureur sur sa charrue, et la belle señora sur sa mule, et l'hidalgo sur le devant de sa porte, et le roi sur son trône, et tout le monde, voyant le portrait de Decamps, s'écriera en souriant :

« Eh! por Dios! voilà Sancho! » Et chacun lui tirera son chapeau, et chacun de lui dire :

« Bonjour, Sancho! bonjour, notre ami Sancho! »

Pourtant si vous demandez : « Où donc ce grand maître a-t-il vu Sancho? » Eh! par Dieu, il a vu Sancho où il fallait le voir; il l'a vu où toute l'Espagne l'a vu, où le monde entier l'a vu; il l'a vu dans cet immortel livre de Michel Cervantes, *Don Quichotte de la Manche*. Voilà pourquoi ils reconnaissent tous le Sancho de Decamps, et voilà pourquoi nous disons tous en chœur :

« Bonjour, Sancho! honnête Sancho, bonjour! »

A ce propos, il ne sera peut-être pas inutile

d'élever une question qui est tout à fait dans l'intérêt de l'art. Comment se fait-il que ce chef-d'œuvre, le *Don Quichotte* de Cervantes, n'ait pas obtenu chez nous les honneurs d'une *illustration* digne de don Quichotte et de son illustre écuyer?

Comment se fait-il que nos grands artistes : Charlet, Decamps, les Johannot, Roqueplan et les autres, ne se soient pas encore réunis pour payer leur tribut à ce chef-d'œuvre d'esprit, le *Don Quichotte*, qui leur offrait tant de beaux et naïfs sujets de dessins et de gravures? Certes, si un livre étranger est naturalisé chez nous à force d'esprit, de style et de verve, ce livre, c'est l'ouvrage de Cervantes!

Certes, si un livre étranger a été chez nous à la portée de toutes les intelligences, c'est l'ouvrage de Cervantes!

Il y a de tout dans ce livre : scènes d'intérieur, auberges, villages, grands chemins, moulins à vent et hautes montagnes.

Amants qui se regardent au bord des fontaines, scènes de nuit, soupirs d'amour, sérénades, contes, récits épiques, batailles, féerie, et qui peut dire tout ce que renferme ce livre adorable? Ce n'est pas un de ces livres d'esprit sur lesquels le peintre n'a aucune prise et dont les vives esquisses ne

peuvent être saisies que par l'imagination : c'est, au contraire, une description complète et large, qui n'oublie aucun détail, même le plus futile, qui ne passe sous silence aucune explication, même la plus nécessaire; qui raconte admirablement les plus petits accidents du terrain et du héros; livre charmant qui vous dit comment sont habillés les personnages, et d'où ils viennent et où ils vont, et ce qu'ils veulent, et ce qu'ils mangent à leur dîner, et combien de fois par semaine ils se font la barbe, et quel emplâtre ils s'appliquent sur l'œil gauche; admirable et simple narration, si facile à comprendre que les enfants la comprennent, et en même temps d'un si haut enseignement qu'elle fait le charme des vieillards!

Tel est ce livre auquel nous devons un des chefs-d'œuvre de notre langue, le *Gil Blas* de Le Sage.

C'est tout à fait la même manière, le même style, la même gaieté : *Gil Blas* est le seul livre gai de la langue française. Et là aussi, quels détails! quelles mœurs! quelle observation profonde et sans malice! quel admirable et innocent sourire des petits travers et même des grands vices de l'humanité! quelle indulgence et quelle sagesse en même temps! Livre si bien fait que la littérature espagnole le revendique comme sien, tout comme

nous avons revendiqué, nous autres, le livre de Cervantes.

C'est bien surtout en parlant de ces deux livres, le *Don Quichotte* et le *Gil Blas,* qu'on peut s'écrier comme Louis XIV : *Il n'y a plus de Pyrénées !*

J'en reviens à ma dissertation, et, si j'ai pris le chemin le plus long, c'est pour arriver plus vite. Je demandais donc tout à l'heure pourquoi nos grands artistes ne se réunissaient pas pour produire une édition du *Don Quichotte* qui fût digne de la France. Eh bien, je demande à présent pourquoi la France n'a pas même une belle et grande édition de *Gil Blas*. Bien plus, bien plus (ô ingratitude des beaux-arts!), la France n'a pas même un beau Molière! Le croirait-on? le plus beau *Molière* qui ait été fait a été fait en Angleterre! Le croirait-on? le plus beau *Don Quichotte* a été fait en Angleterre! Le croirait-on? le plus beau *Gil Blas* a été fait en Angleterre!

Un livre inouï, dont chaque gravure se paye aujourd'hui au poids de l'or! Les artistes anglais se sont servis si merveilleusement de ces grandes imaginations qui avaient nom de leur vivant : Molière! Cervantes! Le Sage!

Ils ont exploité tant qu'ils ont voulu cette source abondante de situations pleines de vie; ils ont fait

leur comédie à côté de cette comédie, et leur roman à côté de ces romans; ils ont pris à nos auteurs tout ce qu'ils pouvaient leur prendre, mais cependant ils ne les ont pas tellement épuisés que nous ne puissions, nous autres, trouver encore quelque chose à glaner dans ce vaste champ de l'esprit et du génie !

DON QUICHOTTE

Nous ne laisserons pas mourir les chefs-d'œuvre faute d'un peu de piété filiale et de respect. Dieu merci, il ne sera pas dit que l'art, ce fidèle compagnon du génie, aura jamais manqué au génie. De nos jours, une génération de jeunes talents s'est élevée qui a pris pour point de départ les chefs-d'œuvre de toute la littérature, et pour mot d'ordre tous les grands noms poétiques de ce monde. Grâce au concours de ces jeunes talents si naïvement impressionnés, les vieux livres s'en vont reprendre une fraîcheur inconnue, une physionomie nouvelle.

Les nobles et grands génies de France, d'Angleterre et d'Espagne, vont sourire avant peu à une illustration toute nouvelle. Le peuple va enfin avoir à son tour ses éditions de luxe, son *Molière* de luxe, par exemple, ou son *Gil Blas*, les deux chefs-d'œuvre populaires; *Gil Blas*, cette comédie taillée sur les patrons de Molière, qu'on dirait écrite avec la plume de Molière, plus gaie que la comédie de Molière, mais moins profonde et moins instructive.

Jamais ils n'auront été aussi beaux, aussi parés et aussi riches, ces deux amis du peuple, Molière et Le Sage; mais aussi, cette fois, c'est le peuple qui se charge de leurs habits de fête; et, après le lis de la vallée, que Dieu seul orne de sa robe d'innocence, rien n'est beau comme l'homme de génie que le peuple se plaît à embellir.

Après Molière, après Le Sage, viendra Cervantes, le père de Le Sage. Un grand travail se prépare depuis longtemps pour le *Don Quichotte* comme pour le *Gil Blas*. Déjà vous avez vu le *Don Quichotte* de cet homme de tant de couleur et d'esprit qui a nom Decamps. Decamps s'est fait l'ami de don Quichotte; Decamps est monté en croupe non pas sur Rossinante, qui aurait été écrasée, mais sur l'âne plus robuste de cet excellent et intarissable Sancho Pança. Là, Decamps s'est trouvé aussi à l'aise que dans sa propre maison.

Il a voyagé de concert avec ses deux amis, don Quichotte et Sancho; il s'est arrêté avec eux dans les grasses hôtelleries; avec eux, il a déjeuné au pied des vieux arbres, trempant son pain frotté d'ail dans le limpide ruisseau; avec eux, il a prêté l'oreille aux histoires amoureuses du beau Cardénio; avec eux, il est entré dans l'étroit défilé de la sierra Morena; il a combattu, avec don Quichotte, les moulins à vent et les troupeaux de

moutons; il a aimé Dulcinée du Toboso autant que l'aimait le chevalier de la Manche; en même temps il a écouté en riant les proverbes de Sancho, cet homme si rempli de l'esprit des nations.

Oh! quelle vie pour un grand peintre d'esprit et de cœur! Oh! les mille aventures! dans les villes, dans les bois, dans les hameaux, sur les grands chemins : partout ce ne sont que bergers et bergères, voleurs, noces riantes, enchantements de tous genres, princesses égarées, clairs de lune mélancoliques ou brillants rayons de soleil! Oh! le bonheur de partager le rêve de don Quichotte le Grand! don Quichotte le héros, le magnanime, l'enfant sublime, le plus brave, le plus digne, le plus courageux, le plus désintéressé des hommes, à tout prendre, puisqu'il est possédé de la plus douce, de la plus honorable et de la plus sainte des folies!

Servir de père à l'orphelin, de défenseur à la veuve; être l'effroi des méchants, l'espoir des bons; aimer d'un amour pur et chaste : tout pour son roi, pour son Dieu, pour sa dame! Oh! le respectable rêve d'une âme honnête!

Ainsi Decamps a partagé toutes les illusions de son héros; ainsi il a fait deux fois son portrait, ou plutôt il a fait deux fois le portrait de Sancho. Vous avez déjà vu le portrait de Sancho de

Decamps? Jovial, réjoui, ne doutant de rien; véritablement à cheval sur son âne, pendant que son maître est *à âne* sur son cheval; jamais on n'avait mieux vu Sancho Pança que ne l'a vu Decamps; jamais on n'avait mieux compris Sancho que ne l'a compris Decamps. Mais ce n'est pas assez pour Decamps d'avoir fait le portrait de l'écuyer; il sait très bien que l'écuyer et le chevalier ne vont pas l'un sans l'autre, qu'ils sont inséparables comme l'esprit de la matière, comme l'âme du corps.

Sancho, en effet, c'est le bon sens, don Quichotte, c'est la poésie; Sancho, c'est le fait, don Quichotte, c'est le rêve; Sancho, c'est le positif, don Quichotte, c'est l'idéal; Sancho, c'est l'*olla podrida* cuite à point, don Quichotte en est la fumée.

Sans don Quichotte, Sancho est une charge; privé de Sancho, don Quichotte est un roman en l'air. Ces deux hommes tiennent l'un à l'autre par un lien indissoluble qui est la vérité de l'art et l'unité philosophique : celui-ci prouve celui-là. Ce sont deux corps et à la fois deux ombres; seulement, c'est don Quichotte qui est l'ombre de Sancho, comme Sancho est l'ombre de don Quichotte; ils se servent mutuellement de repoussoir : Sancho à don Quichotte, don Quichotte à Sancho.

Voilà pourquoi Decamps, en grand artiste qu'il est, ne pouvait pas et ne devait pas séparer ces deux héros.

Ainsi a-t-il fait : il les fait aller de pair, au même pas paisible et lent, comme ils allaient toujours. On voit que Sancho a ralenti le pas de son âne par respect pour le coursier de son maître ; tout en marchant ils causent, ou plutôt Sancho parle à son maître pendant que son maître s'entretient avec ses pensées. Ils sont heureux tous deux, chacun à sa manière : Sancho rêve tout haut qu'il est attendu dans une bonne hôtellerie; don Quichotte pense en lui-même qu'il va rencontrer un château fort; Sancho s'enivre de vin à l'outre d'un muletier, don Quichotte s'enivre de gloire et d'amour.

Deux rêveurs tous les deux, sans que ce bon Sancho se doute qu'il est rêveur!

Faisons comme Decamps, aimons Sancho, mais aussi aimons don Quichotte; rions avec celui-ci, pensons avec celui-là ; soyons raisonnables comme l'un et fous comme l'autre, mais surtout, ni dans notre admiration, ni dans nos louanges, ni dans nos respects, ni dans nos tableaux, ni dans nos gravures, ne les séparons pas!

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1834)

Avez-vous vu le tableau de Roqueplan : deux jeunes filles à cheval, un frais paysage, moins frais que leur sourire, un ruisseau qui murmure sur un lit de cailloux, et puis, sur le devant du tableau, un jeune homme tête nue, qui fait passer le gué à ces deux jolies filles? Vous avez vu tout cela, n'est-ce pas? Quelle vie! Quelle campagne! Quelle grâce! Quels ajustements! Quels vieux chevaux! Quelles jeunes filles! Quel insouciant, amoureux et timide jeune homme! Vous, voyant tout cela, tout ce dix-huitième siècle évanoui, au milieu de cette campagne qui est restée la même, vous vous êtes sentis émus jusqu'aux larmes, n'est-ce pas? et vous vous êtes laissés aller à votre émotion, trop heureux de vous être sentis émus!

Oui, je vous le conseille, oui, les plus indifférents vous le permettent, abandonnez-vous à votre émotion, quelle qu'elle soit, en présence du tableau de Roqueplan : car ce n'est pas un tableau, en vérité, c'est mieux que cela, c'est une page de notre ami Jean-Jacques Rousseau; c'est un délicieux chapitre de la première partie de sa vie, un chapitre tout entier des *Confessions,* quand le pauvre enfant entre dans la vie n'ayant pour soutien que le souvenir de sa mère et le souvenir de Plutarque. Pauvre enfant! Qui n'a pas lu le premier chant des *Confessions,* quand l'homme est tout seul, quand l'écrivain ne s'est pas montré encore, quand Paris est bien loin de sa pensée? Oh! c'est le beau moment pour lire ce grand livre, qui a eu encore moins d'imitateurs qu'il n'avait eu de modèles! Or voilà justement la page sur laquelle Roqueplan s'arrête; une page remplie d'amour chaste, de sentiments honnêtes, de descriptions naïves. Regardez bien son tableau encore une fois; voyez! Ici, il me semble que le peintre a l'avantage sur l'écrivain. Quand vous lisez les *Confessions,* une page chasse l'autre, une année pousse une autre année, le printemps est remplacé par l'hiver, l'abandon par la méfiance, la pauvreté si riante et si heureuse, friande compagne avec laquelle il faisait de si bons repas, est remplacée

par l'indigence littéraire, la pire des indigences. C'est bien triste, commencer par Mme de Warens, et finir par cette ignoble femme qui échangea le nom de Rousseau contre le nom d'un palefrenier !

Mais ici, au tableau de Roqueplan, il n'y a pas de page à tourner, il n'y a pas d'autre chapitre à lire; il faut s'arrêter à toute force, et longtemps et toujours, sur ces premiers et furtifs bonheurs de l'auteur d'*Émile*. Oui, regardez bien, sur le bord du ruisseau, cet enfant qui tremble d'un vague amour et qui ose à peine regarder ces deux belles et folâtres personnes; cet enfant, c'est l'homme qui a fait l'*Héloïse*, qui a trouvé l'*Héloïse* dans son âme et dans son cœur; c'est lui-même ! Voyez-le : il tient en main une branche d'arbre; la branche est encore fleurie : c'est le même homme pourtant qui dans vingt ans d'ici aura dans sa main l'arme la plus terrible qui ait jamais renversé des institutions vermoulues !

Quelle distance entre cette branche d'arbre et la plume éloquente, la plume de fer qui écrira la réponse au mandement de M. de Beaumont ! — *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, Monseigneur?* — Et cependant c'est la même main qui tiendra la plume et la branche ! Voyez cet enfant qui hésite à passer l'eau; c'est le même qui va heurter de front toutes les puissances de ce

monde, Mme de Pompadour elle-même! C'est le même qui va travailler avec Voltaire à la Révolution de 89, le même qui posera les principes de notre Charte si chèrement achetée. Quel héros! Quel enfant! Que d'actions de grâces ne devons-nous pas au jeune peintre qui s'est souvenu si à propos de Jean-Jacques Rousseau; Rousseau, génie déjà dépassé de nos jours, Rousseau oublié par la peinture elle-même, comme il a été oublié par la musique. Le voilà enfin revenu, le voilà; c'est toi, Jean-Jacques! toi, dans un jour de printemps! toi amoureux! toi heureux! C'est une belle et bonne, et sainte et poétique action, que M. Roqueplan a faite là!

Et puis comme tout son tableau est admirablement compris, comme il sait par cœur son premier livre des *Confessions!* Quel beau paysage inculte, peu civilisé, agreste, un beau soleil, une belle eau, de grandes herbes; c'est tout à fait le paysage dont se souvenait Rousseau à Ermenonville.

Et puis ces jeunes filles si rieuses, si abandonnées, si innocentes comparées au monde de Paris; si avancées, comparées au Jean-Jacques Rousseau campagnard! Comme elles sont naïvement folles et bonnes! comme elles se consultent pour savoir si elles l'emmèneront avec elles. Car, voyez-vous,

Mesdemoiselles, ce pauvre enfant a bien besoin d'être encouragé, il faut absolument que vous soyez pour lui affables et douces, Jean-Jacques est un trembleur ; il a tremblé toujours ! C'est un timide amoureux ! Il a eu tant d'amours qu'il n'ose plus en avoir déjà. Et quelles amours ! des amours étouffées dans son cœur, des soupirs perdus dans les airs, un regard, un sourire, un serrement de main quelquefois, quand la femme aimée est très blanche et très douce, et qu'elle n'a plus ses regards fixés sur les siens.

Vous sentez bien qu'en présence du tableau de Roqueplan je ne vais pas relire le passage des *Confessions* où l'artiste a pris ce tableau. A Dieu ne plaise ! je ne suis pas de ceux qui entassent plaisirs sur plaisirs, et qui disent : *Encore ! encore !* Tant que je suis devant le tableau, le tableau me suffit. Me voilà avec des personnages connus ; je les sais par cœur, je reconnais tout le monde jusqu'au cheval. Quant aux deux jeunes personnes, ce sont elles en effet. Voici bien la plus jeune des deux, Mlle Galley, je crois, cette fille très mignonne et très formée, et sa compagne, la Bernoise exilée du pays de Berne. Elles s'en vont toutes les deux chevauchant par cette terre couverte de sa plus grande parure d'herbes et de fleurs, par ce beau soleil de la Saint-Jean, par ces

indicibles concerts des oiseaux qui font leurs adieux au printemps en chantant la naissance d'un beau jour d'été. De son côté, Jean-Jacques va aussi tout droit devant lui, cherchant la pervenche peut-être. Tout à coup il s'entend appeler par son nom : ce sont deux voix de filles qui murmurent son nom sous ces ombrages, dans ce vallon, le long du ruisseau. « Jean-Jacques! Jean-Jacques! » et le voilà qui se retourne! Et il les voit chacune sur un cheval, ne sachant comment faire passer le ruisseau à leurs chevaux, et n'en riant pas moins de bon cœur! « Faites-nous passer le gué, Jean-Jacques! » Et voilà notre homme dans le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes; et ma foi le premier cheval saute, et le second cheval saute aussi, véritable mouton de Panurge, et quand tout le monde a sauté, Jean-Jacques est bien embarrassé.

Ici s'arrête le tableau. On voit très bien, à l'empressement des jeunes filles et à la reconnaissance qui brille dans leurs regards, que Jean-Jacques n'en restera pas là. Même je vous dirai, à ce propos, que j'aime le tableau de Roqueplan par ce qu'il montre d'abord, et ensuite par ce qu'il fait deviner. Vous avez une plus grande toile que vous ne pensiez, Roqueplan! Permettez que je saute le ruisseau avec le dernier cheval.

La journée est si belle; je ne veux pas abandonner Jean-Jacques avant ce soir. J'aurai de l'eau jusqu'à mi-jambes, je le sais bien, mais votre eau est si transparente, et son murmure est si doux! Suivons donc Jean-Jacques. Une fois ce gué passé, il monta, comme vous savez, sur le cheval de Mlle Galley, en croupe derrière elle, tremblant de joie, et tenant dans ses deux bras sa taille mignonne et si formée, heureux à en mourir!

Et ils arrivèrent ainsi au vieux château, se regardant tous les trois, se parlant, ou mieux encore ne se parlant pas. Au château, il fut question d'apprêter le repas, et cela se fit en riant aux éclats. Et ces deux belles filles le firent asseoir entre elles, sur une escabelle à trois pieds, et le repas fut charmant, fut exquis; le dessert venu, Jean-Jacques monta sur l'arbre et il jeta des cerises à ces deux belles filles; et une fois que Mlle Galley avançait son tablier en reculant la tête, Jean-Jacques, qui n'était pas toujours aussi adroit, lui jeta un bouquet de cerises dans le sein; et il se disait, mais tout bas et à lui-même : — *Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! je les leur jetterais aussi de bon cœur!*

Et là finirent leurs éphémères amours.

Et elles ont bien fait d'en finir là, ces innocentes amours.

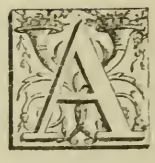
Quelle page dans la vie de Rousseau ! Comme ce souvenir devait lui venir souvent quand il fut transporté, lui tout-puissant, dans le luxe et parmi les vices élégants du XVIIIe siècle ! Entre les premières et les dernières pages des *Confessions,* quel abîme! Voilà pourquoi je sais tant de gré à Roqueplan de s'y être arrêté avec cette complaisance! Voilà pourquoi ce tableau de printemps, de verdure, de jeunesse, de bonheur simple, de chastes amours, d'élégance sans apprêts et de recherche naïve, me va si fort à l'âme. Tout cela est si calme, si doux, si pur, si élégant et d'une recherche si simple ! Ce tableau, selon moi, est un chef-d'œuvre; il parle à l'âme, il est au delà de toute critique ; c'est le commentaire le plus aimable qu'on ait jamais fait de Jean-Jacques Rousseau, c'est une consolation, c'est un souvenir, c'est Jean-Jacques Rousseau heureux, heureux un jour !

Je ne suis pas très riche, bien que souvent je me prenne à rougir en comparant ma fortune à celle de l'auteur d'*Émile;* cependant je donnerais volontiers deux mois de mon année littéraire pour avoir à moi le Jean-Jacques Rousseau de Roqueplan. Je le regarderais à mes heures de découragement et de tristesse, et il me rappellerait chaque fois les pages les plus riantes, les mieux

écrites et les mieux pensées du plus grand écrivain de notre langue et de tous les temps. Mais Roqueplan y consent-il?

LA STATUETTE

(1835)



ALLONS, courage! il n'y a plus rien d'impossible à l'art. Autrefois l'art se tenait, avec une réserve qui ressemblait à la morgue, dans de certaines hauteurs, et à aucun prix il n'eût consenti à en descendre; aujourd'hui l'art n'a plus de domaine qui lui soit particulier, ou plutôt toutes les choses sont de son domaine : il se prête à merveille à toutes les exigences; tour à tour grand et petit, triste et gai, amusant ou terrible, jamais lassé, jamais fatigué de produire, donnez-lui vos ordres, l'art est votre très humble serviteur.

Il fera tout ce que vous voudrez qu'il fasse, et cela tout aussi bien que si vous vous appeliez Médicis ou Léon X.

Le premier bourgeois venu, à l'heure qu'il est, peut adresser ses commandes à son peintre ordi-

naire, au premier sculpteur de sa chambre, et il sera obéi.

Autrefois, qui disait une statue disait œuvre de princes, ornement de palais ou de musée, hommage fait à un grand homme : aujourd'hui, il en est des statues comme de la gloire; nous avons des statues et de la gloire à la taille de toutes les renommées. Il n'est pas de maison bourgeoise qui ne possède en propre ses bronzes ou ses marbres, ou son moyen âge de pierre; il n'est pas une célébrité qui ne puisse espérer non seulement les honneurs de la toile, mais les honneurs autrement difficiles du ciseau et du marbre : nous avons fait encore ce progrès-là dans les arts.

Le sentiment de la statuaire nous manquait; maintenant il nous arrive peu à peu.

Nous avons commencé à aimer la statuaire pour ses caricatures, ses grâces grotesques et son esprit souvent brutal; nous allons bientôt l'aimer pour sa légèreté, sa finesse, sa grâce sans fard. Mon Dieu ! ce qui nous arrive dans cet art après quatre mille ans d'attente nous est arrivé en poésie; en poésie comme dans tous les arts, le laid précède le beau, le grotesque prépare à l'idéal, la complainte du *Juif errant,* depuis si longtemps populaire, n'a pas encore été détrônée par les *Méditations* de M. de Lamartine.

Mais cette popularité de l'art, du grand art par excellence entre tous, de la statuaire, la passion des rois et des peuples, est-ce un bien ou un mal?

Nous savons qu'il est des esprits moroses qui s'en vont criant sans cesse : *Malheur! malheur!*

Mais, en vérité, je vous prie, où est le mal?

Parce qu'on s'est mis à créer ces petits chefs-d'œuvre de chambre à coucher d'un demi-pied, ces grands hommes qui tiennent si peu de place, est-ce à dire qu'on ne fera plus de grandes choses et que nous n'aurons plus que de petits fragments de marbre, dont M. David, de l'Institut, aurait peine à tirer un petit doigt pour ses héros?

Non. Jamais le petit art n'a fait tort au grand art; jamais le petit poème fugitif n'a arrêté le poème épique.

N'allons donc pas nous livrer à toutes les réclamations usitées en pareil cas, à propos de la charmante statuette de cette charmante femme dont on ne fera jamais une statue sérieuse, Fanny Elssler!

S'il nous en souvient bien, cette chose qu'on appelle *une statuette* est encore une invention, du moins une résurrection toute moderne. La première statuette qui attira notre attention, ce fut la statuette d'une femme qui, à coup sûr, occupera une place dans notre histoire poétique, car cette

femme aura eu la gloire d'inspirer peut-être les plus beaux vers de la langue moderne; cette femme, c'est Mlle Juliette[1] !

Sans nul doute, pour commencer cette petite révolution dans l'art du sculpteur, il était impossible de choisir un plus séduisant modèle. Qui ne connaît toute la grâce naturelle de cette personne? Sa taille est svelte et bien prise, ses bras sont beaux, son pied petit, sa main fluette, sa tête penchée; elle a cette beauté qu'on ne saurait dire, et qui fait que tout s'arrange merveilleusement autour d'elle : son voile, son gant, son bas à jour, la dentelle qui couvre ses épaules, la soie ou le velours de sa robe, la plume flottante de son chapeau.

C'est une femme qui est née élégante, et qui, mourût-elle sous des haillons, serait encore ce qu'elle a toujours été, élégante. Avec un pareil modèle, on pouvait faire un chef-d'œuvre, et l'on n'a fait qu'une esquisse, bien harmonieuse et bien douce, mais où l'on ne retrouvait peut-être pas tout le modèle, avec son geste, avec son maintien, et sa robe, et sa grâce, et son sourire.

On criait au miracle pourtant. On disait que

---

1. Qui avait débuté en 1833 par le rôle de la princesse Negroni dans *Lucrèce Borgia*.

rien n'était plus ressemblant et plus charmant. Eh bien, cette statuette de Mlle Juliette, protégée par *les Chants du crépuscule,* nous a semblé moins belle, c'est triste à dire, depuis que Mlle Fanny Elssler est sortie toute souriante et toute dansante des mains de M. Barre. Comparez Mlle Juliette et Mlle Fanny Elssler, deux statuettes de la même taille, j'ai presque dit deux modèles de la même beauté; Juliette, cette femme divine, à qui le poète disait naguère :

Le Ciel, dans sa bonté,
A fait mon âme pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté !

L'autre, Fanny Elssler, la ravissante danseuse, pétrifiée tout à coup dans sa pause la plus poétique; la voilà qui danse et qui appelle à elle, par son geste, par sa grâce, par son sourire, tous les hommages et tous les cœurs.

Pour la reproduire telle qu'elle est, cette femme, qui n'est dans toute sa beauté que lorsqu'elle danse, le jeune artiste n'a pas attendu qu'elle fût nonchalamment assise dans son fauteuil, ou commodément appuyée, pour elle et pour lui, sur quelque meuble de son boudoir ; non! il a été la chercher dans sa véritable patrie, au théâtre; il l'a

surprise dans sa position naturelle, sur la pointe des pieds, tournant sur elle-même avec ce léger coup de hanche qui la rend adorable ! Il l'a faite, non pas comme elle est quand elle vit hors de la foule, mais telle que nous l'avons vue les uns et les autres, vive, pétillante, passionnée, s'enivrant elle-même de sa danse comme le poète s'enivre de sa propre poésie; il a donné sa forme à cette tête si mignonne, à cette taille si bien prise, à cette jambe faite au tour ; en un mot, il nous a rendu la *cachucha,* cette passion toute nouvelle et dont nous avons été privés, hélas ! si longtemps par la maladie de Fanny Elssler.

Mais, grâce à Dieu, Fanny Elssler a été sauvée; avant peu nous la retrouverons, la charmante femme ! toute parée, toute brodée, toute légère, moitié dentelle et moitié rose; Fanny, notre fête animée, notre enthousiasme de chaque soir !

M. Barre, en exécutant sa ravissante statuette, a fait là le plus charmant tour de force qu'on ait tenté depuis qu'on ne fait plus de poème héroïcomique.

CROQUIS A LA PLUME

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE

(1828)

Le pauvre homme se trouva fort embarrassé, quand il fallut remettre tout en ordre. Les réparations faites dans l'intérieur de la Chambre en avaient tellement bouleversé jusqu'au dernier siège que c'était à ne pas s'y reconnaître. Le fauteuil du président avait été laissé dans les combles; le trône royal était tristement penché sur une banquette du côté gauche; les sièges de la droite se confondaient avec le centre, et tout à l'extrémité de la salle on pouvait voir pêle-mêle les fauteuils des pairs de France familièrement accouplés avec ceux de messieurs les

ambassadeurs; seulement, avec un peu d'attention, il était facile de remarquer que le siège de l'ambassadeur russe tournait le dos à celui de l'ambassadeur anglais, pendant que le fauteuil de l'ambassadeur autrichien, tendant ses bras de côté et d'autre, paraissait vouloir les rapprocher et les réunir.

Au milieu de ce chaos, vous comprenez l'embarras de notre huissier : la session approchait; de toutes parts de nouveaux députés venaient frapper à ces portes toutes neuves. Je sais bien que notre homme, s'il eût été moins scrupuleux, aurait pu faire pour la Chambre ce qu'on a fait pour le Code civil, et accoupler, tant bien que mal, un meuble à un autre, comme on a fait de nos anciennes lois françaises; mais notre huissier était un homme scrupuleux, ami de la justice et des convenances, un officier vraiment digne de la médaille suspendue sur sa poitrine par une chaîne d'or; et, dans son simple bon sens, il lui paraissait malséant de voir les contraires se réunir : le modéré à côté du violent, le silence à côté des clameurs, l'insouciance philosophique à la place des improvisations belliqueuses; il ne comprenait pas qu'un désordre pût être assez désordre pour que M. de La Bourdonnaye, par exemple, occupât le siège de M. Benjamin Constant, ou bien, par un

changement inouï, que *le Constitutionnel* fût assis à la table du *Courrier Français, les Débats* à la place de *la Quotidienne,* ou qu'on ne fît à aucun journal l'affront de l'asseoir sur le siège destiné au *Messager des Chambres*. Notre huissier était donc un ami de l'ordre, qui, pour l'ordre de la Chambre, sacrifiait son repos, son sommeil, la paix de son âme, tout ce qui fait le bien le plus précieux d'un huissier en particulier, et des hommes en général.

Il s'occupa donc avant tout à remettre le trône à sa place; seulement, au lieu de le laisser à gauche, l'huissier le fit porter à droite, dans un lieu élevé et fort, de sorte que son aspect était imposant tout vide qu'il était, et qu'en le voyant notre huissier ne put s'empêcher de songer combien il serait plus imposant le jour où le Roi viendrait en personne parler aux députés de la France, comme il convient à un roi qui veut de la liberté, même pour lui et pour les siens. Cela fait, notre huissier se mit à placer les fauteuils réservés aux ministres.

Il avait le cœur très sensible, l'huissier de la Chambre; aussi ne put-il s'empêcher de soupirer quand, en mettant en ordre ces fauteuils, il vint à songer à toutes les révolutions dont ils avaient été les dociles témoins. Cependant il les arrangeait

minutieusement, prenant garde à ne pas asseoir l'Intérieur sur la Marine, la Marine sur la Guerre, la Guerre sur le Commerce, le Commerce sur la Justice, car il avait appris que toutes ces administrations étaient des choses tellement séparées que la première n'avait rien de commun avec la seconde, et ainsi de suite jusqu'aux Affaires étrangères, dont il prépara le fauteuil comme pour accomplir une vaine cérémonie. Deux fauteuils surtout lui coûtèrent beaucoup à mettre en place : celui de l'Instruction publique, qui lui paraissait tenir trop de place, et celui des Affaires ecclésiastiques, lequel, à son sens, s'était misérablement diminué de moitié.

Cependant il s'agissait encore de remettre dans leur ordre accoutumé toutes les banquettes de la Chambre, et pour cela il fallait les reconnaître. Un homme ordinaire peut-être se serait trompé; mais, avec un coup d'œil politique et un peu de ce bon et utile sang-froid si profitable au *Journal des Débats,* on pouvait venir à bout de reconnaître la destination première de ces banquettes, que le vulgaire seul pouvait confondre. En effet, les unes étaient profondément creusées à force d'assis et levés. On voyait que là s'était assise une masse permanente, compacte, insouciante; c'étaient évidemment les banquettes du centre, de ce

centre immobile, qui, fort de son nombre et de ses protecteurs, reste en place éternellement, et s'y tient d'une manière aussi solennelle que le juste d'Horace sur les ruines du monde. Ces banquettes, l'huissier les porta précieusement au milieu de la vaste salle; même il crut les voir sourire tendrement au banc des ministres, tant il y avait de sympathie entre ces meubles impotents, ou plutôt tant il y avait d'imagination dans la tête de notre huissier !

Restaient les bancs du côté droit et les bancs du côté gauche. Il était facile de les reconnaître : les premiers étaient en meilleur état que les autres, non pas seulement parce que ceux-ci avaient été foulés par un plus grand nombre de députés, mais surtout parce que la partie royaliste de notre France, calme et sage, n'appelant que le raisonnement à son secours, ne se livrait pas aux fureurs de l'extrême gauche; également éloigné de l'apathie du centre et des furibondes exclamations de la gauche, ce noble parti se tenait calme et attentif, comme on pouvait le voir à l'expression de ses banquettes. Le velours en était très peu froissé, elles avaient gardé la vivacité de leurs couleurs; on voyait qu'un siège si bien conservé, si propre, si peu affaissé, n'avait pu être occupé que par des hommes prudents et sages; telle fut du

moins la réflexion de notre huissier, et, comme à toutes ses qualités morales nous devons joindre l'ordre et l'économie d'une bonne ménagère, il ne put s'empêcher de songer que si jamais ces fauteuils et ces banquettes étaient mis à la réforme, il tâcherait d'en avoir le velours pour faire un manteau imperméable avec le fauteuil des ministres, un bonnet de nuit avec les banquettes du centre, une robe de bal à sa femme avec les banquettes si fraîches du côté droit, des carmagnoles et des culottes à toute sa maison avec le velours usé des banquettes de la gauche : car, ajouta-t-il en lui-même, « cela ménagera toujours un peu les habits neufs de mes enfants ».

Homme prudent et sage, en vérité ! Sans qu'il en fût beaucoup plus fier, il avait créé une science nouvelle qui devait laisser bien loin les plus brillantes créations de la physiognomonie moderne. Ainsi Lavater, qui jugeait l'homme moral à la seule inspection de sa physionomie ou de son écriture, le docteur Gall, qui, en touchant un crâne, arrivait au même résultat d'une manière encore plus infaillible, ces hardis génies, qui ont acquis parmi nous une immortelle renommée, n'étaient rien, comparés à l'huissier de la Chambre : car, pour juger un homme, il n'avait besoin ni de voir ses traits, ni de toucher son crâne; il

lui suffisait de contempler sa chaise ou son fauteuil, et, à cette seule inspection, il savait à coup sûr si le possesseur de tel ou tel meuble était un grand seigneur ou un banquier, un imbécile ou un grand homme, un bavard ou un homme sensé; il avait été bien longtemps à poser les bases de son système, et ce n'était que par degrés, à commencer par la chaise du tout petit enfant pour finir par le sofa de l'homme d'État, qu'il était parvenu à pouvoir juger d'un coup d'œil les plus imposantes assemblées en leur absence. Voilà comment il se fit qu'à l'aspect de ces banquettes à moitié brisées, et dont la superficie était encore chargée des traces invétérées d'un trépignement convulsif, l'honnête huissier reconnut à coup sûr les banquettes du côté gauche et les fit remettre à leur place avec le plus imperturbable sang-froid.

Quand tout fut bien en ordre, le trône royal, les fauteuils des pairs de France, les banquettes des députés, un sourire de satisfaction vint effleurer la gravité de notre huissier, et dans ces murailles silencieuses encore et plus sonores que de coutume : « La Chambre peut s'assembler ! s'écria-t-il, tout est prêt. » Et il rentra dans son repos.

LE RESTAURATEUR

DU BOIS DE BOULOGNE

(1828)

Gras, rebondi, replet, je vois encore sa bonne figure, triste ou gaie selon les circonstances, sur laquelle il avait stéréotypé un large sourire qu'il mouillait de larmes à volonté. Sa maison était avantageusement située sur la route du bois de Boulogne, une maison blanche et propre; à l'extérieur, des anneaux pour les coursiers de louage; sur le derrière, une commode écurie pour l'élégant cheval du petit-maître; des cuisines au cuivre resplendissant au rez-de-chaussée; au premier étage, des petits salons ornés de contrevents verts, refuge tranquille et frais des dîneurs de l'été, et à l'extrémité, sur le jardin, vis-à-vis son jet d'eau de trois pouces et

ses petits poissons rouges, une chambre avec un lit tout dressé en cas d'accident; dans cette chambre, des cordiaux, des eaux de senteur, des bandes et de la charpie, pour un hôpital en petit, mais un hôpital musqué, médité, un joli petit hôpital à l'usage des égratignures et des chutes de cheval; cependant le digne homme ne passait jamais devant cette chambre sans avoir le frisson.

Qu'il était heureux naguère dans cette demeure dont il était le châtelain, autour de ces fourneaux dont il était le grand prêtre! A peine faisait-il jour, qu'il se mettait à sa fenêtre, et là, la tête recouverte du bienfaisant coton, surmonté d'une longue mèche, il admirait la nature, le soleil qui ne paraît pas encore, le nuage blanc dont les bords se colorent à peine, le feuillage mobile et se courbant sous la rosée diaphane; puis, dans le lointain, tantôt un léger tilbury fendant l'air, tantôt un fiacre pesant et roulant à peine, quelquefois de petits groupes, marchant à distance, deux par deux; de longues redingotes les couvrent, laissant à peine apercevoir l'extrémité d'un fourreau ou bien une boîte noire qu'on prendrait pour l'étui d'une flûte endormie, et souvent après ces cavaliers, ces piétons, ces jeunes hommes à moustaches rousses, noires, blondes ou sans moustaches, on voyait courir des amantes échevelées, des

épouses en pleurs, des pères à la douleur muette, et tout à coup on s'enfonçait dans le bois, tout disparaissait, armes, jeunes gens, vieillards; il se faisait un grand silence, et l'on n'entendait plus que le léger gazouillement des oiseaux saluant leur joyeux réveil.

Alors notre héros était content; après avoir bien compté les victimes, les témoins, les amantes en pleurs, il se mettait à agir. « Jacques, Paul, Antoine, criait-il à ses gens, debout, enfants; on s'égorge là-bas, préparez le déjeuner; j'ai vu des gens avec des pistolets, apportez à force du bordeaux et du champagne; j'en ai vu avec des épées, plumez les canards; j'ai vu des femmes accourir, beaucoup de sucreries; dépêchez, je vous prie, voilà le premier coup tiré. A chaque détonation nouvelle, un malheureux poulet avait le cou tordu; à chaque cliquetis, on panait une autre côtelette, le vin se débouchait, on préparait les tables, la broche criait, les palefreniers se rendaient à leur poste, en moins de dix minutes la maison était pleine d'ennemis irréconciliables qui se tenaient par la main : un libéral embrassait un ministériel; un classique trinquait avec un romantique; Roscius étouffait Mascarille; c'était une paix universelle, une concorde bruyante, affamée, altérée surtout; on chantait, on riait, on payait, et

le vénérable traiteur rendait grâces aux duels qui faisaient si innocemment sa fortune.

Mais, ô revers! aujourd'hui il est triste et morose, on dirait qu'il a maigri; son avenir est perdu, sa fortune est détruite! Pour lui la vie est désormais sans émotion, le bocage sans mystères, la campagne sans écho. Une loi fatale le perd et le ruine. Il est vrai que les duels diminuaient chaque année; mais enfin il en restait encore assez pour qu'il pût vivre honnêtement; à présent, que fera-t-il? Voici qu'on défend les combats singuliers, ce qui met la mort dans sa maison. Adieu donc l'espoir et le bonheur! adieu les repas et les fêtes! adieu le feu de ses fourneaux! adieu les canards dévorants qui se promènent devant sa porte! adieu ce poulet qui chante comme s'il venait d'apprendre l'heureuse nouvelle! Infortuné! désormais qui va payer ton terme? Et sa fille, sa jeune fille, comment élèvera-t-elle son enfant? Il n'y a pas un an qu'elle a épousé un docteur, un bon jeune homme qui profitait des malheurs arrivés à ses pratiques, qui gagnait avec les appareils ce que son beau-père ne gagnait pas avec sa carte. Puis il se désespérait tout haut. « Le duel, s'écriait-il avec le vieux Williams, qu'est-ce que le duel? *C'est un frivole ruban attaché au chapeau d'un jeune homme.* » Et il s'indignait contre ceux

qui arrachaient ce ruban, ne laissant à la jeunesse qu'un chapeau rond et sans grâce : c'est un laquais sans livrée, ajoutait-il avec un sourire amer. Mais, chose étonnante, pour la première fois les bons mots ne le consolaient pas.

Après quoi il cherchait dans sa tête comment parer ce coup fatal; il pouvait passer à l'étranger, s'établir sur les frontières, donner avis à tous les duellistes français de son nouvel établissement; il pourrait avoir à cet effet des berceaux couverts et des orchestres pour accompagnement; il pouvait réunir ainsi une arène pour les boxeurs, un sol ferme et égal pour les gladiateurs, une académie pour les gens de pistolet; mais toutes ces belles idées s'évanouissaient en fumée : il avait beau s'expatrier, en quel lieu de la terre retrouverait-il les ombrages du bois de Boulogne, la patience des cochers de fiacre, et l'ardente soif de nos jeunes Français après un duel? Et il en revenait à cette triste loi qui le ruinait à tout jamais.

Alors il fut saisi de la résolution de mourir; il voulut sortir de ce monde sans duels; il alla donc lentement chercher dans une armoire une arme qui pût lui servir. Là étaient renfermées plusieurs épées à demi rouillées qu'il prêtait charitablement aux pratiques qui n'en avaient pas, sans oublier de donner aux témoins un long bâton pour sépa-

rer les antagonistes; à côté de ces armes innocentes, des pistolets de la même trempe. Il saisit les plus formidables; ils étaient encore tout chargés, et il s'estima heureux d'être débarrassé de cette peine. Il allait mourir! Mais à l'instant sa fille accourt; elle ne soupçonnait pas les projets de son père. « Mon père! nous sommes sauvés, lisez *la Quotidienne*. — *La Quotidienne!* Ah! ma fille! c'est ce funeste journal qui, avec ses idées de morale auxquelles je n'entends rien, est cause de ma ruine. Elle a dit cent fois que le duel était un crime, et, le vois-tu? c'est pour lui faire plaisir qu'on aura fait cette loi. — Mais vous n'y êtes pas. La voici, cette *Quotidienne*. Elle prouve que la loi qui vous fait peur ne change rien aux choses, et qu'on pourra venir au bois de Boulogne comme par le passé. — As-tu bien lu? — Lisez vous-même. » Le bon restaurateur, à ces mots, laissa tomber les pistolets déjà chancelants dans sa main. Il ne s'attendait pas que *la Quotidienne* l'empêcherait de mourir, et, dans sa joie, il se remit à engraisser des volailles, à préparer des déjeuners friands et à fabriquer à force du champagne.

Ses amis songeaient à faire pour lui une pétition à la Chambre des pairs; il ne l'a point voulu, et depuis lors les duels vont le même train, sans compter qu'il est plein d'espérance que les *excuses*

qui sont dans la loi pour les coups d'épée suffiront pour assurer à l'avenir le triomphe de sa cuisine et les exigences de l'honneur.

L'UNIFORME DE L'AGENT DE POLICE

(1829)

Il s'agissait d'une expédition difficile : un faussaire à arrêter; un misérable, actif, léger, l'œil au guet, habitué à flairer d'une lieue un limier de justice, qui d'un seul regard reconnaissait la préfecture; et, comme l'agent dont j'écris l'histoire, était un habile entre les habiles, un ancien de la brigade, honoré de l'amitié et de l'estime de M. Vidocq, c'était lui qu'on avait chargé de cette importante affaire. Dieu sait s'il en était fier et s'il remerciait sa bonne étoile.

Il se prépara donc le matin aussi minutieusement que possible, relevant sur son front sa plate chevelure, se donnant le sourire d'un simple bourgeois, l'insouciance nonchalante d'un rentier et cette curiosité inoffensive d'un politique en plein

vent attrapant çà et là une nouvelle, et se l'assaisonnant par de bons arguments à la façon du *Constitutionnel*. En un mot, il entrait ce jour-là dans son plan de se faire honnête homme, et, après un instant d'étude, le plus fin y aurait été pris.

Après quoi, comme il savait bien que dans le monde l'homme physique n'est pas tout, et que malgré ses beautés naturelles il s'agit encore de le vêtir, notre inspecteur se mit à réfléchir à l'habit qu'il mettrait pour être au niveau de la confiance contemporaine. Il y a quinze ans, quand l'héroïsme guerrier était à la mode, envahissant la lithographie naissante et rajeunissant les théâtres du boulevard, le déguisement le plus honorable et le plus rassurant était une longue redingote boutonnée jusqu'au menton, une croix d'honneur, une large paire de moustaches et un vieux chapeau; plus tard, ce fut le tour de l'aristocratie : l'habit neuf, le linge fin, la dentelle, les bas de soie, de quoi ruiner toute la rue Sainte-Anne; aujourd'hui, l'intelligent employé ne trouve rien de mieux que l'habit marron, le pantalon gris, l'air moitié riche et moitié économe, une véritable tournure d'électeur parisien tout rempli de liberté, d'espérance et tout fier de son crédit.

Mais comme il s'habillait, méditant sa ruse et

tirant de ses traditions quelque bonne fourberie peu usitée, sa femme lui présentait en souriant un pantalon bleu, un chapeau galonné et une élégante redingote toute neuve. *C'est un présent de monsieur le préfet de police*, lui dit-elle. L'éclat inusité de ce vêtement, la grâce avec laquelle il était offert, la fierté de sa compagne, il n'en fallait pas moins pour faire tourner la tête au plus expérimenté; il se laissa donc habiller, il embrassa sa femme, jeta un dernier coup d'œil sur son enfant qui dormait, mit dans sa poche son livre de signalements, et il sortit pour ne rentrer, selon sa coutume, que dans la nuit.

Vous n'avez peut-être jamais remarqué la démarche d'un agent de police, ce regard agité qui embrasse à la fois la droite et la gauche, le devant et le derrière, qui saisit en même temps les immondices de la borne et le riant pot de fleurs du quatrième étage. Ainsi marchait notre homme, heureux de tous ces détails de la vie sociale, s'amusant à deviner des figures, et tout fier d'être une fraction de cette jurisprudence extraordinaire sans laquelle il n'y aurait pas de capitale dans le monde. Il marchait donc, joyeux et dispos, s'étant bien assuré de n'être pas connu dans un quartier qu'il n'habitait que depuis six semaines, quand, au détour d'une rue, il se trouve en pré-

sence de quelques femmes jeunes et vieilles qui tenaient leur cercle de chaque matin autour de la laitière du quartier. « Tiens, s'écria l'une d'elles, voici un agent de police ! » Et toutes le regardèrent comme si on leur eût dit : Voici le diable. « Vous allez me compromettre, s'écria la laitière, et faire confisquer ma voiture et mon chien. — Comment cette servante me connaît-elle ? » se demanda l'agent tout intrigué, et il continua son chemin en hâtant le pas.

C'était dans le faubourg Saint-Marceau, un quartier populaire s'il en fut, ami de la bouteille et de l'égalité, bien fécond en rixes violentes et fertile en coups de pied, précédés de terribles menaces. Une dispute s'était élevée à la porte d'un marchand de vin; on se battait à outrance; les spectateurs étaient intéressés et attentifs, plutôt par curiosité, par habitude, que par tout autre motif. Notre agent s'avança dans la foule; mais au moment le plus intéressant, à l'instant même où l'un des adversaires, à moitié terrassé, la tête courbée et le genou plié, allait s'avouer vaincu, une voix s'élève de la foule attentive : « Voilà un mouchard ! voilà un espion ! Séparez-vous, vous vous battrez ce soir. » Et les mots injurieux de voler de bouche en bouche. Notre homme se retira prudemment au milieu des huées publiques, portant envie plus

que jamais à son ancien chef, qui s'était trouvé assez riche pour avoir une maison de campagne à Saint-Mandé.

« En vérité, pensait-il en lui-même, il faut aujourd'hui que je sois bien malheureux : tout le monde me connaît aussi bien que si les rôles étaient changés. » Et du même pas il entrait chez un boulanger, et il trouvait des pains d'une probité toute légale; il entrait chez un débitant de tabac, et pas une prise de tabac étranger; il traversait les halles, et pas une marchande en contravention, pas un paysan qui s'avisât de vendre au delà de l'espace fixé. « Le monde est bouleversé, pensait-il : pas un petit délit pour mon déjeuner; si cela dure, il me faudra mourir de faim, moi, ma femme et ma jolie petite fille », et il devenait triste comme si on l'eût envoyé à l'École de droit un jour d'insurrection.

Puis il en revenait à son affaire principale, à la gloire et aux récompenses qui l'attendaient s'il arrêtait le voleur en question, et il se glissait le long des rues pour arriver à ce repaire : son plan était de se présenter incognito, de parler à l'individu en titre sous un prétexte spécieux, de bien reconnaître les lieux, et de l'arrêter sans qu'il s'en doutât. Arrivé à la porte, il demanda d'un air insouciant : « Monsieur un tel? » Le portier lui répondit

en riant : « Allez lui parler! » Comme il était seul, le valet le fit pénétrer jusqu'à son maître. Mais que devint-il quand il se trouva en sa présence! « Monsieur de la police, lui dit l'homme, si ma fenêtre ne donnait pas sur la rue, vous ne sortiriez pas par la porte. » A cela que pouvait dire un inspecteur de police qui s'attendait à être pris pour un gentilhomme, et qui se préparait à répondre en conséquence? Il sortit précipitamment, trop heureux d'en être quitte pour la peur, et désespéré d'avoir perdu son métier, le seul métier qui lui restât depuis qu'il n'y avait plus de censeurs. Il allait se précipiter à la rivière, déjà il était sur le Pont-Neuf, quand, jetant par hasard un coup d'œil sur un miroir suspendu à une boutique, il aperçut, ô douleur! son chapeau galonné, son pantalon bleu, et cette belle redingote ornée de boutons blancs, avec cette expression significative : *Préfecture de police de Paris.*

Vous jugez s'il fut honteux! il fut si honteux que, pour rentrer à sa demeure, il prit un fiacre, le premier fiacre qu'il eût payé de son argent; le cocher, en ouvrant la portière, accrocha son carrick galonné. « Maudite livrée! jura-t-il entre ses dents. — Pas plus maudite que la mienne », lui répondit le malheureux inspecteur en jetant sur lui-même un mélancolique regard de pitié.

On m'a dit que le lendemain il écrivit à monsieur le préfet de police une longue lettre, le suppliant de reprendre son chapeau galonné et d'ôter les boutons à sa redingote, les comparant poétiquement au tissu de Déjanire. « Pour combler toutes nos douleurs, disait-il en terminant, il ne nous aurait plus manqué que l'épée dont on nous menaçait il y a huit jours! »

LES LAQUAIS AU BAL

(1829)

L'histoire m'a été contée par une jeune dame qui peut attendre vingt ans encore avant d'avoir recours à la médisance. Peut-être même ne m'eût-elle point parlé de cette anecdote, si elle n'eût cru qu'elle me profiterait beaucoup dans mon étude obstinée des mœurs politiques de notre époque.

Voici à peu près le récit qu'elle m'a fait, moins spirituellement sans doute, mais plein de grâce et de bon ton, un reflet décoloré mais fidèle de cette narration vive et décente à la fois, comme en sait faire toute femme d'esprit quand elle se trouve appelée à raconter une sottise ou un ridicule qui ne la touche pas.

« Vous saurez donc, me dit-elle, qu'il y a quelques jours je vis entrer Rosalie dans ma chambre

de bonne heure; bien qu'elle ne me crût pas endormie, elle marchait sur la pointe du pied de peur de m'éveiller; son sourire était doux et timide, un zèle et une activité incroyables se montraient dans toute sa personne; elle était si prévenante, si affairée, si émue, que je compris tout d'abord qu'elle avait quelque chose à me demander. Je me tins sur mes gardes, comme cela m'arrive toujours en pareil cas. Cependant la matinée avançait et le grand secret n'arrivait pas; j'avais été si sérieuse qu'on n'aurait pas osé me distraire; on eût préféré un peu de colère à mon imperturbable gravité, si bien que, faute de mieux, et ne sachant comment s'y prendre, Rosalie débuta par un profond soupir qui, parti d'une extrémité de l'appartement, alla se perdre à l'autre extrémité, justement dans le trou de ma guitare, qui rendit un son faible et plaintif. A ce soupir, toutes mes résolutions s'évanouirent, je repris mon air de tous les jours, je me reprochai ma cruauté, et m'adressant à la pauvre fille, qui était plus morte que vive : « Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui, Rosalie, et « quel est encore ce grand mystère que vous allez « nous conter? — Oh! pour cette fois, me répondit « ma camériste, Madame ne peut être que fort « contente de ce que j'ai à lui demander : c'est tout « simplement une permission pour aller ce soir

« au bal chez Monseigneur, où je suis invitée « ainsi que le valet de chambre de Monsieur.

« — Au bal chez Monseigneur ! vous avez perdu « la tête, ma chère Rosalie; remettez-vous un peu, « et, si votre demande est raisonnable, je vous l'ac- « corderai volontiers, le mardi gras ne revient pas « tous les jours. »

« Rosalie, comme piquée de mon incrédulité, tira gravement de la poche droite de son tablier une lettre d'invitation. Il n'y avait rien à dire, elle était conforme aux lois de la plus stricte étiquette, le haut de l'épître était imprimé en belles lettres moulées; moi, la maîtresse de Rosalie il n'y avait pas trois semaines, j'en avais reçu une absolument pareille. Rosalie était rayonnante d'orgueil; j'étais, à vrai dire, un peu mortifiée; cependant j'eus le bon esprit de n'en pas montrer grand'chose, et, en bonne maîtresse, mon parti fut bientôt pris.

« En ce cas, Mademoiselle, lui dis-je en lui « rendant son billet, je ne crois pas que vous « puissiez vous refuser à l'honneur que vous fait « Monseigneur, et non seulement je vous permets, « mais encore je vous ordonne de vous rendre à sa « pressante invitation. »

Ici mon aimable interlocutrice, prenant un ton moins élevé : « Rosalie est une bonne fille, me dit-elle ; sa vanité était bien forte, cependant elle en

fit sur-le-champ le sacrifice, pour me tirer de l'erreur dans laquelle elle me supposait. « Quand je « dis Monseigneur, reprit-elle, il faut que vous sa- « chiez que ce n'est pas absolument Monseigneur « lui-même, mais quelqu'un qui le représente fort « bien, son valet de chambre, qui nous a tous in- « vités.

« — Ah ! fort bien, son valet de chambre, je « commence à comprendre à présent.

« — Oui, Madame, reprit vivement Rosalie, « son valet de chambre ; mais, du reste, rien n'est « changé à la fête : ce sont les mêmes salons, les « mêmes bougies, les mêmes violons; moi qui « vous parle, je serai peut-être assise à la place « que vous occupiez. En vérité, si vous me per- « mettez d'aller à ce bal, je crois que j'en mourrai « de bonheur. »

La jeune soubrette était partie le soir parée comme sa maîtresse, une robe de bal, des fleurs à son côté, des fleurs dans ses cheveux, la démarche élégante et le noble laisser-aller d'une grande dame qui s'appuie sur son laquais, quand, à la clarté de mille bougies et aux sons lointains de la musique, elle descend de voiture avec une attentive précaution.

Et le lendemain, quand elle revit sa maîtresse, il était facile de juger qu'elle avait eu les hon-

neurs du bal, qu'elle s'était livrée tout entière aux plaisirs fatigants d'une danse rapide; même dans son maintien, dans ses gestes, dans tout l'ensemble de sa personne, il était facile de juger qu'elle conservait encore quelque chose de sa dignité d'emprunt, de sa gravité d'apparat.

« Eh bien ! Rosalie, lui dit sa maîtresse, ton bal était-il bien beau? La société était-elle bien choisie? J'imagine que tu devais être la danseuse la plus élégante de la société.

— Le bal a été très brillant, Madame, reprit Rosalie, la société était choisie; mais, pour être la plus élégante du bal, je n'y avais jamais songé. Il y avait là des dames en robes de velours, en marabouts, en chapeaux roses; la femme de chambre de Mme la marquise *** avait même des diamants; en un mot, c'était le plus beau coup d'œil qui se soit vu, même chez un ministre; vous-même, Madame, vous n'avez rien vu de pareil.

— Et les hommes, Rosalie, qu'en penses-tu en général?

— Les messieurs valaient les dames. Tous en habits noirs, en cravates blanches, en gants jaunes, avec des breloques; il y en avait qui faisaient des calembours, d'autres faisaient des entrechats; c'était aussi décent qu'au Prado. Du reste, il n'est pas besoin de vous dire que les quadrilles étaient

choisis; des valets de chambre, des cochers, des majordomes : pas un laquais; seulement quelques messieurs sans profession, qu'on m'a dit être des écrivains aux gages de Monseigneur, des gens du plus mauvais ton, Madame, vous pouvez m'en croire, et fort déplacés dans une si honorable société. »

Rosalie ne se lassait pas de raconter toutes les nouvelles de cette nuit de délices, la galanterie des cavaliers, la saveur des glaces, les parfums du souper et les hommages muets dont elle avait été l'objet toute la nuit. Elle allait jusqu'à raconter à sa maîtresse que Monseigneur lui-même s'était mêlé un instant à leurs jeux, les encourageant de la voix et du geste *avec cette vive éloquence qui lui est si familière*. A ce discours, la maîtresse de Rosalie n'en voulut pas entendre davantage, elle eut peur de se compromettre, et d'ailleurs la chose lui paraissait trop incroyable pour qu'elle daignât y ajouter foi.

Voilà ce qui me fut raconté. J'écoutai ce récit avec une admiration toujours croissante ! J'étais ravi de cette noble familiarité d'un pouvoir qui se fait petit avec les petits et grand avec les grands, fort avec les forts et faible avec les faibles. J'admirais la bourgeoise simplicité d'un homme qui descend du haut des affaires aux détails des plaisirs

les plus domestiques. Il y avait dans toute cette conduite je ne sais quelle odeur de constitution et d'égalité libérale qui me faisait du bien; on aurait cru respirer quelque élixir nouveau extrait de toute une année du *Constitutionnel*.

Je voulais pourtant, avant de bien fixer mon opinion, savoir ce que la maîtresse de Rosalie en pensait. Elle était, comme je vous l'ai dit, femme du monde et, qui plus est, femme d'esprit et très capable d'avoir un avis dans une conjoncture si difficile.

« Je pense, me dit-elle après un instant de réflexion, qu'il faut que les affaires de l'Europe soient dans un état bien prospère pour permettre à Monseigneur de donner ainsi le bal même aux gens de sa maison et à leurs amis intimes.

— Et moi, dis-je à mon tour, je pense qu'il faut que Monseigneur soit un bien grand homme pour se mêler ainsi sans façon à d'honnêtes valets de chambre qui s'ébattent dans son salon.

— Ou bien encore, reprit ma narratrice, il se peut que ce ne soit là qu'une expérience, afin d'apprendre à Monseigneur combien facilement on fait quelque chose de rien, combien promptement l'antichambre se fait au salon : c'est une expérience qui s'est faite plus en grand au temps jadis.

— Oui, Madame, mais cependant il pourrait se

faire que de bons valets fussent pris à ce jeu, et chassés huit jours après pour être allés au bal de Monseigneur.

— En politique générale, on ne descend pas à de si misérables détails, Monsieur, vous devriez le savoir aussi bien que moi.

— Alors, Madame, permettez-moi de vous le dire, en politique générale, on ne sait ce qu'on fait.

— Dans ce temps-ci plus que jamais, Monsieur. » Et alors, craignant d'en avoir trop dit l'un et l'autre, nous changeâmes de conversation.

CHANSONS NOUVELLES

(1829)

De quoi vous plaignez-vous ? ne sommes-nous pas à cheval sur l'ordre légal ? » s'écria le colporteur, et il se mit à marcher en avant, attirant après lui tout ce qu'il y avait de têtes ardentes, d'enthousiastes à froid, de chanteurs à voix fausse et de badauds de carrefour. Alors il chanta sur des airs de pont-neuf d'innocents petits couplets tels que ceux-ci :

Un peuple de nains nous remplace,
Nos petits-fils sont si petits
Qu'avec peine, dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France et de ses beaux jours ;
Ce n'est qu'un tout petit royaume,
Mais les Barbons règnent toujours.

A ce dernier vers, une voix d'homme irrité se fit entendre : « Qu'oses-tu donc chanter, malheu-

reux, en présence de la statue d'Henri IV? » A quoi le bateleur répondit :

« L'oreille vous aura tinté, notre bourgeois, j'ai dit barbon, et rien de plus. Quant à Henri IV, je ne crains même pas que son cheval me donne un coup de pied, et d'ailleurs j'ai une permission et je chante; tant pis pour vous si vous n'êtes pas content :

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts,
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts ;
Sur la frontière mal fermée
Marche, au bruit de petits tambours,
Une pauvre petite armée;
Mais les Barbons règnent toujours.

Auquel couplet un militaire de la foule : « Que veux-tu donc, vieux chanteur? s'écria-t-il; il n'y a pas un instant que tu portais jusqu'aux cieux notre gloire militaire et nos exploits guerriers!

— Le militaire n'y est pas, reprit le chanteur en s'adressant à la foule, il confond la vieille armée avec la nouvelle, l'armée du petit caporal avec la garde royale; il n'y est pas du tout, le pauvre homme :

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.

Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

— Oui, oui, suivons un vieux soldat, s'écriait la foule, et elle se mettait en route vers la colonne. Mais le chanteur les arrêta en leur parlant de je ne sais quels maréchaux :

Notre sang paya tous leurs grades ;
Heureux qu'il nous en reste encor !
Quoi ! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

— Chante-nous plutôt *le Roi d'Yvetot,* s'écria une voix de la foule, et le chanteur demeura confondu.

— Non, non, répète un de ses amis, chante plutôt ce que tu chantes si bien :

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous ;
La liberté sonne ses funérailles,
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.

— Oh ! les nains ! s'écria la foule toujours croissante; et si quelque grand seigneur eût passé par hasard, il eût été traité en véritable *nain;* mais aucun ne passa, et le chanteur reprenant sur l'air: *Balancez-vous donc :*

Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer les cierges,
Lise se dit : A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là;
Je me fâche, et de ses poursuites
Je lui montre les tristes suites.

— Tais-toi donc, méchant plaisant, s'écria une dame de la halle qui l'écoutait; chante-nous *la Mort du Diable,* ce sera plus décent en plein air :

Du miracle que je retrace
Dans le récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour qui serait infâme,
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'âme :
Le diable est mort, le diable est mort.
S'il est mort, dirent tous les moines,
On n'achètera plus d'*Agnus,*
Il est mort, dirent les chanoines,
On ne dira plus d'*oremus*...

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! s'écria-t-on

de toutes parts : *l'Homme rouge! l'Homme rouge!* et le chanteur de commencer :

Du coin d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du Paradis,
Priez pour Charles Dix.
Depuis la Terreur,
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon empereur
M'annonça la chute imprévue.
En loque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle :
Vive Henri IV et Gabrielle!
Saints du Paradis,
Priez pour Charles Dix.

— Il ne faudrait pas nommer le roi, s'écria un trembleur de la foule; cela n'est pas du tout prudent.

— Bon! répliqua le chanteur, il n'y a que les petits hommes qui s'inquiètent des petits écrits; et d'ailleurs chantons toujours, *le Constitutionnel* n'est-il pas là pour nous soutenir?

D'où venons nous? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle,
D'où nous vient-elle?
D'où venons-nous? l'on n'en sait rien.
Où irons-nous? le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie.
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.
Tous indépendants, nous naissons
Sans église
Qui nous baptise... »

Ici l'orateur chantant fut arrêté par un monsieur bien couvert, qui lui parla pendant quelques minutes bas à l'oreille; ce monsieur avait l'attitude d'un suppliant; enfin le chanteur, comme retenu par d'excellentes raisons :

« Messieurs, dit-il à haute voix, nous allons terminer cette séance par la fameuse chanson du *Sacre de Charles le Simple* », et il se mit à la chanter comme si de rien n'était :

Puisqu'aux vieux *us* on rend leurs droits,
Moi, je renonce à Charles Trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom.
Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor;*
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile ;
Son confesseur lui dit : « Jurez!
Rome, que l'article concerne,
Relève d'un serment prêté. »

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
« Roi, crie un soldat, levez-vous!
— Non, dit l'évêque; et par saint Pierre,
Je te couronne; enrichis-nous.
Ce qui vient de Dieu vient des prêtres,
Vive la légitimité! »

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux...

La chanson eût été jusqu'à la fin; on l'écoutait dans un respectueux silence, quand un homme de la police, passant par là, fut assez hardi pour s'approcher du chanteur et pour lui demander ce qu'il chantait.

« C'est une chanson fort innocente sur un roi qui vivait au IXe siècle, *qui fut d'abord évincé du trône, qui se réfugia en Angleterre,* jusqu'à ce que les évêques et les seigneurs français, *s'étant rattachés à sa personne*, lui rendirent sa

couronne. Tenez, vous pouvez lire tout cela vous-même en tête de la chanson.

— Eh ! que nous importe à nous? reprit la foule; dis un mot, noble chanteur, et nous mettons en pièces ce vil espion ! »

Ainsi finit la séance : le *mouchard,* comme on l'appelait, s'estima heureux de repartir comme il était venu; quant au chanteur, il fut chargé de couronnes, et ce fut dans la ville à qui apprendrait ses chansons.

LE
MARCHAND DE MASQUES

(1829)

Un marchand de masques est dans son genre un professeur de philosophie. Le maître monte dans sa chaire au milieu de ses élèves, il discute longuement sur les effets et sur les causes, sur l'être et le non-être, l'absolu et le contingent, le nécessaire et le relatif, sur l'esprit et la matière. Puis il expose les inconcevables opinions qui ont agité l'école, depuis le Platon de la Grèce jusqu'à l'Aristote, comme on l'avait fait en France. Il marche en avant, et on marche; il recule, on recule; il s'arrête, on s'arrête. Toutes les opinions expirées, il ne choisit pas, on choisit, on prend une opinion à sa taille, on endosse un système à sa convenance, on rajeunit un paradoxe

pour s'en parer; puis, abandonnant le Portique ou le Lycée, on va se pavanant de cette science d'emprunt, on la vante, on la prône, on la regarde comme à soi, on se dit : « Je suis philosophe »; de philosophe on se fait politique, et l'on devient ce qu'il plaît au sens commun : ainsi fait-on chez un marchand de masques, au carnaval.

Chez l'un et chez l'autre il s'agit d'un déguisement, il s'agit de changer sa manière d'être de façon à ne pouvoir être reconnu.

D'ordinaire, la boutique du marchand de masques est encombrée des vêtements les plus simples de la vie commune, de même que la préface d'un livre de philosophie est occupée par les syllogismes les plus vulgaires. Pour enseigne, le costumier choisit toujours un polichinelle ou un paillasse, un *gracioso* de vieille comédie. Le professeur de philosophie se place sous le patronage de Crantor ou d'Aristippe. Au fond de la boutique sont les beaux costumes, les costumes dorés, les costumes de marquis, ces costumes tant calomniés et que l'aristocratie française choisit toujours de préférence. Si bien que c'est plaisir de voir ces gros mollets déformés, ces têtes vides sous une perruque à la Louis XIV, ces corps mal taillés sous ces habits qu'on dirait faits exprès pour le jeune Richelieu ou le beau Lauzun. Puis surviennent les parvenus

politiques endossant la casaque de paillasse, et tout étonnés l'instant d'après d'être reconnus par tout le monde. Souvent, dans un bal, au milieu de toutes ces physionomies immobiles, de ces bouches béantes, de ce sourire éternel, de ces lazzi vieux comme le monde, je me suis figuré assister à la rédaction de quelque journal ministériel, par exemple du *Journal des Débats*.

La foule arrive au milieu de ces costumes divers. Tous les temps, tous les âges, sont mis à contribution. L'habit mesquin de notre époque se cache sous l'habit somptueux du XVIIe siècle, le faux toupet cède la place à la majestueuse perruque, la poudre blanche remplace les préparations chimiques, la mouche usurpe la place du blanc d'Espagne; le large panier se dessine franchement et fait pâlir le fichu mensonger. Pour bien juger du prétendu perfectionnement social, il suffit d'une visite au marchand de masques : vous verrez que, dans nos modes du moins, rien ne s'est amélioré; une futilité a fait place à une autre futilité, un mensonge à un autre mensonge, un excès à l'excès contraire. Les femmes étaient trop grosses jadis, elles sont trop minces aujourd'hui; on gelait dans les vastes appartements du XVe siècle, on étouffe dans les boîtes sans air du XIXe : frivolité fut toujours notre devise. Il est

très heureux que le carnaval existe, il a maintenu parmi nous le souvenir de nos modes passées, lesquelles, malgré l'importance du sujet, nous aurions oubliées comme tout le reste.

Les ignorants et les gens de luxe s'en prennent pour la plupart à ces beaux costumes qui n'ont qu'un siècle de date; les jeunes gens y gagnent quelque chose de plus jeune et de moins pédant, les femmes une grâce plus respectable, et qui pourtant est toujours de la grâce. Il y a des savants et des hommes d'un goût plus exquis qui donnent dans la chevalerie et le moyen âge. Mais, grand Dieu! quel moyen âge! un moyen âge comme celui que nos poètes se sont avisés de parer de leur jeune cervelle : un moyen âge de bois et de carton, sorti tout fait de l'atelier de l'ébéniste, modifié, corrigé, rapetissé surtout afin d'être mieux à notre taille. Vous ne sauriez croire combien, pour celui qui a lu Froissart, c'est chose ridicule que de voir les chevaliers de terre sainte dans un temps comme le nôtre! Combien ces paladins chantant la guerre et leurs dames jurent horriblement contre des mœurs peu guerrières et galantes! Que serait-ce donc si, par un déguisement complet, le moyen âge reparaissait parmi nous avec sa proportion gigantesque, son héroïque point d'honneur, son amour si plein de foi, sa foi si fidèle, tout ce qu'il

avait d'oriental. Sous ces triples armures, sous les cravates de fer, sous les casques à visière, avec les gantelets poudreux, les écharpes de toutes couleurs, cette inébranlable fermeté à accomplir son dû ou son serment, qui voudrait reconnaître notre petit siècle, notre siècle marchand, notre siècle sans poésie, un siècle qui, à la place de ces tournois galants et de ces combats en champ clos, médite une loi de cour d'assises contre le duel !

Toujours faut-il reconnaître que dans toutes ces révolutions au moins les dames n'ont pas changé. La cour, et c'est toujours à l'aristocratie qu'il faut en revenir en fait d'élégance et de goût, a pris soin de nous en faire souvenir cet hiver : au pavillon Marsan, on a vu tout à coup renaître les anciens âges, le siècle de Médicis reparaître, et, ce qu'il y eut de plus difficile à retrouver, ce furent les costumes, les belles têtes de la France, cette idéale beauté moitié italienne, moitié française, qui charmait le jeune Henri ! Tout ce luxe si beau et si simple, toute cette beauté si parée, si dramatique, si pittoresque, nous les avons vus reparaître dans toute leur fraîcheur chez Madame, duchesse de Berry ; et dans Paris, le lendemain, c'était à qui raconterait qu'il avait parlé à la reine Blanche, qu'il avait touché la main de la jeune Isabeau de Bavière, qu'il avait dansé avec la belle Gabrielle,

qu'il avait vu François Ier, Rabelais, Henri IV et Ronsard, ce vieux poétiseur français qu'on a si malheureusement essayé de ressusciter parmi nous.

Pour celui à qui sa position dans le monde ou quelque favorable hasard n'a pas permis d'assister, simple et attentif spectateur, à ces fêtes brillantes, il doit être fort difficile de comprendre de quelle magique impression on est saisi en voyant s'agiter autour de soi, dans les mouvements rapides d'une danse animée, ces vieux siècles, ces grands noms, ces femmes jeunes et belles, chastes, héroïques, célébrées jadis par la muse de Marot ou de Louis d'Orléans. Figurez-vous un beau rêve dans une nuit d'hiver, après avoir lu une ancienne chronique, et quand la bougie éteinte et la flamme vacillante du foyer font danser autour de vous de vénérables portraits de famille. Mais ici le rêve est plus complet et plus charmant encore. Ce moyen âge est d'hier, ces antiques princesses touchent à peine à leur printemps, ces preux si renommés dont les tombes de fer ont disparu ont encore leur précepteur. Puis ce qui ajoute encore à l'illusion, c'est que dans la foule il y a tel acteur dont le nom est à lui, qui ne doit ses armes, son nom, sa principauté qu'à lui-même, qui, entrant à l'improviste au milieu de l'ancienne pairie française,

s'est trouvé naturellement à sa place, et qui, pour paraître dans ce bal féodal, n'a fait tout au plus un plagiat que dans son costume; de sorte qu'il arrive un instant où l'on ne sait plus si l'on se trouve en présence d'une fiction ou d'une réalité, si l'on est en effet dans une cour jeune ou vieille, au delà ou en deçà du grand siècle.

Et cependant, tout à côté de ces fêtes brillantes où préside le goût le plus élégant et le plus magnifique, imaginez ce que la crapule a de plus hideux et de plus sale. Voyez accourir chez les marchands de masques cette vile foule qui se croit assez connue pour avoir besoin de se déguiser, des misérables qui échangent leur pain contre un habit qu'ils vont souiller dans la boue.

Quel affreux spectacle! des cris de débauche, des hurlements, des vociférations atroces! un peuple entier qui s'amuse au hasard, qui se vautre dans la fange, qui, à la lueur d'une lampe fétide, se livre aux orgies du carnaval. Là, point de choix, point de volonté, point d'histoire, point de souvenirs, rien qui rappelle l'homme. On endosse le premier habit venu, pourvu qu'il puisse aller, et tout est dit. Il y a des crocheteurs qui se déguisent en crocheteurs, des chiffonniers qui louent une hotte : c'est l'histoire de ces sénateurs permanents que nous avons vus conserver les mêmes

costumes dans toutes les circonstances ; l'histoire de ces grands seigneurs d'empire qui ont gardé les mêmes insignes; l'histoire de toutes les puissances improvisées qui sont restées à la même place et dans le même état, et qui pourtant se sont crues bien déguisées. Pourtant, sous ces costumes troués, dans cette boue infecte, au milieu de ces stupides gendarmes, et mêlée à tout ce que la police a de suppôts, avec ou sans uniforme, cette nation qui s'agite, c'est la nation privilégiée de la liberté, ce sont les créations les plus distinguées de nos grands politiques. Là est toute leur puissance, là est leur force, là se concentre toute l'admiration qu'ils ambitionnent ; jadis ils souffraient que, pour la plus grande instruction de cette nation privilégiée, on composât exprès des livres remplis d'ordures et d'infamies ; ils lui permettaient d'apprendre ces livres par cœur et de les débiter dans les places publiques et dans les carrefours. A la fin, cette année, ils ont permis que ce livre fût arraché des mains de la multitude, se fiant assez à sa mémoire et à ses savantes improvisations pour les clameurs du mardi gras.

J'ai vu dans les boutiques de marchands de masques nombre d'habits qui n'ont pas été loués encore. Ce sont des habits à caractère, des habits qui, pour être portés, exigent de l'esprit, de la grâce

ou de la tournure. Nous avertissons les amateurs qu'il ne reste plus que quelques habits de chambellans, un assortiment complet de vestales et des costumes tout neufs de sans-culottes.

Il n'y a plus un seul habit d'Arlequin : il est vrai que c'est l'éclectisme du genre.

LA MAISON SUSPECTE

(1830)

La soirée du 15 mars était belle : c'était presque une nuit d'été, quand l'air est doux, le ciel bleu, quand les femmes sont en robes blanches et circulent dans une atmosphère parfumée; alors la ville est un mélange singulier de calme et de bruit, de foule et de solitude; on chante, on se plaint, les voitures circulent, les chevaux hennissent; la jeunesse, qui échappe au rude hiver, s'émancipe et relève la tête : le mois de mars est l'époque à laquelle les femmes sont plus dangereuses, les écoliers plus à craindre, et les rues semées de plus d'écueils.

C'était donc le 15 mars, vers les neuf heures, le soir; la cour des Messageries était pleine de voyageurs haletants, fatigués, qui, parvenus au terme de leur course, n'étaient plus occupés qu'à

retrouver leurs effets et à chercher un asile pour la nuit. Du reste, cette foule ordinaire qui remplit les diligences de la cité : des commis-voyageurs, des solliciteurs de second ordre, des sous-préfets destitués, des femmes de militaires, des comédiens, des rentiers et quelques philosophes courant le monde de Lyon à Paris; autour d'eux se tenait la foule des commissionnaires et des hôteliers, cherchant une pratique à obliger.

Le plus remarquable de ces voyageurs était un grand homme sec et maigre, œil noir, doux, avec la mine d'un honnête homme qui s'étonne de tout, qui admire tout, et qui glisse dans la grande ville comme une ombre, se faisant petit de peur de paraître important, et baissant un front naturellement élevé, comme si chacun pouvait y lire ce mot funeste : *Étranger*.

Le bruit, les chars, les chevaux, les piétons, les flâneurs, la poste, les fiacres, les paillasses ambulants, les gravures étalées, les marchands de livres, les magasins de modes aux vitraux lumineux, les réverbères qu'on allume, les journaux du soir, les sentences de mort, les placards aux coins des rues, les omnibus et les chaises à porteurs; comment voulez-vous qu'un pauvre diable, perdu dans la foule, se tire de là et retrouve son chemin?

L'étranger allait donc lentement, heurté, cou-

doyé, n'ayant d'autre guide que le hasard, guide aveugle et capricieux, qui, au lieu de le prendre par la main et de le conduire, génie hospitalier de la ville parisienne, le poussait par les épaules d'une façon brutale, sauf à le faire tomber à chaque pas.

A la fin et tout haletant, l'étranger s'arrêta dans un carrefour où cinq rues se croisaient, tortueuses, fangeuses, obscures, comme un rendez-vous de chasse de la forêt de Fontainebleau, où l'on aurait oublié le poteau vert aux douze écriteaux.

Et le pauvre homme attendait patiemment quelqu'un qui voulût bien lui indiquer une hôtellerie où il pût passer la nuit.

Justement arrivaient, en chantant de joyeux refrains, plusieurs jeunes gens à la démarche nonchalante; ils sortaient de table et se trouvaient un peu plus gais qu'à l'ordinaire, non pas que le maigre festin eût été plus somptueux, non pas que la maîtresse du logis se fût montrée plus avenante; mais, je vous l'ai dit, il faisait chaud ce jour-là, la soirée était belle, et, quand on est jeune, une bonne odeur de printemps vaut mieux, à tout prendre, qu'un verre de champagne qui pétille un instant, qui se calme et qui n'est plus qu'un peu de gaz sans odeur.

« Messieurs, dit le voyageur à ces jeunes gens,

seriez-vous assez bons pour m'indiquer une hôtellerie où je pourrais passer la nuit ? »

Le plus jeune de la troupe allait indiquer un hôtel ; l'aimable garçon souffrait de voir à cette heure un étranger dans la rue ; mais un de ses amis l'arrêta au moment où il faisait le geste hospitalier.

On nous a dit depuis que c'était une espèce d'étudiant allemand, moins la langue grecque et la langue latine, moins la haute philosophie et les théories d'artistes, amusantes comme un bon roman ; en un mot, un étudiant allemand par la pipe, la bière, les femmes séduites, les duels au premier sang, les tapages dans les écoles, les associations libérales et les discours en loge maçonnique ; du reste, bon vivant, noble cœur, bourse vide et ouverte à tout le monde, en un mot, un farceur.

« Monsieur, dit-il à l'étranger, je vais vous adresser à une hôtellerie où vous serez bien reçu et bien fêté » ; en même temps, il le conduisit à une porte étroite et basse ; il fallut traverser une longue allée, monter un escalier tortueux, après quoi, c'était là.

L'étranger traversa l'allée, il monta l'escalier ; seulement, sur le point de prendre le repos dont il avait tant besoin, il se sentait triste et malheureux ; il ne comprenait pas qu'une hôtellerie fût

aussi triste, aussi nue, et il regrettait les hôtelleries en plein vent de son pays, la grande salle du rez-de-chaussée, la cuisine et le tournebroche, l'écurie, les garçons et les chambrières, et la maîtresse du logis, et les lits à dais, et la basse-cour, et jusqu'à l'enseigne du *Cheval blanc* ou de l'*Écu de France*, ou de quelque saint patron à la joyeuse figure et aux regards paternels.

Une porte s'ouvrit, et une vieille femme, tenant à la main une sale chandelle, un vieux squelette ridé, hideux, édenté, sans chair, affreux : « Que voulez-vous, Monsieur? » dit-elle à l'étranger.

En même temps, elle considérait avec un sourire sans nom cet habit grave, ce chapeau à grands rebords, cette vaste ceinture, cette figure austère, toute la personne de l'étranger.

« Je voudrais, Madame, passer la nuit ici, répondit-il; je vous suis adressé par un de vos amis.

— Entrez donc », dit la vieille, et elle ouvrit une chambre, y déposa sa lumière et sortit sans ajouter un mot de plus.

Cette pièce était vaste et malpropre, l'ameublement visait à une certaine recherche sans goût et sans élégance ; c'était quelque chose de pis que la misère, un faux luxe, des bougies à demi consumées, un foyer froid, des fauteuils recouverts en toile jadis blanche, un lit drapé, un tapis usé;

jamais le pauvre voyageur n'avait vu un pareil appartement.

N'importe, il était harassé de fatigue, son lit était là; il devait partir le lendemain; il était homme de courage, innocent d'ailleurs de tout crime; il s'agenouilla et fit sa prière de chaque soir.

Après quoi, il s'endormit. A peine endormi, il fut saisi d'un cauchemar funeste; il entendit des bruits étranges, des cris de joie, des clameurs étouffées, des chansons de débauche qui lui faisaient battre le cœur. Il y avait des verres qui s'entre-choquaient, des lèvres qui se rencontraient, des bras qui se mêlaient, des parfums odieux, des paroles ignobles, un bruit moitié silence, un silence moitié tapage; puis des hommes de police, des femmes flétries, des jeunes gens pris de vin, des vieillards se cachant dans l'ombre, et tout cela faisait un affreux mélange : c'était la boue de la Grève, moins du sang. Cependant il dormait toujours, toujours il secouait ce sommeil de plomb, toujours il retombait abattu; sa poitrine était haletante, son cœur serré, ses mains jointes; ses dents criaient. Il se croyait en enfer; mais jamais il n'avait vu d'enfer pareil, jamais si triste chaos, jamais cette boue ardente de débauche, ni dans sainte Thérèse, ni dans aucun père de l'Église, ni dans les sermons de Saurin, ni dans les maisons

de fous, ni même dans les conférences des missionnaires au moment de leur prosélytisme le plus furieux.

Telle fut la première partie de son rêve; la seconde partie fut plus terrible encore. Il rêva que tout ce chaos d'hommes, de femmes, enfonçait la porte de sa chambre et pénétrait jusqu'à lui. Les hommes étouffaient un rire affreux, les femmes glissaient à lui comme des ombres; elles étaient à moitié nues et elles se penchaient pour le voir : l'une le couvrait de son manteau noir, l'autre plaçait le vaste chapeau sur sa tête; puis elles profanaient les plus saintes attitudes, elles se frappaient la poitrine en riant aux éclats, elles faisaient le signe de la croix avec une dérision coupable; elles outrageaient le ciel et la terre; le rêve était affreux pour le pauvre ecclésiastique; il sanglotait dans son sommeil : « Grâce! mon Dieu! grâce! qu'ai-je fait? Chasse loin de moi cette horrible vision! grâce! »

A la fin il s'éveilla; une sueur froide coulait de son front et de ses cheveux; il était pâle et livide. Dans la rue il entendit des bruits confus, des cris, comme une révolte. Il se crut mort.

Au même instant plusieurs hommes entrèrent dans sa chambre, il se leva et il les suivit sans leur faire une question.

Arrivés à la porte de l'allée, ils trouvèrent toute une populace. « C'est un abbé! criait-on, il faut le lier! à bas l'hypocrite! à bas cet homme de débauche! Il faut le promener par la ville avec un écriteau! » Et les femmes criaient, et les hommes criaient; et l'étranger, voyant que son rêve continuait, s'étonnait de se voir en butte à tant de colères, de se voir exposé à tant de vengeances! Ce fut avec beaucoup de peine qu'il se fit monter dans un fiacre qui marchait lentement, lentement, comme si le pauvre abbé eût été à son dernier jour.

Aujourd'hui encore il n'est pas revenu de son rêve funeste, aujourd'hui encore il veut penser qu'il a rêvé, qu'il a été victime d'un cauchemar, qu'il n'a pas vu Paris, qu'il n'a pas quitté son tranquille prieuré, sa maison blanche, sa jolie chambre, son crucifix d'ivoire, ses laitues et son petit cheval. « Non, dit-il, je n'ai pas vu Paris : Paris est une ville hospitalière, une ville humaine; Paris a des hôtels pour les voyageurs et des enseignes pour faire reconnaître les maisons suspectes. Mais, ô mon Dieu! quel rêve! quel réveil! quel bruit! Moi, prêtre, couché là! moi, entouré! moi, accueilli par les huées de tout un peuple! » Il se touchait, il s'assurait s'il était bien en effet la même personne, et il ne le croyait pas!

MADAME DE GENLIS

(Morte en 1831)

Je veux parler pour la dernière fois de cette femme errante, de cette muse à pied, de cette tricoteuse de romans et de belles éducations, Mme la comtesse de Genlis. On la croyait morte depuis cent ans, et elle n'était pas morte; elle râlait encore dans la boutique du libraire Ladvocat, cette pédante qui fut un des scandales des dernières années scandaleuses; paradoxe en jupons, un des jouets de la philosophie et du bon plaisir de feu M. le duc d'Orléans. Le prince, en cet état de révolte ouverte où il s'était mis avec tous les usages reçus, avait trouvé qu'il ferait une bonne farce au roi de France, s'il abandonnait l'éducation de ses enfants à cette femme compromise; et tous ses enfants, les princes et la princesse, il les avait livrés à la petite Genlis, qui jouait de la harpe et qui faisait égale-

ment bien des châteaux en Espagne, des constitutions, des traités d'éducation, des cantiques et des chansons.

Cette femme avait refait trois choses, qu'il ne fallait pas refaire absolument : l'*Émile*, l'*Encyclopédie* et le *Contrat social*. Elle eût refait, au besoin, la *Henriade* et la *Pucelle;* on lui doit cette idée admirable d'un *Théâtre d'éducation,* car on pensait en ce temps-là que le théâtre pouvait élever quelqu'un ou corriger quelque chose. Fi! la pédante; ah! le doigt taché d'encre, l'éventail en férule et quelle abominable odeur de vieille encre et de musc éventé!

Cependant, aux premiers jours du règne, ce fantôme en robe feuille-morte avait encore accès au Palais-Royal; elle était encore la bienvenue pour ce prince sérieux qui l'avait appelée autrefois : *Maman!* La sœur du roi avait des déférences pour cette Alecto des belles-lettres, et plus d'une fois les petits princes, enfants sans volonté, se virent forcés d'embrasser le museau de cette barbouillée de tabac.

Cette femme, en ce lieu choisi d'urbanité, d'élégance, de libéralisme et de politesse, m'a toujours semblé le meilleur témoignage qu'on pût rencontrer de la bourgeoisie attentive et reconnaissante de M. le duc d'Orléans, devenu roi; comme aussi cette femme était une grande preuve de la haute

intelligence qui ne s'était pas faussée à son école, et de ce beau naturel que ni l'exemple ni le conseil de cette amphibie n'avaient pu gâter. On l'appelait encore *Maman Genlis,* et cette vieille femme bavarde, indigente par sa faute et ruinée à triple couture, en était réduite à faire une concurrence honteuse à la *Contemporaine,* qui était sa contemporaine.

A la fin tout finit, même l'écriture de ces sempiternelles. Elle finit donc et rendit, dans un asthme suprême, cette âme éventée et cet esprit de bois blanc, bons à faire des commérages et des manches de couteaux à ouvrir des huîtres.

Sur le tombeau de cette infante, *au mont Valérien,* dans un cimetière de luxe et de rencontre sur lequel spéculaient les jésuites de ce temps-là, et que le génie a couvert d'une forteresse imprenable, elle fut enterrée en toute cérémonie; même un des assistants, un faiseur de vers latins, nommé Nicolaus Eligius Lemaire, homme fameux pour avoir étouffé Virgile, Horace et Cicéron sous le poids de ses commentaires, prononça cette jolie et élégante sentence sur le tombeau de Mme de Genlis : « Nous ne ferons pas l'éloge de Mme de Genlis, son plus bel éloge est sur le trône ! »

On ne dit pas que M. le procureur général ait poursuivi pour diffamation Nicolaus Eligius.

LA MORT DE GŒTHE

(1832)

Œthe est mort. Le vieillard poète! L'imposante voix qui réveilla l'Allemagne poétique, elle se tait! Le seul homme qui régnait par la pensée autant que régna Voltaire, il n'est plus!

Ceci est une grande révolution achevée, un grand fait accompli. Weimar, la jolie ville, est en pleurs, l'Allemagne est en deuil; le tombeau préparé à côté du dernier grand-duc vient de s'ouvrir: Gœthe va descendre à côté de son prince bien-aimé!

Les journaux allemands qui racontent cette mort entrent à ce sujet dans de minutieux détails. L'affliction va jusque-là, qu'ils parlent de cette mort comme on parlerait d'une mort vulgaire. Pas d'éloges! Quel éloge serait à cette hauteur! Pas de biographie; qui ne sait pas cette biographie

par cœur? Voici ce que l'on dit du vieillard. Il languissait depuis quelque temps, l'hiver lui avait été rigoureux et difficile; il respirait difficilement, il appelait le printemps de tous ses vœux. Encore un printemps, un seul printemps à l'auteur de *Werther* et de *Goetz de Berlichingen;* laissez-lui voir encore la nature se parer de feuilles et de fleurs; qu'il prête l'oreille à ce bruit de campagne qu'il appelle. L'hiver est bien long au vieillard, il est bien long au poète; Gœthe appelait le beau temps.

Puis, à défaut de printemps, il se replongeait dans ses études favorites, l'histoire, cette poésie de science inépuisable; l'histoire, ce drame qui ne finit pas; l'histoire, ce perpétuel roman qui va, qui vient, qui varie dans tous les sens, qui sans cesse se noue et se renoue sans se dénouer jamais!

Vraiment, ce que voyait Gœthe à l'histoire, ce qu'il y voyait de nouveau, je veux dire : c'était lui qui avait fait toute cette histoire, lui qui avait produit toute cette poésie! Remontons seulement au XVIIIe siècle; Gœthe a été tout le XVIIIe siècle en Allemagne.

Voltaire mort, les élèves de son école, écrivains moins châtiés mais non moins éloquents, se mirent à jeter dans le monde toute la philosophie

du maître. On fit un appel violent à toutes les libertés, à la liberté de conscience d'abord. On porta les mains sur toutes les règles; l'art poétique succomba le premier. Diderot, fougueux boute-entrain de tout ce bouleversement de l'Europe, bâtit une poétique en l'air. Il fit tout ce que peut faire un homme, mais il le fit en courant, il jeta tous les germes de la révolution qui devaient mûrir sous d'autres mains. Il ensemença à la hâte cette terre déjà préparée à l'avance, et tout cela grandit et monta à la hâte! tout pêle-mêle, çà et là, bien et mal : drame, histoire, philosophie, romans; où donc cela pouvait-il aller? où serait allé Diderot? Dieu le sait! mais la moisson n'eut pas le temps de mûrir; le grand prêtre de cette révolution fut arrêté par la mort, et ses principes arrêtés par quelque chose de plus puissant que la mort même, la révolution de 89!

La Révolution ne laissa prendre aucun développement à l'histoire, à la poésie, à la philosophie du XVIIIe siècle. Elle ne laissa respirer ni les opinions ni les hommes; elle étouffa tout ce qu'elle put étouffer, les opinions surtout. La Révolution partie, vint l'autre monde politique, positif, guerrier, pressé d'avancer, peu jaloux de poésie et de beaux-arts, et de tout ce qui faisait l'occupation des siècles précédents.

Le XVIIIe siècle est mort sans avoir produit la moitié des fruits qu'on en attendait.

Sans Diderot, le XVIIIe siècle serait mort pour la France, pour l'Europe. Il serait étouffé comme sont étouffées toutes les opinions de transition. Mais Gœthe, le poète, veillait sur ce dépôt sacré; il avait emporté de France les opinions et la poésie du XVIIIe siècle; il avait enfoui dans son cœur et dans son âme les trésors jetés au hasard; il avait profité de tous ces vers abondants d'esprit et de mœurs; il avait vu Diderot, il fut Gœthe. Regardez et suivez-les tous les deux. Diderot fait le roman, un roman tout neuf, *Jacques le Fataliste*, par exemple. Il jure, il s'exalte, il aime avec les étreintes de la passion, il s'emporte avec les jurements de la colère, il est peuple, il est populace; il est amoureux à outrance, il fait le roman en prose, si je puis dire. Gœthe aussi fait le roman en prose, le roman sérieux à tous, le roman familier qui s'inquiète des moindres détails domestiques, — par exemple, de la poussière que Charlotte essuie sur les pistolets de Werther. *Jacques le Fataliste* existe, *Werther* est fini. Puis Diderot trouve le drame bourgeois.

Dans le drame on pleure, le *Père de famille* embrasse ses enfants; la vie riche se déroule simplement quand elle est simple, exagérée quand

elle est exagérée; le drame bourgeois, chassé de France, se retrouve en Allemagne, chez Gœthe le poète.

Quel drame! puis, quelle poésie simple et bourgeoise! Aussi l'Allemagne, se voyant tout à coup au niveau du XVIIIe siècle français, et sans aucune espèce de transition, l'Allemagne bondit de joie! concevez-vous cela! Elle passait à pieds joints sur le XVIIe siècle, cette nature allemande; elle était condamnée à ne pas avoir de XVIIe siècle, et elle se réjouissait d'aller tout de suite au XVIIIe!

Étonnez-vous donc que le grand siècle soit en mépris en Allemagne! l'Allemagne l'ignore. Et c'est elle qui nous a enseigné une grande partie du XVIIIe, des raisons pour l'expliquer, non pas pour justifier son dédain!

Poursuivons : le roman de Diderot reproduit sa tragédie reproduite, Gœthe se met à reproduire la sceptique moquerie du siècle. Il regarde le monde sous le côté artiste, il fait son roman de *Wilhelm Meister;* il trouve Mignon, que lui ont volée tant de romanciers et de poètes; il s'est vu à la suite de ce peuple d'artistes ruinés, en guenilles, plein d'amour, Gœthe si grave! Que vous dirai-je? Il a suffi à représenter en Allemagne tout notre siècle passé, tout notre siècle asphyxié par 89! Même il est un fait bien étrange, que le plus bel

ouvrage de Diderot, perdu pour nous, longtemps perdu, du moins, *le Neveu de Rameau*, l'artiste mendiant, histoire dramatique de gens déguenillés, tel qu'il a existé longtemps, trop longtemps chez nous frivoles! c'est Gœthe qui nous l'a donnée le premier. Il a traduit cette histoire des Français encore plus textuellement qu'il n'a traduit le XVIIIe siècle tout entier; et il a fait si bien cette histoire sienne qu'on l'a crue longtemps sienne en effet. Puis est venu le véritable *Neveu de Rameau,* qui n'était pas mieux écrit que la traduction de l'allemand.

Le XVIIIe siècle nous est donc revenu du fond de l'Allemagne comme nous reviennent tous nos systèmes, mais agrandi, complété, aussi allemand que français.

Nous avons traité le XVIIIe siècle comme une conquête, nous nous en sommes occupés beaucoup. Ainsi a vécu Gœthe; il a été le miroir fidèle de nos opinions, de notre esprit, de notre art, l'art français! Aussi a-t-il été entouré d'hommages et de louanges. L'Allemagne et la France ont rivalisé à qui le comblerait le plus. Elles ont revendiqué l'une et l'autre cette gloire à deux faces : Gœthe est resté à l'Allemagne, sa patrie; mais, par son génie, il appartient à la France! Le deuil sera double à l'annonce de cette mort.

Gœthe a ce grand mérite dans un monde qui s'occupe si fort de politique, c'est que Gœthe était artiste avant tout. L'art a été toute son occupation, toute sa vie, tout son amour. Il a poussé l'art à des bornes inconnues. Ses poèmes les plus simples sont devenus de grandes réalités à force de génie. *Faust*, qui est à Gœthe, fut d'abord une romance populaire, un rêve, moins que rien.

Puis *Faust* grandit, appuyé sur la blanche épaule de *Marguerite*, une création tout entière dont nos plagiaires ont abusé si fort.

Faust et Marguerite, c'est-à-dire l'esprit et l'innocence, la force et la faiblesse, l'homme et la femme, en lutte l'un et l'autre, se combattant l'un l'autre, et la faiblesse triomphant de la force, l'innocence triomphant de l'esprit, la jeune fille du damné! Voilà tout le poème. Il frappa l'Europe de stupeur, il foula aux pieds tout Diderot, il écrasa l'immoralité du poète, il fit en grande partie le génie de lord Byron.

Tant il est vrai que le poète n'est pas un homme isolé : il tient à une chaîne dont le premier chaînon est au ciel.

Gœthe est mort, mort à temps comme tous les grands hommes, mort quand sa tâche était finie, mort complet!

Voyez la poésie expirer en Europe. Les faits

politiques remplacent les fictions; la narration reste seule, l'histoire reste seule : il n'y a plus de poètes dans le monde, il n'y a plus que des peuples et des rois. Quel dommage!

Gœthe est mort! Il était devant sa fenêtre sans soleil comme J.-J. Rousseau; quinze jours encore, il voyait un printemps de plus! Voici comment s'exprime la gazette de Weimar : *Monseigneur est mort dans son fauteuil.*

LES BALS

(1832)

On danse encore. Les révolutions poussent au plaisir; le bal est le contraste de l'émeute. Si donc un peuple s'amuse beaucoup, dites-vous qu'il a beaucoup souffert. Si le peuple s'amuse trop, dites-vous qu'il va bientôt mourir. Nous n'en sommes pas encore à nous amuser trop, Dieu merci! Le Gymnase et le Théâtre-Français y ont mis bon ordre. Cependant on danse.

On danse masqué et non masqué. Des bals vulgaires, nous n'avons rien à dire; le bal bourgeois ressemble à tout le monde. *En avant deux!* et puis: *La chaîne anglaise!* voilà tout. Le bourgeois, ce type éternel du niais, il saute, il saute! il se met en nage et en gilet de flanelle! Sa femme porte des

robes de gaze et des rubans de six pouces de largeur comme ses souliers. Heureusement qu'il y a des bals d'artistes. C'est d'un bal d'artiste que nous voulons parler.

Pauvre et ingénieux diable! l'artiste se jette à corps perdu dans toutes les folies de son cerveau; il aime l'éclat, le bruit, le bizarre, la parure ravie au moyen âge; il consent à être pauvre et bonhomme toute l'année, pourvu qu'il soit chevalier, empereur, roi un jour, roi une heure, roi dans un bal! Apportez le velours, les broderies, les fines dentelles, les bottes retroussées, les éperons d'or, le chapeau orné de plumes blanches! Tout cela pour toi, artiste!

Demain il reprendra sans murmurer son feutre ciré, son pantalon trop long, son habit trop court, son manteau ouvert à tous les vents. Que lui importe? il a été une heure dans l'hermine, une heure dans la pourpre et la soie, une heure ainsi fait aux yeux des hommes et des femmes!

Il n'aura plus froid tout le reste de l'hiver.

Qu'importe à lui s'il est humilié, méconnu, pourchassé, si son œuvre est marchandée comme un ouvrage vulgaire? Il a rêvé une heure qu'il était le seigneur féodal d'un grand château, qu'il avait des tourelles gothiques et de grandes salles où se promenaient ses vassaux armés.

L'artiste, dans sa joyeuse folie, ne recule pas devant les noms propres; il n'est pas de costume qu'il refuse de porter, pourvu que ce costume soit à sa taille. Si cela lui plaît, il sera François Ier à longue barbe et à large fraise; il endossera la cuirasse de Charlemagne, comme s'il était un des douze pairs. Offrez-lui la robe de Rabelais, la robe de Rabelais ne lui fera pas peur; il endossera cette robe savante, et, avec cette robe, la verve caustique, la satire ingénieuse, la malice inépuisable de celui qui la portait.

Cette année, les bals déguisés sont en grande faveur. On échappe par tous les moyens possibles à la réalité de l'époque présente : triste époque! On se renverse de toutes ses forces sur le temps passé; on revient avec délices aux jours de vieille histoire et de chevalerie romanesque; nos femmes constitutionnelles se parent comme pour un tournoi, elles aussi ne refusent aucune transformation bienséante.

Il en est plus d'une qui se pare de la robe de Diane de Poitiers, et qui cache sous la collerette de la maîtresse royale le cœur de la reine Blanche. Oh! c'est un beau coup d'œil, croyez-moi, à minuit, quand le lustre étincelle sous la clarté des bougies, quand la danse animée se répand çà et là dans le salon, comme un vase de parfum qui dé-

coule à pleins bords, quand la valse animée, l'œil en feu, le sein haletant, les cheveux épars, bondit comme une jeune lionne au son dévorant de l'orchestre. C'est un ravissant plaisir de revivre soudain tout ce moyen âge, si orné et si naïf; c'est un beau spectacle de voir se démener ces jeunes hommes et ces jeunes femmes dans ces lumières, dans ce bruit, dans ce silence, dans ces murmures flatteurs, dans cette muette admiration de la foule qui regarde!

C'est une grande joie, voyez-vous, de se sentir redevenir jeune, à l'aspect de tant de folâtre jeunesse; une grande joie d'oublier la Russie, la Pologne, l'Espagne, la France même, le monde entier, et les terreurs, et les vanités, et les révolutions, et les pestes errantes de ce monde, au milieu de l'enivrement d'un bal!

Voyez tout cela; les âges et les siècles et les passions diverses se confondent : Charles-Quint donne la main à Bayard, Louis XIV est tutoyé par M. de Louvois, Mlle de La Vallière salue en riant Ninon de Lenclos, la duchesse de Montespan embrasse la laitière des Alpes. Pierrot sert de partner à M. de Metternich, Gille donne un coup de poing à l'empereur Alexandre, et le Grand-Turc danse la gavotte! voilà pour le fantastique du bal; quant au grotesque, soyez tranquille, le

grotesque n'est pas oublié, le grotesque est la condition indispensable de toute assemblée sérieuse ou plaisante, le grotesque se glisse partout en France, en haut et en bas, dans le palais et sous le chaume, chez le juge et chez la danseuse; le grotesque est de toutes les saisons et de tous les âges.

Voyez dans le ciel, il y a des nuages qui sont grotesques! regardez une grande ruine : vue sous un certain aspect, la ruine est sublime; avancez ou reculez d'un pas, elle est grotesque; ce grand monument qui vous paraissait si beau tout à l'heure, à présent vous fait une horrible grimace. Je suis sûr que Victor Hugo lui-même a éclaté de rire plus d'une fois en regardant les tours Notre-Dame, même avant la conspiration.

Ainsi pour le grotesque de notre bal, et, pour ne citer qu'un exemple, j'ai vu le jésuite Malaguada présenter une glace à Mlle Taglioni; j'ai vu Christophe Colomb et Louis XV jouer avec acharnement une pièce de dix sous à l'écarté; le même soir, le pacha de Janina fumait du tabac de la régie dans une pipe culottée par un Suisse dans le corps de garde du Carrousel.

Ainsi, jeunes gens de notre époque, quoi que fassent les révolutions, votre jeunesse aura son cours. Samedi passé, n'étions-nous pas encore

au milieu de la vapeur d'un bal? Presque tous nos contemporains étaient venus à ce bal, ils étaient presque tous artistes, car l'artiste, c'est le grand seigneur des temps de révolution.

L'art, c'est la seule supériorité qui reste debout quand toutes les autres sont renversées; ils étaient venus à ce bal, parés de leurs plus beaux atours; on eût dit, à les voir dans ce vieil hôtel qui touche à l'Opéra, que l'ancien Opéra s'était déchaîné tout à coup. Il y avait là réunis tous les noms possibles: poètes, historiens, comédiens, hommes d'État, journalistes, ces rois du monde. On était bon, on était joyeux, chacun se faisait bonhomme, hommes et femmes; vous les nommer tous, la chose est impossible : les deux Devéria, Devéria l'aîné en costume du siècle de Louis XIII, donnant le bras à sa jolie femme; Eugène Lami, Léon Cogniet en paysan espagnol; Alfred de Wailly, le professeur de rhétorique, si ennemi des bourreaux, des vampires et des goules, habillé en bourreau rouge du moyen âge; Mlle Mars, Italienne sur le retour, mais toujours jeune par la taille, par les mains, par la voix; Arago en Tyrolien des montagnes; Mlle Taglioni, dédaigneuse célébrité, qui s'est retirée à onze heures, comme si elle eût déjà fait trop d'honneur à la fête; Monnier, si triste et si sombre qu'on le prendrait pour un faiseur de vau-

devilles; Gavarni, travesti comme une de ses gravures de la *Mode*, et tant d'autres.

Mais, il faut être juste, les deux rois de la fête, les dieux du grotesque dans cette nuit enflammée, c'était Dantan d'abord, et ensuite Étienne Béquet.

Vous connaissez tous Dantan. Il a fait de la caricature en plâtre; il a anatomisé la figure humaine, comme Picard a fait les ridicules de la nature humaine. Il nous a montré Rossini sans sa peau; il a métamorphosé Perrot en grenouille, Lépaule en chien, Cicéri en obélisque, Alexandre Dumas en nègre, Horace Vernet en Chinois, et jusque dans la belle et pensive figure de Mme Malibran il a trouvé une difformité. Jugez après cela du talent de Dantan!

Dantan est venu à ce bal trois fois. La première fois c'était un plâtrier ambulant, portant sur sa tête ses plâtres enluminés; artiste italien et pauvre artiste, qui vous vendra pour un sou la tête de Napoléon ou de César.

La seconde fois qu'est venu Dantan, il était habillé en capucin, accablé sous le poids de l'âge et de la chaleur, tendant la main d'un air goguenard comme un saint homme qui est bien sûr de n'être pas refusé. La robe du moine venait de Rome, terre classique des moines; on la reconnaissait à ses taches et à ses trous.

Enfin, à sa troisième apparition, Dantan n'était plus qu'un Turc de la Courtille: un torchon pour turban, une veste à paillettes d'or, un pantalon crotté, et au beau milieu du derrière un large coup de pied, boue de cabaret, signe distinctif de ces sortes de Turcs.

Le bal était au milieu de sa joie, quand tout à coup, les portes ouvertes à deux battants, on a vu entrer l'Amour : non pas l'Amour d'aujourd'hui, l'Amour qui bâille et s'ennuie, mais l'Amour d'autrefois, l'Amour du XVIIIe siècle et des mousquetaires noirs; gros Amour replet, rebondi, rubicond, chauve, qui sort des grasses tavernes, spirituel, hardi, moqueur; Voltaire par l'esprit, Falstaff pour le corps, aimable à faire peur. Cet Amour portait les ailes, le carquois, la culotte, les flèches et les faux mollets de l'Amour de l'Opéra. Pour comble d'assaisonnement, il avait des pantoufles vertes, et un large ruban de la Légion d'honneur décorait sa poitrine couleur de chair. Pauvre ruban de la Légion d'honneur, parodié même par l'Amour de l'Opéra !

Ce gros et spirituel Amour s'appelait tout simplement Étienne Béquet...

Toute cette fête, tout ce luxe, toutes ces causeries si entrecoupées, si abondantes, tout cela a duré jusqu'à six heures du matin; les danseurs

sortaient à peine, que le soleil, déjà brillant comme un soleil de mars, se glissait furtivement dans la chambre à coucher de Mme Duponchel.

LE CARNAVAL

(1833)

Le printemps a pour lui les fleurs de l'amandier et le parfum de la rose, l'été s'endort sur la gerbe jaunissante, l'automne se cache sous le pampre vert; les trois belles saisons se donnent la main, et, réunies par la même guirlande, elles s'en vont, bondissantes et joyeuses, à travers l'année, qui ne sait à laquelle entendre : printemps, été, blond automne!

L'hiver est tout seul!

Il se sépare violemment des autres saisons, ses jeunes sœurs; il est morose, il est triste, le ciel ne lui a donné que la neige et les frimas; heureusement les hommes de tous les pays lui ont donné le carnaval.

Le carnaval est l'amandier en fleurs de l'hiver. Vive le joyeux, le friand, l'amoureux, l'impré-

voyant, l'ironique carnaval! Il arrive à l'instant où l'hiver est plus sombre, où le froid est plus vif, où le ciel est plus triste! Écoutez, le carnaval est là : écoutez ce bruit d'instruments dans les airs. Antoine disait au sortir du festin :

Ce sont les dieux qui s'en vont!

Nous disons, nous : *C'est le carnaval qui arrive!*

Il arrive! Le vieil hiver couronne sa tête du pampre des buveurs. Comme il est rajeuni, le vieil hiver! Le voilà qui cache ses rides sous le masque; le voilà qui prend les costumes les plus fous! En avant! en avant! les feux brillent, les nuits s'éclairent, la grande fête commence!

La ville est piquée de la tarentule : on s'amuse, on danse, on oublie, on remet à demain les affaires sérieuses.

La ville répond à ce mot d'ordre : *Le carnaval!*

Voulez-vous que nous fassions l'histoire du carnaval?

Mais pourquoi faire cette histoire? Elle serait trop longue à écrire : c'est l'histoire de toutes les folies des hommes. Il faudrait remonter bien haut pour trouver l'origine du carnaval!

Il a dû prendre naissance dans les pays froids : il est avant tout l'enfant des brouillards. Les législateurs l'ont appelé à leur secours, comme un bon

camarade, contre les tristes influences du froid et des vents.

Décembre, janvier et février sont surtout fertiles en funérailles. C'est l'époque favorite du spleen; le suicide règne en maître, traîtreusement caché dans quelque brouillard pluvieux. Il fallait donc combattre l'hiver à armes égales; il fallait trouver un énergique remède à cet abattement général : le carnaval a été appelé, il est venu. C'est lui qui fait oublier l'hiver; c'est lui qui fait circuler le sang figé dans les veines, c'est lui qui brise la nuit par l'éclat des bougies, la tristesse par le vin qui pétille, le silence par la chanson, honnête et bonne fille d'esprit, qui se tient volontiers au bras droit du carnaval.

Ainsi, grâce au carnaval, l'équilibre est rétabli entre les diverses saisons de l'année. Grâce au carnaval, l'hiver n'a plus rien à envier à ses trois sœurs. A l'heure où j'écris, le carnaval est partout. Il est à la chasse, attendant la bécasse voyageuse, et le chevreuil, et le lièvre, et le petit lapin, qui saute toute sa vie et qui meurt en sautant. C'est le carnaval qui ranime la ville; il fait de nos théâtres de carnage et de sang autant d'arènes de plaisir.

Sur les planches de la Gaîté, toutes couvertes du sang de Calas, on danse; à l'Ambigu, ce bagne perpétuel, on danse; à la Porte-Saint-Martin,

cette alcôve incestueuse, on danse; à l'Odéon, ce temple antique, où l'empoisonnement grec est encore en honneur, on danse! On danse partout; on danse la nuit, on danse le jour : ainsi le veut le carnaval, notre maître souverain à cette heure.

Il n'a fait grâce à personne, il faut qu'il soit le maître.

Odry lui sacrifie ses calembours et se presse contre la muraille pour laisser passer le carnaval; l'Opéra descend de ses hauteurs, et il ouvre ses portes au carnaval; il n'y a pas jusqu'au Gymnase qui ne laisse reposer ses banquiers et ses jolis colonels pour aller recevoir le carnaval.

De même, aux Tuileries, on danse; chez le prince royal, on danse; chez les ministres, on danse. Tout danse. Les légions de la garde nationale dansent, les grisettes dansent, les clercs d'avoués dansent! Qui ne danse pas? Qui voudrait ne pas danser? Qui voudrait garder son visage froid et grave, son visage de cérémonie, quand le carnaval le défend? Qui oserait tenir à son habit noir, quand le carnaval est là, derrière vous, grotesque valet de chambre, qui vous tend en riant la casaque de Paillasse ou le bonnet pointu de Pierrot?

Laissez donc passer devant vos yeux, sages du monde, cette danse immense d'hommes et de femmes de toutes conditions et de tout âge, que le

carnaval conduit gaiement jusqu'aux confins de l'hiver.

Ceux qui recherchent toutes les étymologies, les savants, qui ne s'amuseraient pas s'ils ne savaient pas *pourquoi* ils s'amusent, se sont demandé d'où venait le mot *carnaval*.

Au premier abord, c'est un mot grotesque qui s'est fait tout seul; c'est une espèce d'effet sans cause, un mot burlesque trouvé au hasard par quelque ivrogne en belle humeur : *carnaval!* Malheureusement la science est venue qui a trouvé un sens à ce joli mot, qui n'en voulait pas avoir. Au diable les étymologistes et les faiseurs d'étymologies!

Un savant est venu qui a prouvé que *carnaval* venait de *carne vale! adieu la chair!* attendu, disait le savant, que le carnaval précède le carême et les quarante jours d'abstinence que l'Église commande. *Adieu la chair!* c'est-à-dire gorgez-vous de vins et de viandes, emplissez-vous de voluptés, faites provision de plaisirs, vous allez dire adieu à tout cela!

Le mercredi des Cendres arrivera bientôt avec sa face blême pour jeter au front du joyeux mardi la cendre prophétique et pour le faire rentrer dans la tombe.

Adieu la chair! — Carne vale!

L'étymologie peut être ingénieuse, mais elle n'est pas juste. Elle donnerait à penser que l'Église, en instituant le carême, a en même temps institué le carnaval. Folle idée, celle-là! L'Église a voulu faire de la vie un carême perpétuel, de même que les païens avaient fait de la vie un carnaval qui n'avait pas de fin. Il y avait un carnaval bien avant qu'il y eût un carême. Si quelque chose avait pu tuer le carnaval, le carême l'aurait tué!

Vous voyez donc que l'étymologie ne prouve rien, bien qu'on ait fait un dictionnaire d'étymologies. Et, d'ailleurs, qui de nous n'a pas trouvé une étymologie?

Savez-vous l'étymologie du mot *canapé?* Elle n'est pas dans le Dictionnaire. Personne ne l'a encore trouvée; moi, je l'ai trouvée! Vous avez remarqué peut-être que les chiens aimaient beaucoup les fauteuils, les bergères, tapis, *canapés*, etc.; j'ai trouvé que *canapé*, comme carnaval, venait de deux mots latins : *Agréable aux chiens! — Canibus aptum!*

Ceci est la préface d'une espèce d'histoire du carnaval que je veux vous faire en passant par Rome, Venise, Londres : nous nous arrêterons au carnaval de Paris.

LE JOURNAL

(*Fragment d'un Cours de littérature*).

(1834)

Le sujet même de ce cours et ce titre solennel : *Cours de littérature,* étaient donc un obstacle et un sujet de refus pour moi, quand tout à coup je vins à penser que dans tous ces livres, si souvent expliqués et si longuement commentés, il y en avait un qui avait été oublié par les commentateurs et les rhétoriciens; livre immense cependant, livre étrange, qui n'a pas de titre et qui les a tous, un livre que le monde a attendu pendant des siècles, qui a commencé depuis à peu près soixante ans, et qui ne peut plus finir. Chaque matin, le monde attend ce livre à son réveil, et le dernier dans le monde, en s'éveillant, le demande, avant même de demander

son pain de chaque jour. C'est que sur ce livre immense sont inscrites, heure par heure, soupir par soupir, toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les espérances de l'homme; chacun y peut écrire ce qu'il a dans l'âme, et chacun peut y lire ce qui se passe dans le cœur de son voisin; livre redoutable et redouté, devant lequel pâlissent également les rois et les peuples, le vulgaire et l'homme de génie; sentence de tous les instants de la vie, à l'usage de tous; livre écouté partout et toujours, qu'il loue ou qu'il blâme, qu'il approuve ou qu'il déshonore, qu'il apporte la vie ou la mort. C'est ce livre que nous autres, les nations incrédules, nous pouvons à bon droit appeler le *Livre,* comme faisaient pour la *Bible* les nations croyantes. Oh! ne pensez pas que je veuille tout de suite le défendre depuis sa première page blanche jusqu'à sa page de sang, ce livre que vous avez déjà nommé tous; ne pensez pas que je veuille prendre en main la défense de ses colères, de ses vengeances, de ses soulèvements, de ses injures, de ses calomnies. Je dis seulement que ses calomnies sont à craindre. Ce livre s'imprime en tous lieux, à Paris, en province, en Espagne même, et même en Russie, à la porte de la Sibérie, et l'autre jour encore, pour la première fois, dans l'empire ottoman, sous le ciel de Mahomet, dans la patrie

d'Omar. Aujourd'hui, à peine un nouveau monde est-il découvert que le monde nouveau construit une cabane pour imprimer plus à l'aise ce livre sans lequel il n'y a plus de société possible. En effet, ce livre est à la fois la liberté, la garantie, l'histoire, l'orgueil et l'effroi des nations modernes; il a pour écrivains tout le monde, et pour lecteurs tout le monde. Ce livre, que personne n'a analysé encore, dont personne n'a fait l'histoire, qui a déjà dévoré dix fois plus d'esprit que n'en eut Voltaire, où toutes les grandes puissances politiques et littéraires de notre âge sont venues déposer toutes les passions de leur esprit et de leur cœur ; ce livre, que je veux analyser avec vous et pour vous, et dont nous ferons ensemble l'histoire, ce livre sans nom, sans fin et sans cesse, oublié dans toutes les rhétoriques passées, qui ne le connaissaient pas, et dans toutes les rhétoriques présentes, qui en ont peur : ce livre immortel, c'est le journal.

« C'est une histoire singulière, pleine de faits et de variétés. Elle commence sous le cardinal de Richelieu, qui fait le premier journal comme il a fait la première académie, avec un bouffon qui l'amuse. Elle continue sans de grands progrès sous Louis XIV, qui n'était pas fâché d'avoir un flatteur périodique logé au Louvre. C'est alors que commence la colère de Voltaire, et le monde se

demande, voyant cet homme de tant de génie et d'esprit si violemment hors de lui-même : « Quelle est cette puissance nouvelle qui trouble les plus hautes intelligences? quels sont les coups d'épingle qui font rugir le lion ? » Ainsi, en moins d'un siècle, le journal, destiné d'abord à l'antichambre de Richelieu, passant de l'antichambre de Richelieu dans le cabinet du cardinal Mazarin, logé au Louvre par Sa Majesté le roi Louis XIV, domina tout d'un coup la seule puissance sur laquelle il eût prise encore, la puissance de l'esprit.

« Voltaire furieux se débat en vain, il faut que sa tête se courbe sous le joug; Louis XV, ce roi de Paris, rit tout bas du roi de Ferney et de la France, qu'il sentait en lui-même être son égal, et il s'estime heureux du privilège de sa majesté royale qui le met du moins à l'abri de Fréron. La première moitié du XVIIIe siècle a passé ainsi dans les alternatives de luttes intestines et de suspensions d'armes, de chefs-d'œuvre et de critique, de philosophie et de vengeances littéraires; le pouvoir, qu'embarrassent tant d'hommes d'un génie ardent et prêt à tout, reste neutre dans ces querelles ; il permet à Voltaire d'insulter Fréron sur le théâtre; il permet à Palissot d'insulter les encyclopédistes dans une comédie ; il met les uns et les autres à la Bastille de temps en temps et chacun

à son tour; enfin, par une méchanceté de bon goût, il lâche Voltaire, et, à la prière de Voltaire lui-même, l'abbé Desfontaines prisonnier; c'étaient là de petites espiègleries de grands seigneurs qui remplaçaient fort bien, pour cette cour imprévoyante et moqueuse, les merveilleux combats de coqs de messieurs les Anglais, nos voisins.

« Mais cette petite guerre d'escarmouches ne pouvait pas être de longue durée. Tout en riant et tout en bouffonnant, il était déjà convenu tacitement, entre la littérature périodique et la grande littérature, que l'une suivrait toujours les destinées de l'autre. Elles avaient beau se faire la guerre devant les puissances de ce monde, elles avaient beau se heurter à grands coups d'injures et se charger d'insultes au grand plaisir de M. Lenoir ou de Mme de Pompadour, la littérature périodique et la littérature proprement dite ne se détestaient pas aussi fort qu'on aurait pu le croire; l'une et l'autre attendaient le moment d'aller en avant, et le journal était bien sûr de passer par la brèche que se serait faite la philosophie ou la poésie. Ainsi l'*Encyclopédie*, tant attaquée dans l'*Année littéraire*, travaillait pour le journal. Ainsi Voltaire même, en publiant le *Pauvre Diable* et en faisant jouer l'*Écossaise*, travaillait pour Fréron. Il ouvrait la porte au *Mariage de Figaro*, qui, lui-même, a

ouvert la porte à tout le reste en renversant la Bastille; immense brèche que n'avait pas rêvée le cardinal de Richelieu dans ses plus beaux jours de triomphe. Voici donc qu'arrive tout à coup 89 et qu'arrivent toutes les libertés, sans que la royauté eût rien prévu contre la liberté de la presse, la plus nouvelle et, par conséquent, la plus dangereuse de toutes. La presse elle-même, si longtemps comprimée, si longtemps soumise au censeur, si longtemps exposée à la prison et aux lettres de cachet, fut saisie d'effroi, quand elle se vit si libre; libre de tout dire, et de tout faire, et de tout briser, et de jeter en tous lieux la fumée et la flamme, et cela tout à coup, d'un jour à l'autre, sans transition, sans avoir essayé sa force, sans savoir quelle était sa portée et quelle était la puissance du boulet rouge ou de la mitraille qu'elle lançait au loin; alors elle commit d'immenses désordres, alors elle se rendit coupable de bien des crimes qui l'auraient fait frémir si elle avait su quels étaient ces crimes. Que voulez-vous? La presse, elle aussi, entrait dans le despotisme, et elle en abusait comme tous les pouvoirs de ce monde qui ne sont pas nés dans le despotisme. Rien n'est plus dangereux pour l'esclave que d'être saisi tout d'un coup par la toute-puissance et par la liberté.

« C'est seulement de cette manière qu'on peut

expliquer les cruelles erreurs de la liberté de la presse quand elle se fut emparée de la France. Autant elle avait été humiliée, comprimée et maintenue dans les bornes étroites du bon plaisir, autant elle se livra à toutes sortes d'excès lamentables. Et, comme rien n'avait été prévu de ce côté de la liberté humaine, comme c'était là une force nouvelle dont nul ne savait se servir, il arriva que des deux parts, du côté de la royauté comme du côté du peuple, on commit d'étranges fautes. Les uns, les imprudents prosélytes, pris au dépourvu par cette attaque nouvelle et ne sachant comment y répondre, se mirent à se servir du journal comme d'une arme plébéienne qui n'allait guère à des mains faites pour manier l'épée. Ils se figurèrent, parce que Voltaire avait presque détruit la religion chrétienne avec l'ironie, qu'ils pouvaient sauver avec de l'ironie le trône qui croulait. Les voilà donc, au moment le plus dangereux de la bataille entre les deux principes, qui se mettent à faire chaque jour une plaisanterie nouvelle. Ils firent de l'esprit tant qu'ils purent, et jusque sur les bords de l'abîme de 93, ouvert tout béant pour les engloutir avec la monarchie qu'ils défendaient. Ils touchèrent même en riant la guillotine, cet instrument tout nouveau, dont ils firent d'abord une description grotesque, comme

si l'instrument n'était pas fait pour eux. En un mot, les défenseurs de ce malheureux Louis XVI ne voulurent jamais oublier qu'ils étaient gentilshommes, même quand le roi ne fut plus un roi. Ils ne voulurent jamais parler au nom des lois humaines et divines, ces lois qui ne meurent jamais tout à fait, mais bien au nom du privilège détruit et mort ; ils ne voulurent appeler à leur secours que les ouvrages de Montesquieu, parce qu'il était gentilhomme, et que la voix de Mirabeau, parce qu'il avait été comte de Mirabeau. Ils n'auraient pas voulu d'une sauvegarde qui leur serait venue du peuple. Dans leurs assemblées, dans leurs journaux, ils ne s'adressaient pas une seule fois au peuple ; et même sur l'échafaud, quand il fallut mourir, ils n'eurent pas un regard pour le peuple. Le peuple ne put avoir de cette race indomptable ni un conseil, ni une prière, ni une plainte, ni une larme ; ils ne se défendirent qu'entre eux, par leurs bons mots ; ils ne pleurèrent qu'entre eux, quand on ne les vit pas ; ils ne se plaignirent que dans leurs prisons, tout bas, le soir, quand toute lampe était éteinte.

Aussi le peuple ne lut pas leurs journaux, qui n'étaient pas faits pour lui ; il n'écouta pas leurs discours, qui ne lui étaient pas adressés ; il ne vit pas leurs larmes, qu'ils essuyaient en montant sur

le tombereau fatal. Et le peuple les laissa mourir, et le peuple vint les voir mourir, et le peuple, toujours furieux de ces mépris émanés du haut de la charrette ou de l'échafaud, applaudit aux juges et aux bourreaux qui les faisaient mourir ; et dans toute cette nation de grands seigneurs si fiers jusqu'à la mort, et quelle mort ! il n'y eut qu'une femme, charmant débris de l'amour de Louis XV, grande dame par aventure, qui, n'ayant pas la fierté de ces gentilshommes, tendit la main au peuple avec des prières, des cris et des larmes; et peu s'en fallut que le peuple ému n'empêchât Mme Dubarry de mourir. »

LES SUCCÈS

(1835)

Et l'on dit que je n'aime pas le succès! Mais le succès, c'est ma vie, c'est ma joie, c'est mon bonheur, c'est ma liberté! Je suis l'homme attaché aux mauvaises pièces, comme le serf est attaché à la glèbe; la mauvaise pièce me prend au corps, elle me cloue dans ma loge au théâtre: la mauvaise pièce est immortelle. Elle meurt aujourd'hui pour renaître demain; et, bien qu'elle soit toujours la même, comme elle prend soin de changer de nom, il faut que j'assiste à sa mort du lendemain comme j'ai assisté à sa mort de la veille. Voici tantôt quatre ans que je fais la guerre au même vaudeville; il prend toutes les formes, il se cache sous tous les noms, il usurpe toutes les places, il ne me donne pas un instant de relâche. Vous croyez l'avoir écrasé au boulevard des

Variétés, vous l'entendez ricaner au Vaudeville; vous l'avez laissé râlant au Vaudeville, vous le trouvez frisé à neuf au Gymnase. Du Gymnase il se glisse à l'Ambigu, sous les haillons du brigand de mélodrame; de l'Ambigu il se rend à la Gaîté, de la Gaîté il passe en boitant aux Folies-Dramatiques; que vous dirai-je? il n'y a pas jusqu'aux clowns du Cirque-Olympique qui n'aient entendu, sous leur corne usée, le vaudeville en question, répété ce même couplet de leur voix enrouée et fatiguée! Et l'on dit que je n'aime pas le succès?

Mais quand, par hasard, je rencontre un succès sur ma route, je le vois tout de suite qui me sourit et qui me dit: « Bonjour, mon ami critique! bonjour, mon protecteur dévoué! Je t'amuse, n'est-ce pas? je te fais rire ou pleurer. En ce cas, j'en amuserai bien d'autres; en ce cas, il n'y a pas un sourire que je n'obtienne, pas une larme que je ne fasse couler. Ainsi donc, sois ton maître, mon critique, le succès n'a pas besoin de toi; le succès va seul à son but; le succès se devine, il est dans l'air, comme la musique invisible des festins de Cléopâtre; le succès est l'ami de la foule, il parle directement à la masse, il n'a pas besoin d'éclat, il n'a pas besoin d'annonces, il est son maître, il est le maître du monde. Rien n'est beau comme le succès, rien ne réussit comme le succès,

surtout en France. Ainsi donc, mon critique, redeviens un bonhomme, renonce à tout éloge, prends ta canne et ton chapeau, et siffle ton chien, et va voir là-bas, sous ce pâle rayon du soleil d'hiver, si le printemps ne va pas venir bientôt. Adieu, mon critique, adieu! laisse-moi à moi-même; seulement, dans un mois ou deux, repasse à la même place pour voir si je vis encore; quel est aujourd'hui le succès qui vit deux mois? »

Voilà à peu près le discours que j'entends murmurer à mon oreille par chaque comédie nouvelle, vaudeville, drame, mélodrame, quand cette comédie vient à réussir.

Les applaudissements, les larmes, l'intérêt, la joie de la foule, sont pour moi autant de présages d'un avenir tranquille et meilleur. Je suis, avec autant d'inquiétude peut-être que si j'en étais l'auteur, les progrès du drame qui se joue; et quand enfin tout a réussi, l'exposition, le nœud, le dénouement; quand toutes les âmes sont émues, quand tous les cœurs sont remplis, quand tous les yeux sont humides, alors je m'en vais tranquille et content.

Et, si je redescends l'escalier de la maison dramatique, joyeux, libre et dégagé de toutes les pièces qu'on n'y jouera pas d'ici à trois mois; alors il me semble qu'en effet le succès devient un personnage réel, quelque svelte et jovial compagnon

de bonne humeur, ou mieux encore quelque femme souriante qui me prend par la main de sa main blanche, qui me conduit jusqu'à la porte du théâtre par un sentier de fleurs, et qui, arrivée à cette porte, la referme sur moi, donnant pour consigne de ne plus me laisser entrer dans cette arène avant qu'on y fasse entrer une pièce nouvelle. Et ainsi, grâce au succès, voici un théâtre qui m'est fermé pour longtemps, voilà un anneau de moins à ma chaîne dramatique littéraire. A présent, c'est la foule qui va au théâtre, et c'est moi qui me promène; à présent, c'est la foule qui se presse là et qui pleure, et c'est moi qui reste au coin de mon feu, occupé à regarder le grand drame qui se joue dans mes tisons embrasés; à présent, c'est moi qui suis libre, moi qui suis mon maître, moi qui rêve, moi qui dors; c'est la foule qui s'agite, c'est la foule qui écoute, c'est la foule qui rit ou qui pleure. Nous avons bien changé de rôle tous les deux, moi et la foule, et nous sommes bien contents, la foule et moi, moi de rêver à sa place, elle de s'extasier à ma place, d'être au théâtre à ma place.

Et, en effet, cela est trop juste; il faut qu'il y ait de l'air pour tout le monde, du soleil pour tout le monde et des lustres allumés pour tout le monde; de la vie réelle pour le critique à son

tour, et des comédiens pour le public à son tour; un beau boulevard où chacun se promène à son tour, et sur ce boulevard un petit théâtre charmant où chacun vienne se passionner à son tour; hors du théâtre et dans le théâtre, chacun à son tour.

Voilà comment, l'autre jour, il y a huit jours, quand j'ai voulu remplir ma tâche hebdomadaire, et quand je me suis mis là, à cette place où je vous parle sans façon comme vous m'écoutez sans façon, amicale causerie sans importance, où tant d'amours-propres sont en jeu, pour vous faire passer une heure ou deux, je me suis trouvé bien étonné de n'avoir absolument rien à vous dire, moins que rien :

Pas le plus petit morceau
De mouche ou de vermisseau!

En effet, la chose dramatique et littéraire allait toute seule et allait à merveille depuis huit jours. Le vaudeville en question, cet immortel vaudeville dont je vous parlais tout à l'heure, battu et traqué de toutes parts, avait fait silence pendant huit jours. Rien de nouveau ne surnageait dans ce vaste gouffre du drame moderne où je jette la ligne si souvent, toujours sûr de ramener quelque méchant goujon sur le bord. Quand donc j'eus bien rêvé et quand je me fus bien assuré que je ne dormais

pas, et qu'il n'y avait rien de nouveau dans cette *république des lettres* qui s'étend du Palais-Royal au boulevard Saint-Martin, je jetai ma plume par-dessus les moulins, et, ma foi! à bas la critique et vive le théâtre! Vive le théâtre qui va tout seul, et qui enfin trouve le moyen de vivre comme l'ours, en léchant ses pattes! Vive le succès qui me donne congé! Et en effet, à cette heure incroyable de la vie théâtrale, scène unique dans le monde, et qui est au moins un présage aussi certain que la comédie qui va venir, annoncée par M. Gustave de Pontécoulant, tout était succès à chaque théâtre, c'est-à-dire rien n'était nouveau depuis huit jours. Sur les boulevards, *Latude* descendait de la Bastille pour la soixantième fois peut-être, à la grande admiration du parterre; M. Risching, le singe, jetait ce nouveau doute dans le monde, à savoir, si l'homme n'est pas un singe, comme autrefois on a douté si le singe n'était pas un homme; et non loin de là, au Gymnase, notre grand comédien Bouffé, maladif jeune homme que soutiennent à la fois l'âme et l'étude, révélait chaque soir les mystères les plus cachés et les souffrances les plus intimes de l'avarice en province; pendant qu'au Vaudeville la folie et l'égarement de l'amour trouvaient dans Volnys un effrayant et touchant interprète.

Ainsi tout marchait au théâtre. Je ne parle pas du succès modèle, du succès unique, de la grande existence par excellence, de l'enthousiasme de trois années, de *Robert le Diable*, en un mot. Donnez un succès comme *Robert le Diable* à chaque théâtre de Paris, et vous n'aurez pas un seul feuilleton d'ici à trois ans. Voyez la grande perte que ce serait!

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE. 1

CROQUIS LITTÉRAIRES

Le Duel en pleine mer. — 1828. 1
Une Femme à deux têtes. — 1829. 7
La Première Soutane (Fragment). — 1830. 21
Mœurs parisiennes. — 1830 33
Consolations. — 1832. 49
Le Critique à la campagne. — 1832 64
Le Marquis de Rosemonde (Fragments). — 1833 . 84
Une Histoire de revenant. — 1834. 118
Un Suicide. — 1835. 127

MILLE ET UNE CHOSES

L'Ombre de La Harpe. — 1828 135
Le Philanthrope au bagne de Brest. — 1829 143
Polichinelle à l'index. — 1829 154
M. La Mésengère. — 1830 164
Une Annonce du *Moniteur*. — 1832. 174

La Misère des artistes. — 1833. 182
Pas d'illustrations! — 1834. 194
Don Quichotte et Sancho Pança. — 1834 199
Jean-Jacques Rousseau. — 1834 211
La Statuette. — 1835. 220

CROQUIS A LA PLUME

L'Huissier de la chambre. — 1828. 227
Le Restaurateur du Bois de Boulogne. — 1829. . . 234
L'Uniforme de l'agent de police. — 1829. 241
Les Laquais au bal. — 1829 248
Chansons nouvelles. — 1829 256
Le Marchand de masques. — 1829. 264
La Maison suspecte. — 1830 273
Madame de Genlis. — 1831. 281
La Mort de Gœthe. — 1832 284
Les Bals. — 1832 292
Le Carnaval. — 1833. 301
Le Journal. — 1834. 307
Les Succès. — 1835 316

9848. Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.

PQ
2311
J2P15
1885

Janin, Jules Gabriel
Petits souvenirs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY